
Relations économiques entre l'Inde et l'Empire romain, aux I^{er} et II^e siècles de notre ère. Historiographie d'un commerce maritime

Auteur : Vandewalle, Chloé

Promoteur(s) : Morard, Thomas

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en histoire de l'art et archéologie, orientation générale, à finalité approfondie

Année académique : 2019-2020

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/10245>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Université de Liège – Faculté de Philosophie et Lettres

Département des Sciences historiques

Histoire de l'art et archéologie

Relations économiques entre l'Empire romain et l'Inde
aux I^{er} et II^e siècles de notre ère
Historiographie d'un commerce maritime

Chloé VANDEWALLE

Mémoire de master présenté sous la direction du professeur Thomas MORARD
en vue de l'obtention du diplôme de Master en histoire dans l'art et archéologie à finalité
approfondie, option Antiquité méditerranéenne

Lecteurs : Yann BERTHELET, François DE CALLATAÏ

Année académique 2019 - 2020

Remerciements

Il est évident qu'un mémoire ne peut voir le jour sans une série de personnes, que je tiens ici à remercier.

La première d'entre elles est évidemment Thomas Morard, qui a su montrer un indéfectible intérêt pour mon projet. Malgré une certaine indépendance de ma part, il a su m'accorder une confiance certaine. J'aimerais ici souligner sa disponibilité, ses nombreux conseils et ses remarques pertinentes, qui m'ont permis d'approfondir mon sujet et d'y apporter une meilleure cohérence.

Il me faut ensuite remercier mes lecteurs, Yann Berthelet et François de Callataÿ, qui ont accepté de lire et d'évaluer ce mémoire.

Je souhaiterais également souligner les conseils bibliographiques de Frédéric Bauden sur la réception de Ptolémée dans le monde arabe, ainsi que les cours d'histoire de l'Inde de Philippe Swennen et d'histoire socio-économique du monde antique de François de Callataÿ, qui ont servi de base pour certains chapitres de ce mémoire.

Finalement, en dehors du corps académique, ma plus grande gratitude se porte à ma famille et mes amis, qui m'ont patiemment supporté pendant ces longs mois de rédaction. Joelle Lepot, Héloïse Depluvrez, Camille Fayt, Amélie Vandewalle, Xavier Lepot et Alizé Van Brussel doivent particulièrement être remerciés pour leur relecture attentive.

Table des matières

Présentation du mémoire.....	6
Méthodologie et limites.....	7
Contexte géographique et historique.....	10
Partie 1 : Historiographie	
1. Moyen-Âge – l'épanouissement arabe.....	14
2. Renaissance – le temps des écrits.....	16
2.A. Intérêts économiques.....	16
2.B. Intérêts scientifiques.....	18
2.C. Redécouverte des textes romains.....	18
La Géographie de Strabon.....	19
Le Periplus Maris Erythraei (PME).....	20
L'Histoire Naturelle de Pline l'Ancien.....	22
La <i>Géographie</i> de Ptolémée.....	23
3. Commerce et colonisation – le temps des découvertes.....	25
3.A. L'Inde, le commerce et les explorations.....	25
3.B. L'Égypte, les savants et l'orientalisme moderne.....	29
4. Le XXe siècle – le temps des études.....	33
4.A. Développement des études historiques.....	33
4.B. Développement des théories économiques.....	35
4.C. Développement des fouilles en Inde.....	38
Arikamedu.....	38
Autres sites indiens :.....	43
4.D. Développement des fouilles en Égypte.....	44
Bérénice.....	45
Myos Hormos.....	47
4.E. Corpus papyrologique.....	48
4.F. Développement des études synthétiques.....	50
Partie 2 : Approfondissement de la recherche	
1. Question géographique : localisation de Muziris.....	54
1.A. Sources antiques.....	54
Sources gréco-romaines.....	55
1.B. Site de Pattanam.....	58
Historique des fouilles.....	59
Étude des structures.....	62
Étude de la céramique.....	62
1.C. Autres identifications.....	64
1.D. Pièces romaines au Kerala.....	65
Trésors monétaires du Kerala.....	65
Monnaie comme indice de commerce.....	68
Circulation des monnaies étrangères.....	69
2. Question économique : implication des acteurs du pouvoir romain.....	76
2.A. Rappel de la lucrativité du commerce.....	76
Sources littéraires et papyrologiques.....	77
Hémorragie de l'économie romaine.....	81
Système de taxations.....	83
2.B. Implication du gouvernement romain.....	86

Absence d'implication.....	86
Implication visible.....	88
2.C. Implication de la famille impériale.....	91
3. Question sociale : passivité de l'état indien.....	94
3.A. Complexité du territoire indien.....	95
3.B. Indiens comme acteurs passifs.....	97
3.C. Indiens comme acteurs actifs.....	99
3.D. Autres réseaux commerciaux de l'océan Indien.....	101
Céramique roulettée (RW).....	103
Perles en verre indiennes.....	107
Conclusion.....	113
Annexe : auteurs antiques.....	116
Pline l'Ancien – Histoire Naturelle (Livre VI).....	116
Pline l'Ancien – Histoire Naturelle (Livre XII).....	119
Strabon – Géographie (livre XV).....	128
Periplus Maris Erythraei.....	133
Carnet d'illustrations.....	137
Auteurs Antiques.....	162
Bibliographie.....	163

En 1944, Mortimer Wheeler, alors directeur de l'*Archaeological Survey of India*, conduit une fouille archéologique à Arikamedu et y met au jour une quantité importante de matériel romain, notamment des amphores et de la céramique arétine. Cette découverte marque un tournant dans un domaine d'études déjà vaste, jusqu'alors principalement envisagé au travers de textes antiques et de trouvailles numismatiques fortuites : le commerce indo-romain.

En effet, au milieu du XX^e siècle, la littérature disponible sur ce sujet est déjà conséquente, mais elle s'y intéresse d'un point de vue essentiellement historique. Ce corpus s'établit dès la Renaissance, par l'étude et la diffusion de textes classiques traitant de l'Inde, à une époque où l'ouverture des routes maritimes vers le sous-continent entraîne un engouement nouveau pour les documents antiques traitant de ce sujet. Les trois sources principales alors employées sont la *Géographie* de Strabon, l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien et la *Géographie* de Ptolémée. À ces trois œuvres capitales s'ajoutent un manuscrit inestimable, connu sous le nom de *Periplus Maris Erythraei* (PME) – une sorte de guide de voyage rédigé par un marchand gréco-égyptien au milieu du I^{er} siècle EC, décrivant la traversée et les modalités de commerce entre la Mer Rouge et l'Inde.

Par la suite, l'occupation de nouveaux territoires via la colonisation européenne et la mise en place de groupes d'exploration permettent les premiers essais d'identification de sites romains en Inde. Il n'est pas question ici de fouilles au sens moderne du terme, mais elles ont toutefois renouvelé l'intérêt pour le commerce longue-distance, posant les bases des recherches académiques des siècles à venir. Deux éléments sont alors marquants : la colonisation de l'Inde par la couronne britannique, qui ouvre la voie aux premières trouvailles sur le territoire indien ; et les campagnes napoléoniennes en Égypte, qui s'intéressent pour la première fois aux installations antiques de la Mer Rouge.

Ces découvertes mènent aux premières études au début du XX^e siècle. Toutefois, celles-ci se basent essentiellement sur des pré-conceptions colonialistes et sur les théories primitivistes qui avaient alors cours dans les cercles des sciences d'histoire économique.

Les premières études sur les implantations romaines en Inde sont consécutives de la découverte de deux sites majeurs, Arikamedu et Pattanam. Bien que la majorité des théories qui affirmaient qu'Arikamedu était un point central de la diffusion des denrées romaines dans le Tamil Nadu actuel aient aujourd'hui été réfutées, l'analyse des données issues du port de Pattanam permet d'avérer la présence d'une implantation étrangère sur le site. Ces découvertes vont de pair avec l'édition, en 1985, d'un papyrus (dit de Muziris, ou Papyrus VindoBenensis G 40822) important pour l'étude des denrées échangées, ainsi que des modalités de transports et de taxation.

Le développement des différentes facettes des sciences historiques, au cours des 40 dernières années, permet la rédaction des premières études groupées sur le matériel découvert en fouille. Cependant, le commerce indo-romain manque encore cruellement d'études statistiques satisfaisantes, notamment parce que les données archéologiques, provenant de fouilles menées par différentes écoles, ne présentent pas la même homogénéité. De plus, les fouilles effectuées en Inde par des universités ou des groupes de recherches locaux ne sont généralement pas publiées exhaustivement.

PRÉSENTATION DU MÉMOIRE

Après un retour exhaustif sur l'historiographie suivant la structure développée ci-dessus, ce mémoire envisage de reconsidérer certains points critiques des débats sur le commerce indo-romain. Dans un premier temps, la question de la localisation du site de Muziris sera abordée, site qu'une majorité de chercheurs identifie aujourd'hui avec Pattanam. L'importance du site à l'époque antique se justifiait par sa position exceptionnelle dans le commerce longue-distance, car il servait de lieu d'arrivée des navires romains après la traversée de l'océan Indien. Au I^{er} siècle EC, Muziris, et le port adjacent de Nelkynda, servaient également d'entrepôts pour les biens indiens de la côte orientale, moins fréquentée par les Romains, car plus difficile d'accès. Il était aussi le seul lieu d'exportation pour le poivre noir, une denrée fortement consommée à Rome. Ce chapitre visera à définir le site de Muziris dans les sources écrites (à la fois indiennes et gréco-romaines) pour les confronter ensuite aux données issues des fouilles. L'étude de ces données permettra également d'aborder des questions plus globales liées au commerce indo-romain – par exemple le statut des monnaies romaines en Inde et la question de leur surabondance dans la partie méridionale du sous-continent.

Dans un second temps, la participation des acteurs du pouvoir romain et, plus particulièrement, celle du gouvernement puis celle de la famille impériale sera mise en avant. Si l'implication de cette dernière ne peut être tranchée de façon définitive, la question gouvernementale est, quant à elle, soumise à deux théories diamétralement opposées : certains chercheurs proposent de voir une absence totale d'implication du gouvernement, qui ne profiterait que passivement du commerce par la perception de taxes importantes, tandis que d'autres rejettent cette hypothèse en se basant notamment sur les documents économiques et les traités d'*amicitia*, qui auraient garanti la sécurité des marchands hors de l'empire. Ce chapitre permettra également de revenir sur le caractère lucratif du commerce, tant par les biens échangés que par le volume qui transitait entre les deux continents.

Compte tenu de la nature souvent périssable ou fragile des importations (épices, textiles, pierres précieuses), les études à ce sujet se basent essentiellement sur l'analyse du corpus littéraire et papyrologique, notamment le tarifaire de Coptos et le Papyrus de Muziris. Cette section permettra ici de confronter les différentes hypothèses et de mettre en avant les limites méthodologiques de ces études.

Finalement, le dernier point visera à définir la place des marchands indiens et romains dans le commerce longue-distance. Les premières théories qui seront développées se basent sur une vision colonialiste, qui présente les Indiens comme des acteurs passifs, n'ayant pas développé les structures nécessaires à l'établissement d'un tel commerce. Cette tendance est suivie par des études insistant sur l'activité marchande des Indiens dans l'océan Indien, mettant en avant des réseaux commerciaux antérieurs et postérieurs à l'activité romaine dans le bassin, mais également des réseaux plus étendus, interconnectés et également actifs au cours des deux premiers siècles EC.

MÉTHODOLOGIE ET LIMITES

La visée proprement historiographique de ce mémoire a justifié, en amont de la rédaction, un important travail de compilation des sources. Cependant, au vu de la masse conséquente des ouvrages dédiés à ce sujet dès les Temps Modernes, ce travail ne recherche pas l'exhaustivité mais bien à fournir un état de l'art comprenant les ouvrages majeurs, voire fondateurs pour certains, des études sur le commerce indo-romain.

Cette masse de documentation a donc impliqué de réaliser des choix dans les thématiques abordées dans le cadre de ce mémoire. Ainsi, le parti a été pris de ne pas retranscrire ici l'ensemble des débats concernant les échanges entre l'Empire romain et les royaumes tamils, mais d'envisager plus en profondeur certains points de divergences précis, centrés chacun sur un des aspects du sujet. Ainsi, l'étude du site de Pattanam permet d'envisager la question archéologique ; celle des acteurs romains, la question économique ; et celle des acteurs indiens, la question sociale de l'interconnectivité des réseaux commerciaux antiques.

Eu égard aux questions sociales, et particulièrement aux rôles des différents acteurs dans ces réseaux économiques, les chercheurs occidentaux se montrent frileux quand il s'agit de proposer des hypothèses conduisant à amoindrir le rôle des Indiens dans ces échanges, craignant alors d'être considérés comme "colonisateurs" ou "euro-centrés". Il était donc important de revenir sur certaines

études, et particulièrement sur le contexte historique et scientifique dans lequel elles ont été produites, afin de comprendre et d'envisager les limites et atouts de leurs différentes conclusions.

Cette recontextualisation permet d'emblée de faire apparaître une dichotomie importante dans les conclusions, généralement influencées par les origines de ceux qui les expriment. Ainsi, si les auteurs occidentaux se montrent aujourd'hui prudents quand ils affirment une certaine passivité des royaumes tamils, les orientaux ont eux tendance à surestimer leur activité. Le dernier chapitre, au travers de deux études de cas précises, cherchera à démontrer que les Romains, comme les Indiens, étaient des acteurs parmi d'autres de réseaux beaucoup plus étendus, dans lesquels ils ont, tous deux, à différents niveaux, exercé une certaine influence.

Le dernier chapitre est ainsi d'importance, car il met en avant une des limites majeures de l'étude des réseaux commerciaux de l'Inde durant les deux premiers siècles EC. En effet, peu d'auteurs proposent une vision globale de ces échanges, incluant autant les transactions de nature commerciale que les transferts de techniques. La majorité de la recherche se concentre sur une seule moitié de l'océan Indien, soit orientale soit occidentale, sans envisager l'influence que ces moitiés ont pu exercer l'une sur l'autre. Néanmoins, cette lacune dans la recherche peut facilement s'expliquer par le volume de données et de théories accessibles pour chaque culture de l'océan Indien ayant participé, selon des échelles variables, dans des échanges maritimes. Ce travail ne propose pas de résoudre cette lacune, mais bien d'offrir des pistes de recherche qui permettraient de développer des études plus exhaustives.

La réduction des échanges de l'océan Indien à deux de ses acteurs, l'Empire romain et les royaumes tamils, a entraîné, dès les premières études historiques sur ce sujet, la diffusion du terme 'indo-romain' pour qualifier ces échanges. Au-delà du fait qu'il exclut, par sa définition même, l'étude de l'interconnectivité du bassin indien, ce terme ne permet pas non plus de rendre compte de la géopolitique de cette époque sur le sous-continent et donc d'appréhender la complexité territoriale de l'Inde du Sud aux deux premiers siècles EC¹. Il a toutefois été choisi de l'utiliser dans ce mémoire pour des questions de facilité, afin d'éviter des expressions trop alambiquées, voire tout aussi erronées. Par exemple, le terme 'commerce longue-distance' ne s'applique pas exclusivement aux échanges entre les Romains et les Indiens, mais à l'ensemble des échanges maritimes intercontinentaux. Le terme 'commerce des épices', également utilisé à partir des Temps Modernes pour qualifier les routes maritimes empruntées en Asie par les compagnies commerciales européennes, se limite à une denrée d'exportation et non à l'ensemble des biens échangés. Celui de commerce oriental, quant à lui, inclut non seulement les échanges avec l'Inde et la Chine, mais

1 Pour une étude critique du terme indo-romain : PARKER (2008), pp. 3 – 6.

également ceux avec les provinces orientales de l'Empire et avec la péninsule Arabique. Finalement, le terme 'commerce de mousson' fait référence à l'utilisation de vents saisonniers dans la partie occidentale de l'océan Indien, bien que ces vents n'ont été essentiellement utilisés que par les Romains.

L'un des problèmes majeurs rencontrés lors de la rédaction de ce mémoire fut la disponibilité des sources. En effet, concernant la recherche contemporaine, de nombreux ouvrages, particulièrement quand ils sont publiés en Inde, ne sont pas disponibles en Belgique, voire en Europe. Ainsi, certains ouvrages-clés de la recherche n'ont pas pu être consultés, tels que les rapports de fouilles du site de Pattanam. La crise sanitaire liée à la Covid-19 a également compliqué l'accès aux sources disponibles en Belgique et dans les pays voisins, avec la fermeture temporaire des bibliothèques universitaires. Lorsqu'aucune alternative n'a pu être trouvée, l'inaccessibilité des sources a été signalée, soit directement dans le corps de texte, soit en note de bas de page.

Eu égard aux textes antiques, quatre auteurs majeurs des I^{er} et II^e siècles EC (Strabon, l'auteur anonyme du *Periplus Maris Erythraei*, Plin l'Ancien et Ptolémée) nous renseignent sur l'Inde, dont le travail et la réception seront développés dans la partie historiographique. Ces sources ont été consultées dans leurs éditions bilingues, soit en français, soit en anglais, et les passages les plus importants ont été retranscrits en annexe de ce mémoire.

L'utilisation des sources indiennes est, pour sa part, sujette à caution. Pour les royaumes tamils, seul le corpus Sangam permet d'étudier les structures étatiques du Sud de l'Inde pour la période concernée par ce mémoire. Il s'agit d'une anthologie poétique, constituée entre les III^e siècles AEC et EC, mais mise par écrit au Moyen-Âge. En plus de cette fourchette chronologique relativement large, de la transmission longtemps orale de ces textes, et de la nature poétique de son contenu, l'utilisation de ces sources est rendue problématique par l'inaccessibilité de traductions complètes de ces anthologies en Europe. Certains auteurs, dont Gurukkal, offrent cependant une transcription et une traduction d'extraits choisis dans leur analyse des sources indiennes. Le choix de ces extraits dans ce mémoire a alors été motivé par leurs récurrences dans les travaux antérieurs. Une non-maîtrise de la langue tamil ancienne m'a également obligée à me reposer sur les traductions proposées par ces auteurs.

En ce qui concerne les données archéologiques, leur emploi est conditionné à la publication des découvertes, mais également et avant tout à la nature de ces sources. En effet, une grande partie des denrées exportées depuis l'Inde était de nature périssable et n'ont donc pas été retrouvées en

fouilles. C'est par exemple le cas des épices telles que le poivre, le nard gangétique, une plante odorante, et le *malabathron*, une plante aromatique proche de la cannelle. À l'exception des études archéobotaniques initiées sur les sites de Bérénice et de Pattanam, ces éléments nous sont essentiellement transmis par les textes antiques, et particulièrement par Pline qui, dans son *Histoire Naturelle*, livre des informations éparses sur ces produits, leur origine, leur goût et leur culture.

En plus des épices et aromates, qui justifient que la route maritime entre l'Égypte et l'Inde soit parfois appelée 'route des épices', quelques éléments nous permettent d'appréhender les objets qui voyageaient par ce commerce, dont l'un des exemples les plus marquants est peut-être un ivoire indien sculpté découvert fragmentaire à Pompéi, dans la *Casa della Statuetta Indiana* (I.8.5), en 1938 et aujourd'hui conservé, au *Museo Nazionale Archeologico di Napoli* (inv. 149425)². De manière plus indirecte, l'importation de poivre et la diffusion de cette denrée à Rome peuvent être attestées par l'Horrea Piperataria, devant la Basilique de Constantin sur la Via Sacra. L'édifice, construit sous Domitien, fut découvert en 1900 par l'école allemande de Rome. Il devait probablement servir au stockage de denrées asiatiques, parmi lequel le poivre importé exclusivement depuis l'Inde³.

Sans être uniques, ces exemples attestent de la pauvreté du matériel indien conservé sur le territoire romain. Pour cette raison, celui-ci ne sera évoqué que dans le chapitre consacré à l'interconnectivité des réseaux orientaux. Les biens étudiés (la céramique et les perles de verre) ne seront cependant pas utilisés comme preuve du commerce indo-romain, mais bien pour appuyer les transferts techniques possibles entre les différentes cultures marchandes de l'océan Indien.

CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

Avant d'envisager ce commerce, il faut en définir les cadres géographique et historique. Dans notre cas, ils concernent d'un côté l'Empire romain et, de l'autre, les royaumes tamils de l'Inde méridionale, c'est-à-dire les Chera, les Chola et les Pandya. La complexité d'appréhension de ces royaumes, au-delà de leur pluralité, est accrue par la nature même des sources à leur sujet. Les Romains y font des références succinctes, qui ne permettent pas d'envisager l'organisation politique et sociale indienne, si ce n'est au travers du prisme commercial. Les données transmises par les Indiens au travers du corpus Sangam doivent, quant à elles, être soumises à la critique et ne peuvent être appliquées tels quelles à l'étude socio-politique de ces royaumes. Une présentation plus

2 MAIURI (1939) ; D'ANCONNA (1950) ; FERRARI (2016) et EVERS (2017). Fig. 1 et 2.

3 HUELSEN (1902), pp. 94 – 95 ; RICKMAN (1971), pp. 104 – 107.

complète de ces derniers et de leur fonctionnement est proposée dans le chapitre dédié à la potentielle activité ou passivité des acteurs indiens dans le commerce avec Rome.

La majeure partie des échanges indo-romains concernent directement les Romains et les Chera. Ceux-ci occupent la côte occidentale du sous-continent, dans sa partie méridionale, aussi appelée côte de Malabar. À l'échelle actuelle, ils occupaient une partie importante de l'état du Kerala. Le site d'Arikamedu se trouve, quant à lui, sur la côte orientale, appelée côte de Coromandel. Il se trouve dans l'état actuel du Puducherry. Les autres sites mentionnés près de la côte de Coromandel, mais dans sa partie méridionale, font eux partie du Tamil Nadu.

Pour atteindre ces régions¹, les Romains partaient de la côte occidentale de la mer Rouge, particulièrement des ports de Bérénice et de Myos Hormos, localisés dans la moitié septentrionale de cette mer. Les marchands acheminaient leurs denrées depuis Alexandrie par le Nil, jusqu'à Coptos, d'où ils traversaient le désert Oriental grâce à des caravanes. Le départ des bateaux s'effectuait à la fin du mois de juin et au début du mois de juillet, au moment où les vents de mousson facilitent la traversée océanique. Au bout d'une vingtaine de jours, les navires débarquaient soit dans la partie septentrionale de la côte, près de Barigaza, soit dans la partie méridionale, à proximité de Muziris. L'inversion des vents s'effectuait aux alentours de décembre et janvier, date à laquelle les Romains repartaient vers l'Égypte. Ils arrivaient alors dans les ports de la mer Rouge au plus tard en février, ce qui leur permettait d'acheminer les biens orientaux jusqu'à Alexandrie un peu avant l'ouverture de la Méditerranée. Pour mieux appréhender ces espaces, deux cartes, l'une centrée sur l'Égypte, l'autre sur l'Inde, sont proposées en annexe (Fig. 23 et 24).

En ce qui concerne le cadre historique, les données aujourd'hui disponibles ne permettent pas d'envisager l'évolution politique et économique sur le territoire romain, cantonnant ainsi son étude à une analyse synchronique, faisant obstacle à une conception plus diachronique des évolutions économiques en cours dans le désert Oriental. En effet, les informations relatives au commerce indo-romain en Égypte ne peuvent être perçues que ponctuellement, obligeant les chercheurs à émettre des hypothèses quant à la continuité de certaines pratiques économiques, notamment en termes de systèmes de taxation ou de prérogatives gouvernementales précises. Malgré tout, contrairement à l'Inde où ces données n'ont pas été conservées, l'Égypte, par son climat particulier et la nature des enregistrements commerciaux, a pu fournir quelques informations sur base desquelles ces hypothèses générales peuvent être construites. Il s'agit notamment, mais pas

1 La description du voyage entre l'Égypte et l'Inde se trouve notamment chez CASSON (1989), pp. 289 – 291 ; CIMINO (1994), pp. 25 – 27 ; CAPPERS (2006), pp. 13 – 16 ; SIDEBOTHAM (2015), pp. 75 – 81.

exclusivement, de papyrus et d'ostraka conservés près des ports de la mer Rouge, dont le contenu sera en partie abordé dans le chapitre consacré à l'implication des acteurs du pouvoir romain.

Le choix a été fait de commencer l'étude par l'annexion de l'Égypte par Auguste en 30 AEC, date à partir de laquelle les échanges commerciaux avec l'Inde augmentent de manière significative. Ce commerce existait déjà sous la dynastie lagide, qui avait fait construire des structures portuaires sur la côte de la mer Rouge afin de commercer avec l'Arabie, l'Afrique et l'Asie. Ces contacts étaient toutefois plus sporadiques et avaient une visée essentiellement militaire, motivée par l'importation d'éléphants de guerre².

Au vu de la documentation accessible, il a été décidé d'arrêter cette étude au règne de Marc-Aurèle (161 - 180). Pendant longtemps, il fut pensé que les échanges avec l'Inde avaient surtout eu cours sous le règne des Julio-Claudiens et qu'ils avaient ensuite nettement diminué. Cette chronologie se basait alors sur les découvertes numismatiques en Inde, ayant essentiellement mises au jour des émissions d'Auguste et de Tibère. Au vu des découvertes archéologiques des dernières décennies, cette théorie a toutefois été progressivement remise en cause. En effet, le commerce semble perdurer de manière importante jusqu'au règne d'Antonin le Pieux, avant d'être impacté, comme le reste de l'Empire, par la peste antonine (c. 166). Toutefois, en raison de la nature périssable d'une partie des biens importés, il faut insister sur le fait que l'absence de produits étrangers, que ce soit en Inde ou en Égypte, ne signifie pas forcément une diminution ou un arrêt des échanges. Les routes commerciales sont d'ailleurs connues et empruntées durant toute l'Antiquité et une partie du Moyen-Âge, notamment par les marchands arabes. Cette continuité dans les transactions, différentes à cause des changements d'acteurs en présence, montrent, dans tous les cas, une permanence des voies de communications, qui sera abordée dans la partie historiographique de ce mémoire.

2 Sidebotham (2011), pp. 15 - 21 ; COBB (2018), pp. 29 – 35.

PARTIE 1
HISTORIOGRAPHIE

1. MOYEN-ÂGE – L'ÉPANOUISSEMENT ARABE

À la chute de l'Empire romain, une partie des territoires du Moyen et du Proche-Orient sont récupérés par différentes dynasties arabes. Ceux-ci profitent alors des structures et réseaux déjà existants pour commercer avec l'Asie du Sud. Le développement urbain qui suit la pacification, entre autre, de l'Égypte encourage le développement urbain et, par là même, entraîne une augmentation des échanges avec l'Inde et la Chine. L'accroissement progressif de la domination des Arabes au Proche-Orient leur permis de contrôler les deux routes principales empruntées par les marchands orientaux, c'est-à-dire la route terrestre de la soie et la route maritime des épices¹. Le manque de données quantitatives, particulièrement pour les VIII^e et IX^e siècles, ainsi que la pluralité des dynasties, et donc des systèmes politiques et sociaux inhérents, rendent toutefois difficiles les études commerciales exhaustives².

Dès le VIII^e siècle EC, l'extension géographique des Arabes les mis aussi en contact avec la pensée grecque et hellénistique, entraînant, entre autres, une riche littérature géographique. Celle-ci est alors nourrie par les traductions en arabe de manuscrits grecs³. La perception du monde islamique, et donc des régions indiennes de l'océan Indien, se base alors en partie sur la *Géographie* de Ptolémée⁴, pour laquelle nous ne possédons aucune traduction mais des adaptations arabes du texte dès 830. Le plus vieux document de cette nature est écrit par le géographe al-Khwārizmi et reprend en partie le système de longitudes et de latitudes mis au point par Ptolémée. Le document devait être accompagné d'une carte qui a aujourd'hui disparu⁵.

Cependant, il ne s'agit pas d'une réception passive de la connaissance grecque et hellénistique, mais d'utiliser les idées développées par les auteurs antiques comme hypothèse de travail afin d'étendre la connaissance scientifique. Dans ce contexte, le texte ptoléméen sera souvent critiqué par les astronomes, par exemple, pour s'opposer à l'idée d'un mouvement planétaire circulaire pour envisager un mouvement elliptique. En ce qui concerne la géographie physique, le texte est utilisé pour évaluer la forme de la terre, pour calculer la hauteur de certaines montagnes ou encore pour dessiner de nouvelles cartes⁶.

1 CHAUDHURI (1985), pp. 36, 39 – 42, 44 – 46 ; LOVE (2006), p. 2.

2 Des études plus précises existent, tels que VALLET (2010) pour le sultanat yéménite (commerce avec l'Inde, pp. 545 – 551), mais elles ne seront pas traitées ici car trop éloignées du sujet de ce mémoire.

3 KOELSCH (2004), p. 504, note toutefois que Strabon n'était pas connu des Arabes.

4 SIDDIQI (1995), p. 9 ; SILVERSTEIN (2009), p. 274 ; ZADEH (2011), pp. 20, 90 – 94 ; OLSSON (2014), p. 491.

5 KRAMER (2001), p. 84. Il faut toutefois noter que l'*Almageste* fut plus étudié que la *Géographie*.

6 SIDDIQI (1995), pp. 10 – 13, revient sur quelques géographes islamiques importants et sur la façon dont ils incorporent la connaissance grecque aux corpus arabes. Des exemples concrets de cartes basées ou influencées par l'œuvre de Ptolémée sont proposés par RAPOPORT & SAVAGE-SMITH (2008), pp. 127 – 129.

Toutefois, selon une tradition qui perdurera jusqu'au XX^e siècle, et ce également en Occident, l'histoire et la géographie sont envisagées comme deux champs d'études séparés⁷. Il n'y a donc pas d'ouvrages médiévaux arabes sur l'histoire de la géographie. Dans ce contexte, Ptolémée est avant tout étudié pour ses pratiques théoriques et non pour la valeur historique de son texte. Cette étude théorique se distingue d'ailleurs de la géographie pratique utilisée par les marins, qui présente des différences importantes de mesures avec les données référencées par les savants⁸. De plus, l'intérêt des chercheurs arabes pour la littérature grecque et hellénistique décline au XIII^e siècle à la suite de nombreuses révoltes dans le monde islamique, le climat d'insécurité ne favorisant pas les études scientifiques⁹. On retrouve alors d'importantes études géographiques dans l'Occident Renaissance.

7 LEWIS (2012), p. 2.

8 KRAMER (2001), pp. 87 – 88.

9 SIDIQI (1995), P 15.

2. RENAISSANCE – LE TEMPS DES ÉCRITS

À la Renaissance, la réouverture des routes maritimes vers l'Inde par les Européens entraîne la réécriture et, en conséquence, la diffusion de manuscrits antiques traitant du sous-continent indien. Elle permet ainsi, dès le XVI^e siècle, de générer un premier intérêt pour l'Inde antique et ses relations avec Rome.

2.A. INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

Le monopole des voies de communications par les Arabes pousseront les Européens à explorer de nouvelles routes maritimes, autant vers l'Est que vers l'Ouest. Cependant, cette exploration de nouveau territoire est avant tout motivée par d'autres facteurs. D'un point de vue économique, la décroissance de population qui suit la Guerre de 100 ans (1337 - 1453) et la Peste Noire du milieu du XV^e siècle, entraîne une diminution de la force de travail, et donc une demande croissante en esclaves. En conséquence, les Portugais ouvriront des routes régulières vers l'Afrique afin d'aller chercher cette nouvelle main d'œuvre¹. Du côté oriental, la conquête de Constantinople par les Turcs en 1453 rend également difficilement praticables les routes terrestres entre l'Europe et l'Asie, forçant les Occidentaux à explorer de nouvelles routes commerciales². Cette recherche se basera, entre autres, sur les routes portugaises pour contourner l'Afrique, mais participera également de la découverte fortuite des Amériques par Christophe Colomb en 1492³.

Parallèlement à cette évolution démographique, une demande croissante pour des produits alimentaires plus variés, ainsi que pour des produits exotiques, pousse les marchands à explorer des routes commerciales plus rentables que les voies terrestres. À titre d'exemple, le poivre d'Inde et les clous de girofle d'Indonésie arrivaient en Europe par la Route de la Soie, une route commerciale qui reliait par voie de terre l'Europe orientale à la Chine⁴. Dans ce cas précis, l'ouverture de routes maritimes permet d'éviter les pays musulmans d'Asie centrale qui, grâce à leur monopole, vendaient leurs denrées (épices et esclaves) à des prix prohibitifs en Méditerranée⁵. Dans cette logique commerciale, le monde chrétien a malheureusement peu à offrir si ce n'est son or et son argent. Le commerce est alors favorisé dans les zones où l'argent est surévalué, comme en Inde,

1 BRAUDEL (1982), p. 135 ; VAN DER WEE (1990), p. 17 ; AMES (2009), p. 2 ; SCOTT (2015), p. 147

2 LACH (1965), p. 63 .

3 LOVE (2006), pp. 10 – 11 (Amérique), 11 – 19 (routes africaines).

4 SCOTT (2015), p. 147. Une liste de ces produits se retrouve chez CHAUDURI (1985), pp. 20 – 21, et VAN DER WEE (1990), p. 24. TRIVELLATO (2015), pp. 183 – 185, propose, quant à elle, une étude sur la façon dont la consommation en thé par les Ottomans, puis, principalement, par les Anglais, a influencé le développement de routes particulières.

5 LACH (1965), p. 50 ; LOVE (2006), p. 6.

tandis que certaines explorations sont motivées par la découverte de zones minières riches, telles que l’Afrique de l’Ouest⁶.

Dans ces voyages, les navigateurs sont gênés par leur connaissance limitée de la géographie et de la politique locale. Ainsi, en se basant sur le texte de Ptolémée, les savants de l’époque ont longtemps pensé que l’Inde n’était accessible que par la mer Rouge car l’océan Indien était envisagé comme clos, à l’image de la Méditerranée⁷. Néanmoins, sa *Géographie*, au côté d’autres textes antiques, a permis à l’Europe occidentale de développer une nouvelle approche de la pratique géographique, notamment par l’usage des latitudes et des longitudes. Pour l’Asie, ils donnent aussi d’importantes informations concernant les conditions de navigations dans l’océan Indien, facilitant, par la suite, les déplacements dans ces eaux jugées extrêmement dangereuses⁸.

Cependant, le terme de ‘découvertes’ pose des problèmes méthodologiques, entre autres pour les régions indiennes. En effet, les explorations n’avaient pas pour but de découvrir des terres jusqu’alors inconnues, puisque les navigateurs possédaient déjà des informations sur les territoires dans lesquels ils arrivaient, notamment au travers de la Route de la Soie, dont l’un des embranchements desservait la partie septentrionale du sous-continent. Dans cette logique, le terme ‘découverte’ désignerait plutôt l’exploration et l’exploitation assumée par les Européens de nouvelles routes maritimes. Dans le cas de l’océan Indien, ces routes se basent d’ailleurs sur des schémas pré-établis, car le commerce maritime, malgré une diminution de son volume dès le II^e siècle de notre ère, ne sera pas abandonné, des marchands antiques et arabes continuant à effectuer cette traversée⁹.

Le premier Portugais à atteindre les Indes en contournant le cap de Bonne Espérance est Vasco de Gama en 1498, un exploit qui ne sera renouvelé qu’une centaine d’années plus tard. L’ouverture de cette nouvelle route ne semble toutefois pas affecter le volume qui transitait par la route terrestre, un phénomène qui pourrait s’expliquer par une demande toujours plus importante de produits exotiques tels que le poivre et les aromates. Ce voyage a cependant permis une première globalisation du commerce, ainsi qu’une stimulation des échanges entre l’Inde et l’Europe et, dans une moindre mesure, entre l’Europe et l’Asie¹⁰.

6 SCOTT (2015), p. 147. L’autre solution pour les Européens est la mise en place de réseaux d’échanges : TRACY (2012), p. 12, met ainsi en avant les réseaux de distributions instaurés par les Portugais, notamment l’importation depuis Macao (Chine) de porcelaine chinoise, jusqu’à Goa (Inde) afin de pouvoir l’échanger contre du poivre ramené en Europe.

7 À titre d’exemple, peuvent être citées les cartes de Walsperger, 1448 (fig. 3) ; de Fra Mauro, 1459 (fig. 4) ; de l’édition de Rome, 1478 (fig. 5) ; et de Leonhard Holl, 1482 (fig. 6).

8 SCOTT (2015), p. 148.

9 SCOTT (2015), p. 186. Pour une critique et redéfinition des termes ‘découverte’ ou ‘grandes découvertes’, voir DESCENDRE (2015).

10 AMES (2009), p. 25 ; SCOTT (2015), p. 186 ; TRIVELLATO (2015), pp. 164 – 165.

On pourrait expliquer le manque d'intérêt pour la route de Gama par des préoccupations économiques. En effet, celle-ci est d'abord considérée comme trop coûteuse, car elle nécessitait une période d'attente importante pour l'inversion des vents. Ce problème sera résolu par les Hollandais qui, soucieux d'obtenir une part dans le commerce des épices, ouvriront une route indépendante des vents saisonniers utilisant le courant ouest-australien¹¹.

2.B. INTÉRÊTS SCIENTIFIQUES

Au XVII^e siècle, un nombre croissant d'explorations est également motivé, au moins en partie, par une volonté de découverte scientifique, en lien avec l'augmentation du nombre de sociétés savantes en Europe¹². La navigation devient, dans le même temps, une profession à part entière nécessitant une éducation formelle, même si l'usage de cartes maritimes n'est alors pas répandu. En effet, ces cartes sont imprécises, malgré le développement d'outils de mesures plus adaptés tels que le télescope, le sextant et l'octant. Progressivement, l'usage de ces outils devient obligatoire et les missions d'explorations sont tenues d'avoir à bord au moins une personne formée en cartographie¹³. Le problème du calcul des longitudes persiste toutefois jusqu'au XVIII^e siècle, même si l'invention du télescope permet, dès 1610, de créer des cartes en accord avec les principes géographiques définis par Ptolémée¹⁴.

Dans l'ensemble, les explorations européennes permirent une compréhension toujours plus grande du monde et de sa sphéricité. Elles sensibilisèrent également les Européens à des cultures différentes, participant à la création de cabinets de curiosités puis de musées. Elles favorisèrent aussi une certaine mondialisation du commerce en connectant des zones jusqu'alors isolées¹⁵.

2.C. REDÉCOUVERTE DES TEXTES ROMAINS

La traduction et la diffusion de textes antiques est également une des conséquences de ce mouvement scientifique, en offrant une meilleure compréhension de l'Antiquité. Dans le contexte du commerce indo-romain, les textes mis en avant sont, dans l'ordre chronologique de leur auteur :

11 DUNN & HIGGITT (2014), p. 14 ; SCOTT (2015), p. 187

12 DEAR (2015), p. 79. SCHANK (2015), pp. 46 – 48, revient sur les origines et les motivations de ces fondations scientifiques

13 DUNN & HIGGITT (2014), pp. 34 – 35 ; BERTRAND (2015), p. 309.

14 SCOTT (2015), pp. 191 – 192. Les connaissances engrangées par ces voyages se retrouvent matérialisées sur la carte de l'Observatoire Royal de Paris, dont les données pour l'Inde proviennent notamment de Jean de Thévenot. Celles-ci contiennent des noms de lieux associés à une latitude et une longitude (FERNÁNDEZ-ARMESTO (2006), p. 281.)

15 DUNN & HIGGITT (2014), pp. 22, 35. ; SCOTT (2015), pp. 196, 310 ; BESSE (2015), pp. 158 – 159.

la *Géographie* de Strabon, le *Periplus Maris Erythraei* d'un auteur anonyme, l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien et la *Géographie* de Ptolémée.

La Géographie de Strabon

La Géographie (Γεωγραφικά) de Strabon est une description du monde connu, particulièrement des terres soumises par les Romains, organisée par régions en 17 livres¹⁶. L'œuvre n'est pas exhaustive, mais l'auteur, à sa propre décharge, indique qu'il n'entrera pas dans les détails au vu de l'immense matière qu'il a à traiter, une précision qui semble servir de défense autant contre ses détracteurs antiques que modernes¹⁷. L'Inde est décrite au début du livre 15. Strabon commence par une description des sources disponibles, particulièrement Apollodore d'Artemita (fin du II^e siècle AEC), Nearchos de Crète (commandant d'une flotte sous Alexandre le Grand), Megasthènes (fin du IV^e siècle AEC) et Eratosthènes (V^e siècle AEC)¹⁸, avant de s'intéresser à une description géographique des régions indiennes, incluant des données culturelles et ethniques¹⁹.

Les informations qu'il nous livre reflètent ses opinions politiques, académiques et morales, en lien avec l'ère dans laquelle il écrit²⁰. En effet, au I^{er} siècle EC, Rome s'étend sur tout le pourtour méditerranéen, dans une atmosphère très pacifique en net contraste avec les guerres civiles dont la ville avait été témoin le siècle précédent. Rome est maintenant au centre du monde habité, selon les termes de Strabon, ou tout du moins civilisé, ce qui contribua au développement des sciences géographiques antiques dont la Géographie est l'héritière²¹.

Le texte est compilé pour la première fois à Florence en 1439 par l'humaniste Georgius Gemistus Pletho, permettant une première diffusion vers l'Occident d'une œuvre alors connue exclusivement en Orient. Ce travail est suivi peu après par une traduction en latin du texte grec par Guarino da Verona. La première impression date de 1516, à Venise, tandis que les traductions du texte datent, elles, surtout du XX^e siècle. La majorité des éditions modernes se basent sur des manuscrits

16 DER NEUE PAULY (1931), « Strabon (die Geographie) », pp. 90 – 96.

17 DUECK (2005), p. 9.

18 ROLLER (2018) , pp. 847 – 849. Une étude complète des sources de Strabon se trouve chez AUJAC (1966), pp. 17 – 82 .

19 ROLLER (2014), p. 16 : de manière générale, la *Géographie* s'intéresse aussi à des sujets qui ne sont que vaguement géographiques, tels que l'histoire, les biographies d'auteurs ou encore la nature du pouvoir romain.

20 AUJAC (1966), pp. 89, 180.

21 CLARKE (1999), pp. 312, 333 – 334. ROLLER (2014), p. 20, suggère que la partie purement géographique du traité commence par Rome afin de présenter la capitale comme le centre du monde habité.

byzantins datés entre le X^e et le XV^e siècles²², qui nous transmettent l'intégralité des 17 livres de la *Géographie*, à l'exception du livre 7 dont la fin est perdue²³.

L'œuvre de Strabon aura un impact important sur la navigation durant la Renaissance. La compilation du texte par Pletho et sa traduction en latin par Guarino permettent le développement des sciences géographiques en Occident²⁴. Il influencera en effet la façon dont la géographie est envisagée dès le milieu du XVI^e siècle, avec une distinction entre géographie générale (*Geographia*) et une géographie dite spéciale, ou régionale (*Chorographia*). Cette approche sera abandonnée au XIX^e siècle quand la masse de données à encoder sera jugée trop importante pour pouvoir la traiter de manière extensive²⁵.

Le *Periplus Maris Erythraei* (PME)

Le *Periplus Maris Erythraei* (PME, Περίπλους τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης) est un guide de voyage en 66 chapitres destiné aux marchands ou aux capitaines effectuant la traversée de l'océan Indien occidental. Par l'étude séparée des données chronologiques nabatéenne, indienne et arabe présentes dans le texte, la date d'écriture a pu être fixée au milieu du I^{er} siècle EC²⁶.

Le texte nous livre des informations de première main sur le commerce indo-romain. Le trajet décrit dans le périple couvre la route terrestre empruntée par les caravanes dans le désert Oriental d'Égypte ainsi que les routes maritimes jusqu'en Inde, au moins jusqu'au Cap Cormorin, la pointe méridionale du sous-continent. L'auteur semble ensuite utiliser des rapports de seconde main pour décrire la côte orientale et l'embouchure du Gange, le texte ne présentant plus autant de détails que pour la partie précédente. Selon Casson, cette absence de détails pourrait aussi s'expliquer par un moindre intérêt (commercial) pour ses régions²⁷.

Malgré le fait qu'il soit anonyme, il a maintenant été accepté qu'il fut écrit par un Grec originaire d'Égypte²⁸, écrivant sur base de son expérience personnelle. Cette affirmation se base sur l'utilisation du koinê, un dérivé du grec qui servait de lingua franca dans la Méditerranée orientale au I^{er} siècle EC. Dans un premier temps, il avait toutefois été attribué à Arrian, conseiller de

22 LARNER (1998), pp. 33 – 35. Des manuscrits plus anciens existent mais de manière fragmentaire. C'est le cas notamment du *Vaticanus Graecus* 2306 et 2061A (V^e siècle) et du *BN Graecus* 1397 (Paris, X^e siècle)

23 DUECK (2000), pp. 145 – 153 ; ROLLER (2014), p. 30.

24 Larner (1998), p. 36 ; DUECK (2000), p. 153 ; KOELSCH (2004), p. 504.

25 DUECK (2000), p. 154.

26 SELAND (2010), p. 13. Par exemple, la mention d'un certain Malichus, roi des Nabatéens (19.6) ferait référence à Malichus II, qui aurait régné entre 40 et 70 de l'ère commune. *Cfr.* CASSON (1989), p. 7.

27 CASSON (1989), p. 8, nbp 17.

28 CASSON (1989), p. 7. L'auteur fait référence « aux arbres qu'ils ont en Égypte » (29:9.27). Il utilise également les équivalents égyptiens des mois romains.

l'empereur Hadrien, historien d'Alexandre le Grand et auteur d'un rapport géographique appelé *Periplus Pontus Euxini*. Cette attribution erronée à Arrian provient du fait que le PME se trouve à la suite directe dudit rapport dans le manuscrit dans lequel le texte nous est parvenu²⁹.

Alors que les autres *periploi* que nous avons conservés jusqu'ici semblent destinés aux marins, le PME aurait plutôt été utile aux marchands. Par exemple, il donne le rang et le nom des dirigeants locaux ou des gouverneurs des ports, une information dont la portée est avant tout économique³⁰.

Le texte n'est toutefois pas dédié entièrement au commerce. En effet, l'auteur fait mention d'informations de nature anthropologique ou liées à l'histoire naturelle, par exemple sur l'apparence des peuples rencontrés ainsi que sur leurs habitudes alimentaires et vestimentaires. Des éléments historiques nous sont également donnés, bien que les éléments religieux soient rares. L'aspect commercial est toutefois indéniable, de par la nature même du contenu, mais aussi parce que l'auteur écrit dans une version marchande du *koinê*, dans un but purement descriptif et non littéraire³¹.

La première mention du Periplus se trouve dans le *Codex Palatinus Graecus 398*, conservé à la Bibliothèque Universitaire de Heidelberg et daté du début du X^e siècle. Des corrections anciennes égrènent le texte, tandis que certains espaces sont laissés vides ou ont été annotés par le copiste, probablement à cause d'une incompréhension du texte de base. Un second manuscrit, daté du XV^e siècle et préservé à la *British Library*, semble, lui, être une copie du manuscrit d'Heidelberg³².

La première impression du PME date de 1533, mais contient des erreurs qui vont longtemps être recopiées. Dans les trois siècles qui suivirent, elles seront notamment reprises dans les traductions allemande, italienne, anglaise et latine. Le problème de ces éditions réside en partie dans le fait que le *koinê* utilisé dans le manuscrit est peu connu des traducteurs grecs et que les éditeurs, comme il était courant de le faire à l'époque, se permettaient des corrections libérales du texte. Deux éditions sortent toutefois du lot : celle de Müller dans son *Geographi Graeci Minores*, et celle de Fabricius, toutes deux compilées au XIX^e siècle dans l'œuvre de Schoff³³.

La première édition moderne est proposée par Hjalmar Frisk, légèrement corrigée par Giangrande, Drakonaki-Kazantzaki et Casson. Ce dernier proposera, en 1989, une version traduite et commentée du texte qui est toujours considérée aujourd'hui comme la traduction de référence. Elle présente

29 SELAND (2010), p. 13.

30 CASSON (1989), p. 8.

31 CASSON (1989), p. 10. Il mentionne toutefois un temple à Durga près du Cap Comorin

32 CASSON (1989), p. 5 ; SELAND (2010), p. 13 ; LYTTLE (2016), p. 119.

33 CASSON (1989), pp. 5 – 6 ; SELAND (2010), pp. 13 – 14.

l'avantage de conserver comme tels les termes non-grecs et ainsi d'éviter les écueils d'une traduction hasardeuse³⁴.

L'Histoire Naturelle de Pline l'Ancien

L'*Histoire Naturelle* (*Naturalis Historia*) de Pline l'Ancien est un ouvrage de type encyclopédique, dans le sens où il vise la recension de l'ensemble du monde connu. Il se compose de 37 livres regroupés en différentes sections. Dans le cadre de ce mémoire, la section la plus intéressante est celle dédiée à la géographie, c'est-à-dire les livres 3 à 6. Les deux premiers (3 et 4) traitent de l'Europe, le troisième (livre 5) de l'Afrique et le dernier (livre 6) de l'Asie³⁵. Pline apporte également des informations sur l'Inde plus éparses dans ces autres livres. Il y traite alors sporadiquement de produits indiens, ou, dans tous les cas, de produits pensés comme indien. Ainsi, l'évocation du poivre intervient dans le livre XII (14.26 – 29), dans lequel il en fournit l'origine, le goût et le prix.

Les premières études du texte de Pline ont été effectuées par Pétrarque, un savant florentin du XIV^e siècle, qui travailla entre autre à partir du BN Latin 6802, un manuscrit contenant les 37 livres de l'*Histoire Naturelle*, soit en tout soit en partie, parfois résumés à un seul paragraphe³⁶. L'intérêt important porté par ce savant au texte plinien se transmettra et grandira à travers tout le XV^e siècle, et ce malgré la difficulté d'acquérir des copies du texte. Cet engouement se marquera dès la première moitié XV^e siècle par la mise en place d'un système standard d'enluminure de l'œuvre de Pline. Il s'agirait en fait du premier accompagnement visuel du texte, puisqu'il semble avoir été dépourvu d'une quelconque illustration durant l'Antiquité et la majeure partie du Moyen-âge³⁷.

Le premier commentaire sur le texte latin est daté de 1422 et attribué à Ludovico Guasti. La date assez tardive de ce premier commentaire est due à deux éléments : d'abord, le texte n'a jamais été enseigné, une circonstance nécessaire à la rédaction de la majorité des commentaires sur les textes antiques. Ensuite, le texte était considéré comme une encyclopédie, destinée à un usage épisodique et non à une lecture complète de l'œuvre accompagnée d'une analyse de ses sources et de sa méthodologie³⁸.

34 LYLTE (2016), p. 121.

35 DER NEUE PAULY (1951), « Plinius Secundus der Ältere », pp. 303 – 308.

36 BLAKE MCHAM (2013), pp. 59 – 63. Pour les autres manuscrits traitant spécifiquement des livres géographiques, voir DESANGES (2010), p. 40.

37 BLAKE MCHAM (2013), p. 94. Pour AMSTRONG (1983), p. 19, le manuscrit d'Escorial (MS R.I.5), daté de 1300 et conservé à la Bibliothèque San Lorenzo del Escorial de Bologne, serait le premier accompagnement iconographique de l'*Histoire Naturelle*.

38 BLAKE MCHAM (2013), p. 100. Selon PERIFANO (2011), p. 5, cette nature encyclopédique posait aussi problème car un savoir équivalent était nécessaire pour envisager la traduction et l'étude du texte.

Dans le même temps, se développent les premières éditions tandis que le nombre croissant de manuscrits permet aux humanistes d'envisager des comparaisons entre les différentes versions accessibles³⁹. Au total, le XV^e siècle verra apparaître 15 versions du texte, dont celle de Johannes de Spira à Venise en 1469, aujourd'hui considérée comme *editio princeps*. En 1476 est proposée la première traduction en langue vernaculaire. Les traductions subséquentes permettront de diffuser le texte à une audience non-latine, notamment Christophe Colomb dont la copie annotée se trouve à la Bibliothèque Colombina de Séville⁴⁰.

La Géographie de Ptolémée

La *Géographie* (Γεωγραφικὴ Ὑφήγησις) de Ptolémée est un ouvrage en huit livres, mentionnant près de 8100 lieux, implantations humaines ou éléments physiques, dont 6300 avec leurs coordonnées, ayant la volonté de couvrir l'ensemble du monde habité. En plus de ce catalogue, le premier chapitre constitue en une introduction théorique sur la façon de produire des cartes, tandis que la fin du livre 7 et l'ensemble du livre 8 devaient contenir trois cartes du monde et 26 cartes régionales⁴¹.

Bien qu'il ait perduré pendant de nombreux siècles en Orient, le texte n'arrive à Florence qu'au XIV^e siècle, grâce au savant et diplomate Manuel Chrysoloras, dont la traduction ne sera jamais achevée. Son travail sera repris par Jacopo Angeli, mais aucun élément n'indique dans quelle mesure le savant a pu bénéficier du travail de Chrysoloras. Sa traduction paraît entre 1406 et 1409 sous le nom *Cosmographia*, un terme qui sera repris dans tous les travaux latins subséquents ainsi que dans les premières impressions du troisième quart du XV^e siècle. La première édition est imprimée à Vienne en 1475 et, dès la fin du XV^e siècle, le livre avait connu 41 réimpressions⁴².

De nos jours, il existe deux grandes traditions d'éditions du texte ptoléméen. La première se base essentiellement sur les manuscrits byzantins de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle⁴³. La seconde reprend le Codex Vaticanus Graecus 191 (Vatican), daté de la seconde moitié du XIII^e siècle, mais dont seules les coordonnées jusqu'au livre 5 ont été conservées. Il contient toutefois de nombreux toponymes locaux qui diffèrent des autres manuscrits⁴⁴.

39 BLAKE MCHAM (2013), p. 101. Pour une critique complète du travail de collation, voir REEVE (2007), pp. 107 – 179.

40 DAVIDSON (1997), pp. 93 – 94 ; BLAKE MCHAM (2013), pp. 147 - 149.

41 MITTENHUBER (2010), pp. 97 – 98. DER NEUE PAULY (1924), « Geographie (Ptolemaios) », pp. 654 – 669.

42 LARNER (1998), pp. 27 – 28 ; SHALEV & BURNETT (2011), pp. 3 – 6.

43 Codex Vaticanus Urbinas Graecus 82 (Vatican), Codex Seragliensi GI 57 (Istanbul), *Frabicianum Hauniensis Graecus* 23 (Copenhague), Codex Marcianus Graecus 516 (Venise), et Codex Vaticanus Graecus 177 (Vatican). L'étude comparée de ces manuscrits se trouve chez MITTENHUBER (2010), pp. 104 – 107.

44 MITTENHUBER (2010), pp. 95 – 97.

Avec la diffusion massive du texte se construit une recherche savante sur les thèmes qu'elle aborde, notamment la création de cartes et la recherche de lieux anciens sur base du texte ptoléméen. Cette tendance s'explique et explique la montée des études géographiques qui, dès le milieu du XIV^e siècle, prend pour objet la comparaison des données antiques avec leurs réalités physiques contemporaines. Au XV^e siècle, l'œuvre du géographe égyptien était ainsi vue comme un atlas du monde connu par les Romains, riche en détails toponymiques pour les provinces de l'Empire mais aussi pour les régions adjacentes. Au cours du siècle suivant, ce comparatisme toponymique est étendu à presque tout le vieux continent. À titre d'exemple de cette tendance pourra être cité les *Concordances Toponymiques d'Europe, d'Asie et d'Afrique* d'Orazio Tascanella, daté de 1567⁴⁵.

45 SHALEV & BURNETT (2011), pp. 121 – 129.

3. COMMERCE ET COLONISATION – LE TEMPS DES DÉCOUVERTES

3.A. L'INDE, LE COMMERCE ET LES EXPLORATIONS

L'ouverture des routes commerciales vers l'Inde entraînera une compétition des grandes puissances européennes de l'époque et la fondation de compagnies commerciales. Ainsi, en décembre 1600, l'Angleterre fonde l'*East India Company*, suivi deux ans plus tard par les Hollandais et la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie*. Les Français, quant à eux, fonderont la Compagnie Française des Indes Orientales en 1664¹. Ce phénomène est également soutenu par une série de changements institutionnels qui assurent aux marchands de ce commerce longue-distance une plus grande sécurité et une meilleure rentabilité².

Dans cette optique sont rédigés des traités sur le commerce, permettant en partie de convaincre les dirigeants de l'époque d'investir dans de telles entreprises. En Angleterre, ces ouvrages se limitent à des considérations économiques, alors qu'en France, ceux-ci donneront lieu à des ouvrages historiques sur le commerce des Anciens. Le premier ouvrage à voir le jour est l'*Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens* par Huet en 1716. Dans la préface, l'auteur indique qu'il le rédige à la demande de Colbert, après avoir réalisé une étude sur les avantages du commerce moderne avec l'Inde³.

Il est suivi, peu de temps après, par les théories commerciales de Cantillon et de Montesquieu qui, si elles se concentrent sur le commerce de façon globale, utilisent toutes deux des exemples romains, mais en en présentant une analyse différente. Ainsi, Cantillon, dans son *Essai sur la Nature du Commerce en Général* (1755), attribue la chute de l'Empire romain à un goût prononcé pour le luxe qui se développe dès le règne de Caligula et qui entraîne l'envoi annuel de sommes d'argent conséquentes en Inde, amenant, en moins de trente ans, à la rareté de l'argent dans l'Empire.

Montesquieu, pour sa part, attribue ce déclin à un désintérêt des Indiens pour les biens occidentaux, créant ainsi un commerce à sens unique dont la balance penche en faveur des Asiatiques. Sur ce point, il dresse un parallèle explicite entre le commerce antique avec l'Inde et celui de son époque, insistant sur le fait que, de tout temps, le commerce avec les Indiens était unilatéral, car ces derniers, de par leurs mœurs et leur religion, n'avaient aucun intérêt dans les denrées occidentales⁴.

-
- 1 ERIKSON (2014), p. 3, pour la compagnie anglaise ; HAUDRÈRE (2014), p. 13, pour les autres compagnies. TRIVELLATO (2015), p. 169, insiste sur le fait que ces compagnies commerciales remplacent un système dans lequel les firmes familiales ou individuelles étaient la norme.
 - 2 NORTH (1991), pp. 27 – 28. TRIVELLATO (2015), p. 165, cite notamment de meilleurs services dans les ports commerciaux ou de transit, des assurances maritimes et la plus grande régularité des services de liaisons et de courrier.
 - 3 HUET (1716), p. 2.
 - 4 MONTESQUIEU (1824), p. 264, 326.

De manière générale, le livre XXI de l'*Esprit des lois* (des *Lois, dans le Rapport qu'elles ont avec le Commerce, Considéré dans les Révolutions qu'il a eues dans le Monde*) présente une organisation similaire à celle de Huet, d'abord historique puis, à partir des Romains, géographique. Il conclut ce livre par une analyse du commerce avec l'Amérique et par une mise en garde contre une balance non-équilibrée dans le commerce avec les Indes.

L'idée d'imputer en partie le déclin économique de Rome au commerce indo-romain est également reprise par Edward Gibbon, dans son *History of Fall and Decline of the Roman Empire*. Dans le chapitre II, il insiste sur le fait que les richesses de l'Empire s'écoulaient chez les nations ennemies⁵. Il indique toutefois que cette assertion découle d'une vision pessimiste de Pline qui craignait que ce flux d'argent vers l'Inde n'entraîne la perte de l'Empire. Gibbon affirme alors que, sous les Antonins du moins, les richesses de Rome et de ses mines permettaient de balancer les exportations massives de numéraires vers l'Asie.

La position d'Edward Montagu est beaucoup plus ferme. Dans son *Reflections on the Rise and Fall of the Ancient Republics*, il attribue clairement l'attrait du luxe comme la cause principale de la chute de Rome⁶. Dans son dernier chapitre, il dresse un parallèle avec la constitution britannique et les effets négatifs qu'a eus l'accroissement important des richesses dans l'Empire, comparant la Couronne aux périodes de déclin de Carthage et de Rome⁷.

Sur le territoire indien lui-même, l'intérêt pour l'histoire du sous-continent va se concrétiser par la formation de sociétés d'étude et la mise en place de journaux et de bulletins reprenant les découvertes faites en Inde. Ainsi, l'*Asiatic Society* voit le jour en 1784, et publiera ses transactions à partir de 1786, dans l'*Asiatick Researches, or Transactions of the Society Instituted in Bengal for Inquiring Into the History and Antiquities, the Arts, Sciences, and Literature of Asia*. Le but de cette première société était alors de « concentrating all the valuable knowledge, which might occasionally be attained in Asia, or of preserving at least many little tracts and essays, the writers of which might not think them of sufficient importance for separate publication »⁸. Cet objectif inclut un certain éclectisme dans les sujets et la façon de les présenter.

Par exemple, dans le premier volume, des indications d'ordre socio-anthropologique aux alentours des ruines de Mavalipuram font directement place à une étude sur le phénomène de friction

5 GIBBON (1828), p. 161.

6 MONTAGU (1769), p. 221.

7 MONTAGU (1769), p. 380.

8 HYDE ET AL (1788), p. iv.

mécanique, qui est elle suivie par la copie de l'interview de Turner avec le Teshoo Lama. En ce qui concerne le commerce indo-romain, Francis Wilford propose, dans le premier volume, une étude de la ville de Tagara en relation avec les ports de commerce mentionnés dans le PME. Beaucoup plus concise, la participation de S. Davis dans le volume 2 (1799), *On Some Roman Coins found at Nelore*, est une simple reproduction d'une lettre d'Alexander Davidson mentionnant la présence de pièces romaines issues par Trajan à 100 miles au Nord-Ouest de Chennai⁹.

En 1814, l'*Asiatik Research* inaugure son propre musée, fondé majoritairement sur les dons faits à la société. Les collections y sont alors éclectiques, à l'image de la fonction du musée qui voulait récolter « all article that might be sent to illustrate oriental manners and history, or to elucidate the peculiarities of Art and Nature in the East »¹⁰. Le premier catalogue de la section archéologique est publié en 1882 sur base de l'état des collections en 1876. Toutefois, la provenance des objets n'y est généralement pas mentionnée. En effet, les dons faits au musée sont généralement issus d'explorations privées et non d'initiatives communautaires documentées¹¹.

En 1832, la société altère également son nom en *Asiatic Society of Bengal*, et s'engage à produire les minutes de ses réunions mensuelles au sein d'un nouveau journal, le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Dans la préface du premier volume, James Prinsep affirme que la société est maintenant devenue « an organ of Indian scientific intelligence »¹² à part entière et qu'elle doit donc, à cet égard, apporter aux chercheurs de cet espace géographique une publication dans laquelle ils pourraient communiquer leurs résultats. Le terme de chercheur est utilisé ici de façon globale, incluant entre autres les antiquaires, les linguistes, les voyageurs et les naturalistes¹³.

Des initiatives privées font également l'objet de parutions. Ainsi, en 1843, paraît l'*History of India* de Mountstuart Elphinstone, une étude en cinq volumes reprenant, par période chronologique, des informations historiques, anthropologiques, culturelles et législatives. Un chapitre entier du livre 3 est dédié au commerce, entre le IV^e siècle AEC et la montée de l'Islam en Inde. Pour la période étudiée dans le cadre de ce mémoire, il part d'une analyse du PME pour envisager les modes de communication et de commerce entre l'Empire romain et les différentes régions de l'Inde. Il fait

9 DAVIS (1799), p. 332.

10 INDIAN MUSEUM (1914), p. 2.

11 INDIAN MUSEUM (1914), pp. 28 – 31. Ainsi, les sculptures de Mathura ont été offertes en 1862 par G.F. Edmonstone alors que les cultures de Sarnath sont un don de Cunningham. Les collections d'images brahmaniques en provenance de Java ont, quant à elles, été constituées au fil du temps, sans attestation de réception de ces pièces.

12 PRINSEP (1832), p. vii.

13 *Ibid.*

toutefois remarquer que, contrairement à l'apparente activité des Romains sur le territoire indien qui se dégage du texte antique, les sources indiennes semblent, elles, inexistantes quant à ces relations¹⁴.

Cette œuvre avant tout historique sera suivie en 1858 par la publication de l'*Indische Alterthumskunde* de Christian Lassen, alors professeur d'indologie à l'Université de Bonn. Cet ouvrage massif, constitué de quatre volumes, traite en détail de l'histoire, la géographie, les langues et les cultures du territoire indien. Comme son sous-titre l'indique, le volume 3 s'intéresse spécifiquement à l'histoire du commerce entre les Indiens et les Gréco-Romains, ainsi que de l'histoire de l'Inde septentrionale¹⁵. Pour la partie commerciale, il propose une étude des populations dans chaque région indienne, avant de se concentrer sur les produits naturels qu'offre le sous-continent (les perles, les pierres précieuses et semi-précieuses, mais également la faune telle que les oiseaux et les éléphants). Il conclut avec une étude des influences littéraires, dans le style et le contenu, de l'Inde sur l'Occident¹⁶.

L'œuvre de Lassen sera souvent citée et reprise par les générations qui suivirent. Ainsi, en 1871, Alexander Cunningham publie son *Ancient Geography of India* en se basant sur le travail du chercheur norvégien dont il vante la précision et la sagacité¹⁷. Dans cet ouvrage, il tente d'identifier les sites occupés en Inde entre les conquêtes d'Alexandre le Grand et les voyages du pèlerin chinois Hwen Thsang (VIIe siècle EC).

Également dans une perspective géographique, Müller propose un *Atlas of Ancient Geography*, dans lequel il adjoint une carte de l'Inde sur base des indications de Ptolémée et du PME. Il fournit également des explications quant à la localisation des différentes villes¹⁸. Müller est l'auteur de nombreuses éditions de textes classiques géographiques, rassemblés, en 1855, dans son *Geographici Graeci Minores* et sur base desquels il entreprend son atlas géographique.

En 1861, Cunningham fondera l'*Archaeological Survey of India*, un organisme national en charge de l'administration des fouilles et de la préservation des sites sur le territoire indien. Les rapports de fouilles sont alors publiés au sein d'un nouveau journal portant le même nom que l'organe institutionnel dont il dépend. La fondation de cette nouvelle institution scientifique pour l'étude du

14 ELPHINSTONE (1843), p. 328.

15 Le sous-titre complet en allemand est *Geschichte des Handels und des Griechisch-Römischen wissens von Indien und Geschichte des Nördlichen Indiens von 319 nach Christi geburt bis auf die Muhammedaner*.

16 L'index très détaillé, des pages iii à xii permet de naviguer facilement dans l'ouvrage et de se faire une idée rapide de son contenu.

17 CUNNINGHAM (1871a), p. xviii.

18 MÜLLER (1874), pp. 22 – 24. -8k

territoire indien semble être motivée par un manque de contrôle sur les antiquités, ainsi que par une lacune dans la communication des différentes entreprises en sciences historiques en Inde¹⁹.

Le premier volume contient les fouilles effectuées sous la direction de Cunningham entre 1862 et 1863, comptabilisant au total 51 sites. L'introduction, longue de 43 pages, revient en détail sur les publications qui ont marqué le domaine archéologique en Inde. Elle permet de constater que les études se sont longtemps consacrées à l'analyse des textes, des inscriptions et des monnaies, sans réelle coordination des collections qui sont le résultat de voyages de particuliers. Malgré quelques ouvrages importants dans le domaine de la géographie comparée, les études numismatiques de cette époque semblent, par le hasard des découvertes, peu orientées vers la période romaine, alors que les études consacrées à la période grecque et aux influences des invasions d'Alexandre le Grand sur le monnayage local sont beaucoup plus nombreuses.

3.B. L'ÉGYPTE, LES SAVANTS ET L'ORIENTALISME MODERNE

Le développement d'un cadre propice aux études archéologiques, et plus particulièrement celles centrées sur le commerce indo-romain, sera différent en Égypte. En effet, alors que les études en Inde sont d'abord l'initiative de particuliers, soit dans le cadre de recherches en indologie, soit dans le cadre du gouvernement de l'*East Indian Company* puis de la couronne britannique, les premières publications majeures dans le domaine historique et archéologique sont avant tout éditées par les savants embarqués par Napoléon lors de la campagne d'Égypte.

Celle-ci verra, en 1798, la fondation de l'*Institut d'Égypte*, dont le but était entre autres de « favoriser la recherche, l'étude et la publications des faits naturels, industriels et historiques de l'Égypte »²⁰ Un journal est alors créé, *La Décade Égyptienne*, afin de relayer les études menées par l'Institut et de « faire connaître l'Égypte (...) à la France et à l'Europe »²¹. Les références au commerce indo-romain y sont cependant maigres. Par exemple, dans le volume 3, François-Michel de Rozière expose une étude minéralogique de la Vallée de Qoseir, dans lequel il décrit, comme une anecdote, la découverte de la route de Coptos à Bérénice dont les monuments n'avaient, aux dires de l'auteur, pas encore été observés par les voyageurs modernes²².

Rozière développera d'ailleurs ce sujet dans la *Description de l'Égypte, ou Recueil des Observations et des Recherches* qui ont été faites en Égypte pendant l'Expédition de l'Armée

19 CUNINGHAM (1871b), préface, p. ii.

20 BOUDON (2018), pp. 120 – 121.

21 TALLIEN (1798), p. 6.

22 DE ROZIÈRE (1799), pp. 259 – 260.

Française. Dans le tome de 1809, il fait publier un mémoire en deux parties, intitulé *De la Géographie Comparée et de l'État Ancien des Côtes de la Mer Rouge, Considérées par rapport au Commerce des Égyptiens dans les Différents Âges*.

Le chercheur part du constat que les anciennes voies commerciales vers l'Inde ont été abandonnées depuis la découverte d'une route contournant le cap de Bonne Espérance, mais que cette situation est due non pas à des raisons pratiques (une voie plus rapide et moins chère que les voies traditionnelles), mais à des raisons politiques. Il propose alors d'étudier la concrétisation d'un possible rétablissement des voies antiques si ces conditions politiques venaient à disparaître. Pour se faire, il tente de définir les voies anciennes afin de déterminer laquelle était la plus efficace²³.

La deuxième partie de l'étude s'intéresse particulièrement au commerce par le désert oriental puis la Mer Rouge, depuis les Ptolémées jusqu'aux conquêtes arabes. Il propose également un essai de géographie comparée dans le but de situer le port de Bérénice. Il se base alors principalement sur les auteurs classiques, permettant encore une fois d'illustrer l'exploitation dominante des données littéraires au détriment des recherches archéologiques.

Rozière n'est évidemment pas le premier à proposer une étude de géographie comparée. À cet égard, l'ouvrage de Jean Baptiste Bourguignon d'Anville est généralement cité par les auteurs du XVIII^e siècle pour la qualité de ses observations géographiques et de la carte subséquente. En 1766, il fait publier ses *Mémoires sur l'Égypte Ancienne et Moderne, Suivis d'une Description du Golfe Arabique et de la Mer Rouge*. Il déplore alors l'absence de cartes précises sur le territoire égyptien, rendant toute étude là-bas difficile²⁴. Les territoires bordant la mer Rouge et le golfe Arabique sont traités indépendamment des villes antiques le long du Nil. Le but est toutefois ici avant tout géographique et non archéologique. Il s'agit en effet de replacer les villes antiques sur base des sources classiques et des observations faites par les voyageurs (particuliers, savants ou commerçants) précédents²⁵.

L'aspect commercial, autant pendant l'Antiquité que durant la période moderne, est plutôt mis en avant par les Anglais, qui pointent le fait que, si la Compagnie des Indes Orientales n'arrivait pas à rivaliser avec ces opposants anglais et néerlandais, l'occupation de l'Égypte pourrait, par sa position stratégique entre la Méditerranée et la mer Rouge, permettre à la France de remédier à cette situation. Cette position est ouvertement exprimée par John Taylor dans une série de lettres centrées

23 DE ROZIÈRE (1809), pp. 127 – 128.

24 D'ANVILLE (1766), p. iii.

25 En rapport avec notre étude, il analyse le site de Myos Hormos (pp. 229 – 230) et de Bérénice (pp. 231 – 233).

sur la politique commerciale européenne avec l'Inde²⁶. Dans ses *Letters on India. Political, Commercial and Military, Relative to Subjects Important to the British Interest in the East* (1800), la lettre IX est, en particulier, dédiée à l'histoire du commerce indo-romain, depuis l'Antiquité jusqu'au XVII^e siècle. Le but est ici, comme dans les ouvrages français du début du XVIII^e siècle, de montrer les bénéfices que peut apporter un tel commerce mais aussi de démontrer la durabilité de tels échanges.

L'expédition de Bonaparte, et plus particulièrement la publication de la *Description d'Égypte*, aura un impact important sur le développement des sciences égyptologique et orientaliste modernes. En effet, les savants engagés en Égypte vont poser les bases d'une recherche scientifique dans toute une série de domaines, parmi lesquels l'histoire, la géographie et l'ethnographie²⁷. Ils incarnent la concrétisation scientifique d'une fascination pour l'Orient, une entité géographique culturellement construite en opposition à l'Occident européen et qui inclut les régions du Moyen et Proche-Orient ainsi que les contrées asiatiques. Ce goût pour l'exotisme se développe particulièrement au XVIII^e siècle, après la traduction par Galland des *Contes des Mille et une Nuits*, et se perpétuera au siècle suivant grâce aux progrès techniques permettant une multiplication des voyages vers l'Orient²⁸.

L'orientalisme moderne est également l'aboutissement d'une évolution sociologique des puissances européennes de l'époque, c'est-à-dire l'Angleterre et la France. Ainsi, l'occupation des territoires orientaux au XVII^e siècle permet non seulement de repousser les limites géographiques du monde connu, mais aussi de se dégager des points de références chronologiques chrétiens pour repousser l'histoire du monde plus en arrière, en se servant de l'Inde, du Japon, de la Chine et de Sumer²⁹.

Le contact avec ces nouvelles cultures permet de dépasser la dichotomie existante entre le chrétien et le païen, principalement musulman, et par là même de remettre en perspective la représentation individuelle occidentale. En conséquence, et dans l'esprit encyclopédique des Lumières, apparaissent des classifications systématiques de ces cultures, basées sur les idées de races, de couleurs, d'origine et de caractères³⁰.

Le rôle prééminent de la France et de l'Angleterre dans ce processus s'explique simplement par la prédominance de ces nations dans le bassin méditerranéen et sur le territoire indien. L'expédition d'Égypte menée par Bonaparte est d'ailleurs motivée, en plus de l'intérêt scientifique, par l'idée

26 TAYLOR (1800), pp. 43 – 64.

27 ABDELKADER (2008), p. 65.

28 ABDELKADER (2008), pp. 49 – 50.

29 SAÏD (2003), p. 143.

30 SAÏD (2003), p. 143.

d'occuper un territoire important pour les Anglais qui commerçaient déjà avec l'Inde et qui cherchait donc une voie commerciale plus rapide que la circumnavigation de l'Afrique³¹.

Dans ce contexte, l'orientalisme est introduit puis développée par l'Angleterre et la France avant que ces fondements soient perfectionnés par les académiciens allemands³² dont l'Orient, à l'image de l'*Alterthumskunde Indische* de Lassen, est avant tout construit par l'étude des textes antiques, classiques ou orientaux.

31 SAÏD (2003), p. 30.

32 SAÏD (2003), p. 31.

4. LE XXE SIÈCLE – LE TEMPS DES ÉTUDES

4.A. DÉVELOPPEMENT DES ÉTUDES HISTORIQUES

C'est dans cette optique orientaliste que Hugh Rawlinson publiera son *Intercourse Between India and the Western World, from the Earliest Times to the Fall of Rome*. Cette monographie, parue en 1916, vise à étudier les différentes relations de l'Inde avec le monde occidental, depuis l'époque mésopotamienne à celle de l'Empire romain. Rawlinson part du constat qu'aucune étude complète de ce sujet n'est, à cette époque, disponible dans la littérature anglophone, bien que l'histoire de l'Inde soit étudiée principalement au travers des sources occidentales, gréco-romaines¹. Il propose donc, dans sa monographie, une étude diachronique des relations avec l'Orient afin de remettre en contexte les sources classiques tout en incluant, quand cela est possible, des sources indologiques.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres, dont sept sont chacun centrés sur une ère chronologique tandis que le huitième, servant de conclusion à l'ensemble de l'étude, analyse les conséquences de ces interactions et les influences que les différents acteurs ont pu avoir les uns sur les autres. Dans notre démarche, seuls les trois derniers chapitres présentent un intérêt, car, en plus de la conclusion, deux chapitres sont dédiés aux relations du sous-continent avec l'Empire romain. Le premier d'entre eux couvre essentiellement la période julio-claudienne (27 AEC – 68 EC), tandis que le deuxième s'intéresse aux empereurs des II^e et III^e siècles.

La conclusion principale à laquelle l'auteur aboutit est que les relations entre Rome et l'Inde étaient essentiellement de nature économique, et qu'aucun des acteurs de ce commerce ne semble avoir exercé d'influence majeure sur les autres. Cet état de fait semble avoir perduré durant l'ensemble de la période étudiée par Rawlinson, à l'exception notable de l'art du Gandhara², une culture de synthèse entre art grec et art bouddhique développée principalement dans les régions indiennes où Alexandre le Grand avait laissé des garnisons.

Aujourd'hui citée comme l'une des œuvres majeures dans l'étude du commerce indo-romain, cette monographie reçut également un accueil favorable au moment de sa publication. Toutefois, au vu de l'étendue du sujet traité et de la relative concision du livre, cet ouvrage sert plutôt de synthèse que de monographie. Elle répond toutefois à l'intention de l'auteur de fournir un cadre historique sur les relations de l'Inde avec l'Occident pour les académiciens anglais.

1 RAWLINSON (1916), p. v.

2 RAWLINSON (1916), pp. 166 – 168.

L'étude de Rawlinson n'est toutefois pas la première au XX^e siècle à traiter des relations extra-territoriales de l'Inde. En effet, quatre ans auparavant, Radha Kumud Mookerji faisait publier son *Indian Shipping : a History of the Sea-Borne Trade and Maritime Activity of the Indians from the Earliest Times* (1912). Cet ouvrage avait pour but, comme son titre l'indique, de retracer l'entièreté des activités maritimes de l'Inde, palliant ainsi un problème d'accessibilité et d'études des sources à ce sujet³. L'importance du travail de Mookerji réside d'ailleurs dans l'emploi et la recontextualisation de sources longtemps négligées par les chercheurs classiques, c'est-à-dire la littérature sanskrite, pali et perse, ainsi que, dans une moindre mesure, des sources tamils, maharati et bengali⁴.

Cette monographie est divisée en deux livres, le premier centré sur la période hindoue, le deuxième analysant les données de l'époque islamique à nos jours. Le premier livre est lui-même subdivisé en deux parties, avec d'abord une analyse des sources elles-mêmes, puis, une recontextualisation de ces sources dans le cadre historique et protohistorique de l'Inde. Le troisième chapitre de la deuxième partie du premier livre se concentre sur les relations entretenues avec Rome à l'époque Andhra (pour le Sud du sous-continent) et Kushana (pour le Nord), allant approximativement du II^e siècle AEC au II^e siècle EC. Il met ainsi en avant que ces contacts sont surtout visibles dans la littérature gréco-romaine et au travers de la numismatique en Inde, alors qu'une vaste quantité de biens transitaient par ce commerce. Il suggère également le fait que la prédominance de monnaies romaines dans le Sud de l'Inde par rapport au Nord est un mirage archéologique, car les rois Kushana faisaient fondre les pièces romaines pour faire leur propre monnaie. Il propose de voir dans cette utilisation unique des pièces romaines en Inde, le fruit d'une alliance à long terme entre les Indiens et les Romains, alliés dans la lutte contre les Parthes, ainsi que comme acteurs majeurs de la route maritime entre l'Occident et l'Orient⁵.

Le reproche majeur qui peut être adressé à cet ouvrage est le caractère patriotique de son auteur. En effet, Mookerji présente une Inde relativement uniforme, dont seule la dichotomie entre les parties méridionale et septentrionale du sous-continent est mise en avant. Comme de nombreux auteurs du XX^e siècle, il ne tient ainsi pas compte de la pluralité ethnique d'un territoire aussi conséquent que l'Inde, particulièrement dans le Sud, où Rome traitait de fait avec trois grands états (les Chera, les Chola et les Pandya).

3 MOOKERJI (1962), p. viii.

4 MOOKERJI (1962), pp. 4 – 6.

5 MOOKERJI (1962), p. 84.

4.B. DÉVELOPPEMENT DES THÉORIES ÉCONOMIQUES

À la suite de Rawlinson, Martin Charlesworth publiera une monographie sur le commerce dans l'Empire romain, intitulée *Trade-Routes and Commerce of the Roman Empire* (1924). Cet ouvrage esquisse la vie économique romaine dans les deux premiers siècles EC, même si, de l'avis même de l'auteur, le sujet est trop important pour être traité en seulement 240 pages⁶. Le livre est divisé en 12 chapitres géographiques traitant chacun de l'histoire et de l'ethnographie de chaque région, les routes commerciales et les produits agricoles ou manufacturés qui transitaient par celles-ci, ainsi que l'organisation et la perception sociale des marchands. Deux chapitres sont consacrés à l'Inde, le chapitre quatre se concentrant sur la route maritime, le chapitre six étudiant la route terrestre vers la Chine et son incursion dans le territoire indien.

Comparé à Mookerji et Rawlinson, l'étude de Charlesworth propose un point de vue ouvertement économique, mettant en avant la pauvreté d'informations de cette nature dans les sources classiques⁷. Pour pallier ce manque, il se réfère aux sources archéologiques et numismatiques. Il les utilise toutefois pour illustrer des phénomènes généraux alors que les découvertes souvent isolées, voire hors-contextes, de l'époque devraient être étudiées pour leur singularité.

Sa conclusion résulte en une vision optimiste de l'Empire romain dont le commerce longue-distance devrait être perçu comme la conséquence d'une politique économique impériale fructueuse devant assurer la santé de l'Empire et grâce à laquelle ce dernier peut échapper au contrôle arabe et parthe de la voie terrestre. En cela, il s'oppose à la vision pessimiste de la politique des empereurs romains qui était répandue au début du XIX^e siècle, et dont les racines pourraient se trouver incarnées par le livre d'Edward Gibbon.

De manière plus globale, ces deux points de vue s'inscrivent dans une querelle académique qui oppose, terme à terme, deux visions de l'économie antique. D'un côté, le primitivisme, porté par Karl Bücher, estime que l'économie gréco-romaine fut peu développée, basée sur le troc ou le butin, et caractérisée par une faible division du travail et donc par un niveau de formation moindre des professionnels entraînant une diminution de la productivité. En l'absence d'accumulation de biens et d'investissements productifs, la monnaie n'y est conçue que comme une réserve de valeurs, et non comme un moyen dans une machinerie économique peu tournée vers le profit⁸. De l'autre côté, les modernistes, dont l'idéologie est incarnée dans les travaux d'Eduard Meyer, envisagent l'économie

6 CHARLESWORTH (1924), p. vii.

7 CHARLESWORTH (1924), p. xiv.

8 Les concepts économiques de Bücher peuvent être retrouvés dans son ouvrage *Die Entstehung der Volkswirtschaft* (1893). La réponse de Meyer se trouve, quant à elle, dans son *Die wirtschaftliche Entwicklung des Altertums* (1895)

gréco-romaine comme une économie relativement développée, basée sur les échanges et le commerce, et caractérisée par une réelle spécialisation des activités. L'utilisation active de la monnaie permet la création de capitaux utilisés pour conquérir les marchés commerciaux. La société est donc animée par une croissance réelle basée sur l'idée de profit.

Il est évident qu'aucune de ces deux visions n'est en soit incorrecte, mais qu'elles reflètent des réalités différentes. Elles sont en fait trop simplistes pour rendre compte d'un système économique complexe au sein duquel les différents acteurs agissent avec des moyens et des intentions différentes. Ainsi, la vision primitiviste rend bien compte de l'économie locale des provinces dans un système où la vaste majorité de la population tire ses revenus de l'agriculture. La vision moderniste est, elle, plus en accord avec la situation des marchands et les données qui se reflètent dans les études du commerce indo-romain.

Les partisans de ces deux visions, s'ils n'ont pas écrit spécifiquement sur le commerce entre l'Inde et l'Empire romain, ont toutefois parfois inclus ces données dans leurs études. Ainsi, Michael Rostovtzeff, dans son *Social and Economic History of the Roman Empire* (1926), indique, dans une perspective moderniste, que les premiers empereurs romains ont favorisé le développement des régions égyptiennes et asiatiques afin de revitaliser les villes qui s'y trouvaient. Ils auraient ainsi permis une liberté commerciale presque complète et, par là, une augmentation du nombre d'initiatives privées. Ce développement aurait ainsi favorisé le commerce avec l'Inde⁹.

Selon le chercheur russe, ce commerce se développa durant tout le I^{er} siècle EC pour devenir l'un des marchés les plus importants sous les Antonins. Cette situation est alors favorisée par des privilèges accordés aux marchands et par des taxes douanières relativement peu élevées¹⁰. Cependant, cette position n'est pas sans rappeler les idéaux politiques défendus par Rostovtzeff. En effet, opposé à la révolution bolchévique, il accorde aux marchands et aux initiatives privées d'une classe sociale définie comme bourgeoise, le développement du commerce avec les provinces étrangères et, en conséquence, le bien-être économique de l'Empire¹¹. La crise du III^e siècle et la très forte décroissance des échanges avec l'Inde, sont ainsi causées par le pouvoir populaire entré en opposition avec cette bourgeoisie.

Il est bon de noter que si Rostovtzeff est resté l'un des piliers de l'histoire économique de l'Antiquité, rien ne permet d'affirmer l'existence d'une classe bourgeoise romaine. Sans en nier

9 ROSTOVITZEFF (1957), pp. 93 – 94.

10 ROSTOVITZEFF (1957), p. 170.

11 WES (1988), p. 212.

l'existence, cette probable classe sociale, alors fantasmée par le chercheur, ne fut en tout cas pas assez puissante pour laisser des traces tangibles de son impact sur l'économie romaine.

Depuis les années 70, les termes primitivisme et modernisme ont fait place à ceux de substantivisme et formalisme. Le 'substantivisme' définit une économie dans laquelle la production vise à faire survivre la population. Le 'formalisme' quant à lui désigne une société qui a pu formaliser conceptuellement¹² son économie, en prenant bien en compte que les chercheurs qui ont refusé la formalisation de l'économie romaine sur base de l'absence d'un vocabulaire économique spécifique se placent eux aussi dans une visée formaliste.

Les études statistiques sur les prix des denrées échangées grâce au commerce indo-romain entrent, quant à elles, dans une tendance néo-institutionnaliste développée par Robert Fogel et appelée la cliométrie. Découlant du nom de la muse de l'histoire, cette discipline veut mesurer les données économiques issues des périodes anciennes afin d'en proposer une histoire quantitative¹³. Le néo-institutionnalisme est aussi marqué par les études de Douglas North qui s'intéresse à l'influence décisive des institutions dans la création d'un contexte économique favorable à la croissance¹⁴. L'institutionnalisme de North et la cliométrie de Fogel ont ainsi permis une forme de synthèse entre le modèle et le nombre, entre la théorie et la pratique et donc entre primitivistes et modernistes.

L'ouvrage de Charlesworth, en présentant une synthèse concise des données économiques de l'Empire romain, ouvre sans conteste la voie à des études d'histoire sociale et économique plus concises, parmi lesquelles se retrouve le *Commerce Between the Roman Empire and India* (1928) d'Eric Warmington. Celui-ci se concentre sur les relations entre les deux acteurs, du règne d'Auguste à celui de Marc-Aurèle. Son but est de proposer une étude économique et ethnographique de l'Inde et de l'Empire, sans pour autant traiter de l'installation de ce commerce aux époques antérieures. L'utilisation du règne de Marc-Aurèle pour clôturer son étude est quant à elle justifiée par la perte, pour les Romains, de leur rôle de dominance dans ce commerce, au profit des royaumes arabes¹⁵.

L'ouvrage est divisé en deux parties, la première traitant du développement du commerce d'un point de vue historique, la deuxième se concentrant sur les biens importés et exportés. Dans la conclusion

12 POLANYI (1957), p. 243.

13 COSTA ET AL. (2007), pp. 1 – 2.

14 NORTH (1984), p. 11.

15 WARMINGTON (1974), p. vii.

de cette deuxième partie, l'auteur insiste sur le fait que la balance commerciale favorise les Indiens¹⁶ mais que celle-ci n'a pas réellement eu d'autres influences sur les institutions impériales ou indiennes. Il rejoint sur ce point la thèse développée par Rawlinson, mais y ajoute quelques notions d'influences mineures, telles que des éléments relevant du travail de l'or et de l'argent ainsi que de l'industrie textile¹⁷.

Si l'ouvrage propose une synthèse claire de l'évolution du commerce à l'époque impériale, son manque de critique des sources classiques est à souligner. En effet, l'auteur prend le parti de ne traiter son sujet que d'un point de vue occidental, mais utilise ces documents de manière trop naïve. Ainsi, dans un passage de Plin mentionnant l'Inde et les Seres (HN XII, 41.84), il établit une connexion purement homophonique avec la dynastie des Cheras¹⁸.

4.C. DÉVELOPPEMENT DES FOUILLES EN INDE

Arikamedu

L'étude du commerce indo-romain fera une avancée considérable sous la direction de Mortimer Wheeler, à la tête de l'*Archaeological Survey of India* entre 1944 et 1948. Durant cette période, et déplorant l'état des études archéologiques dans le sous-continent à cette époque, il entreprendra une série de fouilles, notamment à Harappa (un des sites majeurs de la civilisation de l'Indus), Taxila (une ville antique importante de la région du Gandhara, Pakistan actuel) et Arikamedu (site côtier du Tamil Nadu)¹⁹.

Ce dernier site, fouillé en 1945, mènera à la publication d'un rapport de fouilles de 108 pages au sein de l'*Ancient India*, le bulletin de l'*Archaeological Survey of India*, dont la publication est amorcée par Wheeler lui-même. Le rapport fait état des découvertes sur le site après avoir restitué celui-ci dans son contexte historique.

Wheeler veut montrer l'importance d'Arikamedu. Premièrement, ce site offre des données archéologiques, un élément qui faisait jusqu'alors défaut dans le Sud-Est de l'Inde. Le problème n'était toutefois pas d'ordre quantitatif, comme le montre les catalogues d'explorations développés au siècle précédent, mais l'absence de données datables et contextualisables. Deuxièmement, l'utilisation de techniques de fouilles modernes, notamment l'étude stratigraphique et la fouille en

16 WARMINGTON (1974), p. 273.

17 WARMINGTON (1974), pp. 338 – 339.

18 WARMINGTON (1974), p. 274. HN XII, 41.84 : *ex illo namque margaritas mittit, minimaque computatione milies centena milia sestertium annis omnibus India et Seres et paeninsula illa imperio nostro adimunt*

19 RENFREW & BAHN (2012), p. 34.

carré, a permis la datation d'artefacts d'origine indienne grâce aux assemblages dans lesquels ceux-ci étaient mélangés avec des produits méditerranéens dont la chronologie était déjà bien attestée²⁰. Finalement, le site, rapidement identifié comme un port de commerce dans les échanges indo-romains, est le premier de cette nature à corroborer, dans le cadre d'une fouille documentée et publiée, les informations du PME et des autres auteurs classiques étudiés depuis la Renaissance²¹.

Sur base de son rapport sur Arikamedu et de son expérience sur le territoire indien, Wheeler publiera, en 1954, son *Rome Beyond the Imperial Frontiers*, une monographie sur les relations économiques entre l'Empire romain et ses frontières, organisée autour de trois grandes régions : la Germanie Libre, l'Afrique et l'Asie. Cette dernière partie est constituée de six chapitres, les quatre premiers traitant du commerce avec les Romains, les deux derniers des relations avec le Pakistan, l'Afghanistan et l'Extrême-Orient.

Cette étude est motivée par le fait que le rythme de découvertes en Asie de matériel romain ou d'imitations romaines est plus rapide que leur communication, notamment parce que les orientalistes qui travaillent en Inde ne sont pas formés aux études classiques et ont alors du mal à identifier le matériel romain. Le but n'est pas ici d'envisager un résumé complet des échanges avec l'Empire, mais de fournir une base sur laquelle des recherches ultérieures pourraient être menées²², que leur sujet porte sur la nature des routes commerciales, la valeur des biens importés et exportés, ou encore l'influence et la perception sociale des marchands.

Wheeler part d'un constat simple : les contacts de l'Empire romain avec les zones limitrophes de son territoire sont à chaque fois motivés par des raisons commerciales²³. Cela rejoint la conclusion de Rawlinson qui indiquait que l'absence d'inter-influences entre l'Orient et l'Occident prouvait que les acteurs des relations avec l'Inde n'étaient motivés que par le commerce. Dans ce contexte, l'Empire romain aurait développé cinq routes commerciales majeures centrées sur cinq denrées différentes : l'ambre pour la Germanie Libre, l'ivoire pour l'Afrique, l'encens pour la péninsule arabique, le poivre pour l'Inde et la soie pour la Chine. Il est évident que des denrées secondaires transitaient aussi par ces routes²⁴, mais la pérennité de ce modèle se reflète dans le nom donné à ces voies commerciales, la route de l'Inde étant parfois appelée Route des Épices.

20 WHEELER (1946), p. 2.

21 WARMINGTON (1946), p. 17.

22 WHEELER (1954), p. v.

23 WHEELER (1954), p. 176.

24 WHEELER (1954), p. 177.

Wheeler n'est ni le premier chercheur à fouiller à Arikamedu, ni le dernier. Dès le XVIII^e siècle, le site est mentionné dans le récit de voyage de Le Gentil²⁵, mais il faut attendre 1937 pour qu'il reçoive une attention archéologique. Cette année-là, des enfants des environs apporteront à Gabriel Jouveau-Dubreuil, alors professeur au Collège de Pondichéry, des objets en verre et en pierres semi-précieuses, dont il perçoit rapidement l'importance historique. Des fouilles sont engagées dès septembre 1941 sous la direction des autorités françaises. Elles mettent au jour des fragments de céramique arétine, preuve de contact avec l'Occident romain, ainsi que quelques bâtiments témoignant de la prospérité de l'installation²⁶.

Wheeler fouillera d'avril à septembre 1945. Un nouveau sondage est effectué en octobre 1946 et le site est fouillé pendant l'été 1947 sous la direction de Jean-Marie Casal. La fouille est alors engagée par le service archéologique d'Indochine, même si Wheeler vient participer à sa compréhension. Les données issues de cette campagne seront publiées par Casal en 1949, dans son *Fouilles de Virampatnam-Arikamedu : Rapport de l'Inde et de l'Occident aux Environs de l'Ère Chrétienne*.

Deux zones sont ouvertes lors de ces fouilles. La première met au jour des constructions en briques permettant de dater trois phases d'occupation romaine. Une quatrième, antérieure à cette occupation, se caractérise par des structures sur poteaux construites dans des matériaux périssables, ainsi que par des poteries semblables à celles trouvées sur des sites dits mégalithiques du Sud de l'Inde. Ce niveau est daté par le chercheur français des II^e et I^{er} siècles AEC²⁷.

La deuxième zone confirme la stratigraphie romaine et mégalithique. L'époque romaine est marquée par un mur en brique conservé sur deux mètres de hauteur. Il devait s'agir de la paroi d'un bassin, creusé ou naturel, autour duquel ont été découverts des scories de métal et de verre ainsi que des déchets de taille de pierres semi-précieuses, d'ivoire et de coquillages. Le bassin devait donc être au cœur d'industries artisanales. La période pré-structurale a, quant à elle, livré un nombre important de céramiques mégalithiques mélangées à la céramique roulettée mise en avant par Wheeler²⁸.

Casal affirme lui aussi que ce type est d'origine méditerranéenne, puisqu'il semble se rapprocher de certaines céramiques répandues en Westphalie (comme l'Haltern 75), même s'il admet que ces types ne sont pas roulettés. Le décor semble aussi lui rappeler certains motifs de la céramique

25 LE GENTIL (1779), pp. 542 – 544.

26 WHEELER (1946), p. 21 ; CASAL (1949), p. 13.

27 CASAL (1949), pp. 20 – 24.

28 CASAL (1949), pp. 24 – 28.

arétine rouge et de la poterie étrusco-campienne. Il n'explique toutefois pas la transmission de ces motifs dans les régions indiennes, laissant cette question ouverte pour des recherches ultérieures²⁹.

Le cas de la céramique roulettée montre bien la volonté des chercheurs de l'époque de faire des artefacts trouvés en fouille des vecteurs d'une certaine romanisation du territoire indien. Ainsi, si l'hypothèse d'une origine méditerranéenne de ce type rouletté est avancée par Wheeler dans son premier rapport de fouilles, elle sera reprise avec force par les chercheurs suivants. Il faudra attendre les travaux de Vimala Begley pour remettre en cause cette théorie et, avec elle, l'importance du site d'Arikamedu dans le commerce indo-romain.

Dans un article de 1983 intitulé *Arikamedu Reconsidered*, elle étudiera les données issues des fouilles de Wheeler et de Casal pour proposer une nouvelle chronologie du site, qu'elle juge alors trop simpliste³⁰. Ainsi, Wheeler avait simplement proposé une occupation en trois phases, toutes liées au commerce indo-romain, tandis que Casal y avait ajouté une phase antérieure, erronément qualifiée de mégalithique en l'absence ou en la rareté de structures funéraires en pierre monumentale. Begley propose quant à elle une occupation en sept phases, chacune caractérisée par l'apparition d'un matériel céramique ou d'une structure archéologique particulière³¹.

Partant des occupations les plus anciennes, la phase A est caractérisée par une céramique noire et rouge, un type répandu en Inde du Sud et dont la datation semble couvrir tout le premier millénaire. La découverte d'un fragment portant une inscription en écriture brahmi, une des plus anciennes attestée dans la partie méridionale du sous-continent, suggère une occupation du site postérieure au règne d'Asóka (milieu du III^e siècle AEC).

La phase B est caractérisée par l'apparition des premières structures architecturales en brique et par les premières manifestations de céramique roulettée. Ces deux éléments semblent indiquer la mise en place de nouvelles sphères d'activités.

La phase C (I^{er} siècle AEC) contient pour la première fois des amphores et des objets dont l'origine méditerranéenne est incontestable. Le site semble alors occupé de manière extensive, tandis que des industries artisanales se mettent en place, notamment autour du bassin étudié par Casal.

La phase D (premier quart du I^{er} siècle EC) est caractérisée par la présence de céramique arétine qui permet la datation précise de cette période. Aucun changement significatif n'est observable dans

29 CASAL (1949), pp. 36 – 37.

30 BEGLEY (1983), p. 461. Pour les données stratigraphiques, voir Fig. 7 pour Wheeler et Fig. 8 pour Casal.

31 Le développement précis de ces phases se trouve dans BEGLEY (1983), pp. 464 – 476. Les éléments repris ci-après ne sont que les points les plus significatifs mis en avant par la chercheuse.

l'architecture. Le nombre d'amphores romaines semble persister, laissant supposer une continuité dans les échanges avec les Romains. Pour les traditions locales, la céramique rouge augmente jusqu'à égaler en proportion la céramique grise.

La phase E est marquée par la construction d'une structure envisagée comme un entrepôt, supposant une augmentation du volume commercial. Une structure rectangulaire y est associée et est considérée comme un bac à teinture, signe d'une continuité de l'industrie textile. Le nombre d'amphores reste constant, mais la quantité de céramique roulettée diminue tandis qu'elles perdent en qualité. Pour les traditions locales, la céramique rouge surpasse désormais le nombre de céramiques grises.

Les phases F et G marquent une diminution des échanges, une détérioration des traditions céramiques locales puis l'abandon du site. Il est toutefois bon de noter l'apparition, dans la phase F, d'un nouveau type de drain associé aux structures de l'industrie textile. Les causes de l'abandon du site ne sont pas attestées, et pourraient tout aussi bien être dûes à un changement des réseaux commerciaux qu'à des facteurs internes, comme des changements politiques ou la diminution du niveau de la mer observable sur la côte orientale de l'Inde.

Le site est aujourd'hui défini dans l'*Encyclopedia del Arte Antico* comme une station commerciale gréco-romaine, dont les vestiges sont malheureusement abîmés par les crues de mousson, le vol de briques par les locaux ou encore l'activité de plantation qui se développe aux alentours. Les bâtiments mis au jour comprennent des entrepôts, des puits et des citernes mais également des zones d'artisanat textile.

La question de la datation de la céramique roulettée recevra un traitement plus exhaustif dans un second article de Begley, intitulé *Rouletted Ware at Arikamedu : a New Approach* (1988). Sur base de la ré-évaluation stratigraphique effectuée dans l'article précédent et de données anthropologiques à visée expérimentale développées dans le cadre de son étude, la chercheuse soutient que les formes de céramique roulettée sont des types régionaux issus de l'Inde, mais que certains de leurs décors sont issus d'une technique méditerranéenne. Cette hypothèse est corroborée par l'apparition de ces motifs à partir de la phase C³².

Ses théories seront confirmées par les fouilles que Begley mènera sur le site entre 1989 et 1992. Les trois campagnes aboutiront à un rapport de fouilles en deux volumes publié en 1996 et intitulé *The Ancient port of Arikamedu : New Excavations and Researches 1989 – 1992*. Le rapport comprend

32 BEGLEY (1988), p. 439.

des analyses poussées du matériel trouvé dans l'ensemble des fouilles, y compris celles des années antérieures. La majorité de l'ouvrage est dédiée aux études céramiques, divisées en trois groupes majeurs : la céramique importée, celle présentant des graffitis, et la vaisselle locale à l'exception de la céramique roulettée déjà traitée dans son article de 1988.

Cependant, les conditions de fouilles, notamment l'inaccessibilité au sol en place en raison d'une nappe phréatique trop haute et des couches supérieures perturbées par les fouilles anciennes et par l'action des villageois alentours, ne permirent pas d'établir de nouvelles affirmations quant à la date de fondation du site. La stratigraphie étudiée corrobore la séquence chronologique avancée en 1983, bien qu'une date d'occupation tardive au X^e siècle ait pu être envisagée.

Cette première partie est donc avant tout une publication rapide des éléments trouvés en fouille. Ainsi, l'ensemble des 179 unités stratigraphiques y ont été décrites, tandis que les ensembles céramiques sont organisés au sein de catalogues précis. Il y est également fait mention sans détour des conditions difficiles de fouilles³³ afin que le lecteur puisse appréhender les informations qui y sont décrites. Néanmoins, nombre de questions posées par Begley dans son introduction restent sans réponse. Ainsi, si la fouilleuse peut, encore une fois, affirmer la présence de Romains à Arikamedu, elle ne peut, en l'absence de structures d'arrimage ou d'entrepôts pour les vaisseaux originaires de la Mer Rouge, préciser les modalités de cette installation³⁴.

Autres sites indiens :

D'autres sites sur la côte orientale de l'Inde ont révélé du matériel méditerranéen, à Kaveripattinam, Karaikadu, Uraiyur, Motupalli et Alankulam, pour en citer quelques exemples. Ces fouilles sont malheureusement très mal publiées et leurs résultats se limitent souvent à des notices dans l'*Indian Archaeology. A Review*, un journal annuel reprenant l'ensemble des études en sciences historiques (fouilles, épigraphie, études de textes, muséographie) de l'année écoulée. Ces fouilles donnent parfois lieu à des articles ou à des participations dans des ouvrages collaboratifs³⁵, mais leur apport reste limité, ne présentant généralement que les conclusions de l'auteur et ne permettant pas une réévaluation du matériel découvert ou de la méthodologie utilisée.

33 BEGLEY (1996), pp. v – vi.

34 BEGLEY (1996), pp. 110 – 111.

35 À titre d'exemple, la fouille de Motupalli fera l'objet d'un article par REDDY (2001), pp. 143 – 156. Les fouilles de Karaikadu et d'Alankulam sont quant à elles évoquées par RAMAN (1992), pp. 125 – 133. Dans les publications de l'IAR, citons le volume de 1963, p. 20, pour Kaveripattinam, et de 1966, p. 21, pour Karaikadu.

Les fouilles du site de Pattanam sont également à mentionner. Commencées en 2004, elles ont permis de proposer une nouvelle localisation de la Muziris antique, jusqu'alors placée à Cranganore. Cette nouvelle localisation est motivée par d'importants assemblages de céramiques indigènes, dont une majorité romaine, qui laissent entrevoir le dynamisme commercial du port. Menées par Cherian, les fouilles permettent donc d'envisager l'un des ports majeurs du commerce indo-romain, dont l'activité est mentionnée autant par les sources classiques que par les poètes tamils. Elles autorisent également les chercheurs du commerce indo-romain d'envisager une présence permanente romaine sur le territoire indien, une situation qui est parfois remise en question pour le site d'Arikamedu³⁶.

4.D. DÉVELOPPEMENT DES FOUILLES EN ÉGYPTÉ

À l'instar du territoire indien, un certain nombre de fouilles seront programmées sur les côtes de la Mer Rouge, principalement dans le cadre de l'étude du commerce indo-romain, tandis que des campagnes de prospection extensives ont lieu dans le désert oriental afin d'identifier les structures associées aux déplacements des caravanes entre Bérénice et Coptos. Les conclusions de ce travail seront publiées par Steven Sidebotham et Jennifer Gater-Foster en 2019, sous le titre *Archaeological Survey of the Desert Roads Between Berenike and the Nile Valley : Expeditions by the University of Michigan and the University of Delaware to the Eastern Desert of Egypt, 1987 – 2015*³⁷.

Toutefois, il faut d'emblée indiquer que les routes du désert Oriental n'étaient pas exclusivement destinées aux transports des biens en partance et en provenance de l'Océan Indien, mais qu'elles desservaient aussi de nombreuses mines et carrières.

Sur la côte occidentale de la mer Rouge, deux sites semblent se démarquer par leur importance dans le commerce indo-romain. Le premier, Bérénice, était le point de départ de la majorité des vaisseaux romains. Le site de Myos Hormos servira également de port principal quand l'ensablement de Bérénice rendra son accès difficile. Toutefois, bien qu'il soit plus proche de Coptos que Bérénice, Myos Hormos était plus difficile d'accès pour les bateaux de par sa position plus septentrionale dans la Mer Rouge.

36 CHERIAN (2015). Pour l'importance de ce site, son historiographie et ces structures, *cf.* partie 2.1 de ce mémoire

37 Des travaux similaires avaient été effectués auparavant, notamment par COUYAT (1910) et MURRAY (1925).

Bérénice

Le site de Bérénice est étudié pour la première fois par des voyageurs du XIX^e siècle dont l'intérêt résidait dans le temple de Sérapis situé près du port. Cependant, certains de ces voyageurs étudieront également les ruines de la ville, particulièrement John Wilkinson qui en établira une carte entre 1823 et 1826³⁸. La première mention d'une fouille sur le site semble dater de 1900 et est issue d'un récit de voyage écrit par Theodore Bent et son épouse. Malheureusement, l'explication des « sundry excavations »³⁹ réalisées par le couple pendant quelques jours, se limite à un paragraphe, dans lequel les auteurs mentionnent des débris de maisons ensablées et des découvertes de surface incluant des perles de verre, des pièces romaines et des fragments d'émeraude⁴⁰.

Des études de la ville sont ensuite envisagées dans la première moitié du XX^e siècle par Georges Murray, directeur du service des enquêtes topographiques en Égypte. Il fournira une notice à propos de Bérénice dans le *Journal of Egyptian Archaeology* de 1925, précisant l'historique du site ainsi que la découverte de clous en cuivre, de verre cassé, de pièces romaines et d'un morceau d'obsidienne. Il donne ensuite rapidement les mentions du site dans la littérature antique avant de conclure par l'observation d'une série de points fortifiés destinés à la protection de la ville⁴¹.

Le site fait ensuite l'objet d'une étude plus approfondie par David Meredith en 1957 dans un article intitulé *Berenice Troglodytica*. Il se base alors sur les observations de Murray et des voyageurs du XIX^e siècle, ainsi que sur la carte dessinée par Wilkinson. L'étude s'intéresse autant à la ville antique qu'à son port, même s'il fait la part belle au temple lagide.

À la fin du XX^e siècle, Steven Sidebotham s'intéresse au site et, en 1994, des fouilles conjointes de l'Université du Delaware et de l'Université de Leiden sont lancées, sous le nom de 'Berenike Project'. Une série de campagnes sont lancées entre 1994 et 2001, résultant en la publication de rapports annuels. L'arrêt des fouilles est justifié par le contexte politique de l'époque tandis que l'impossibilité de payer des gardes après 2005 entraînera le pillage du site⁴². Après une campagne de prospection en 2008, l'activité archéologique reprendra l'année suivante et perdurera jusqu'à aujourd'hui. L'un des points forts de ces fouilles est le caractère multidisciplinaire de ses équipes, menant à la publication d'ouvrages spécialisés, tel que le *Roman Foodprints at Berenike* :

38 Cette carte est disponible dans les archives et manuscrits de la *Bodleian Library* d'Oxford, sous la référence MS Wilkinson dep. a. 15, fol. 52. Le voyage associé à cette carte se trouve quant à lui dans WILKINSON (1847), pp. 401 – 402.

39 BENT (1900), p. 296.

40 *Ibid.*

41 MURRAY (1925), p. 143.

42 SIDEBOTHAM (2011), p. 19.

Archaeobotanical Evidence of Subsistence and Trade in the Eastern Desert of Egypt par l'archéobotaniste René Cappers (2006).

Les conclusions des fouilles jusqu'en 2015 ont été présentées lors d'un colloque au Collège de France les 30 et 31 mars 2016 qui visait à « faire le point sur les travaux archéologiques des quarante dernières années »⁴³ dans le désert égyptien. Le colloque aboutira à la publication du *Désert Oriental d'Égypte Durant la Période Gréco-Romaine* (2018), dans lequel Sidebotham expose les structures archéologiques de Bérénice en les groupant par fonctions⁴⁴.

Dans la synthèse des données archéologiques proposée par l'*Encyclopedia del Arte Antico*, Bérénice apparaît comme une fondation ptolémaïque, dont le développement fut interrompu par une période de piraterie à la fin du II^e siècle AEC. Un nouvel essor semble se produire dès le règne d'Auguste, comme le montre l'importation de nombreuses céramiques sur le site. Elle fleurit ensuite au II^e siècle et au début du III^e siècle, avec la construction de monuments luxueux.

Outre les rapports de fouilles qu'il publie chaque année, Sidebotham est, par ailleurs, un auteur prolifique dans l'étude du commerce indo-romain, principalement intéressé par les sites d'Égypte et les modalités de transports dans le désert oriental. Il assistera Vimala Begley dans la publication de son rapport de fouille d'Arikamedu, tout en contribuant à de nombreux ouvrages collectifs sur les échanges avec l'Inde. Il publiera également une série de monographies sur Bérénice, dont *Berenike and the Ancient Marine Spice Trade* (2011) est un exemple éminent. Il y insiste sur l'importance de ce site dans l'étude du commerce à l'époque romaine, que ce soit pour comprendre les schémas économiques mis en place ou l'impact que des relations extra-provinciales ont pu avoir sur l'Occident antique⁴⁵.

Après deux chapitres d'introduction et de recontextualisation, Sidebotham consacre trois chapitres à l'époque pré-romaine avant de s'étendre longuement sur les modalités économiques et institutionnelles du commerce indo-romain sur la côte occidentale de la Mer Rouge. Les deux derniers chapitres se concentrent sur l'activité et le déclin du port romain, proposant une analyse poussée des denrées découvertes à Bérénice⁴⁶.

43 BRUN ET AL. (2018), p. 2.

44 BRUN ET AL. (2018), pp. 614 – 645. Ces structures sont les installations hydrauliques puis militaires, les sanctuaires et les sépultures, les structures liées à l'artisanat et au commerce, les espaces domestiques, les bâtiments liés à l'activité maritime, les entrepôts et autres espaces de stockage, les dépotoirs et finalement, les sépultures d'animaux.

45 SIDEBOTHAM (2011), p. 1.

46 On y retrouve, dans l'ordre, le poivre, les autres produits indiens, les autres restes botaniques, la poterie, le verre, les pierres et les perles.

Myos Hormos

Avant d'être directeur de fouilles à Bérénice, Sidebotham s'était intéressé au site d'Abu Sha'ar, identifié par de nombreux voyageurs et chercheurs comme la Myos Hormos antique. Les fouilles menées entre 1987 et 1993 par l'Université du Delaware, ont pu mettre en évidence un fort antique, mais pas le port romain. Les conclusions de ces cinq campagnes se trouvent résumées dans un article de 1996, an Overview of Archaeological Work in the Eastern Desert and Along the Red Sea Coast of Egypt⁴⁷.

L'hypothèse d'une localisation à Abu Sha'ar écartée, le site de Qusair al-Qadim fut identifié comme le port antique, une idée confirmée par les premières fouilles de l'Université de Southampton en 1999, menées par David Peacock et Lucy Blue. Les conclusions des cinq campagnes de fouilles ont été publiées en deux volumes, sous l'intitulé Myos Hormos – Quseir al-Qadim. Roman and Islamic Ports on the Red Sea (2006 et 2011).

Les fouilles de Peacock et Blue ne sont toutefois pas les premières effectuées sur ce site. En effet, une équipe de l'Université de Chicago menée par Donald Whitecomb et Janet Johnson, y avait réalisé trois campagnes en 1978, 1980 et 1982. Ils avaient alors déterminé une occupation en deux phases, la première d'époque romaine (I^{er} siècle AEC – III^e siècle EC) et la seconde d'époque islamique (XII^e – XVI^e siècles). Pour la première occupation, ils insistent sur l'absence de terres cultivables dans la campagne alentour, en conséquence de quoi l'activité portuaire devait être importante, une donnée corroborée par la taille du site. Sur base du texte ptoléméen et de la découverte d'une marque de potier (Fig. 9) surmontée de l'abréviation ΛΕΥΚ()⁴⁸, ils identifient alors le site comme Leukos Limen.

Cette identification est remise en cause en 1993 par David Peacock. Dans son article *The site of Myos Hormos. A View from Space*, il ré-étudie les sources classiques et affirme qu'il s'agit en fait de Myos Hormos, l'autre port d'importance du commerce indo-romain. Cette théorie est soutenue l'année suivante par la découverte de huit ostraca dans la station fortifiée d'al-Zarqa, située sur la route entre Coptos et la Mer Rouge. Six d'entre eux portent la mention de Μυς Ὀρμος (Fig. 10), une altération peut-être due au bilinguisme des garnisons du désert oriental, mais qui renvoie sans

47 Une étude plus complète des premières campagnes est disponible dans SIDEBOTHAM ET AL. (1991).

48 BAGNALL (1986), p. 40, n°54. L'auteur propose également de voir une référence à la ville sur un autre papyrus : 'seren[oc]jura(tori) le[uci Limenis]'. La restitution, toute hasardeuse qu'elle soit, n'est pas justifiée par l'auteur.

grand doute au port de Myos Hormos, alors considéré comme l'aboutissement de la route vers la Mer Rouge⁴⁹.

4.E. CORPUS PAPHYROLOGIQUE

Le site de Quseir al-Qadim illustre bien l'importance des textes classiques comme le PME ou la *Géographie* de Ptolémée dans l'identification des sites du commerce indo-romain, une situation observable aussi bien en Égypte que dans le Sud de l'Inde. Cependant, face à la probable imprécision de certaines données des auteurs antiques, les chercheurs peuvent se baser sur d'autres types de documents, comme l'illustre le cas des ostraca d'al-Zarqa. Dans l'étude du commerce indo-romain, deux documents semblent toutefois se dégager : le tarif de Coptos et le papyrus de Muziris.

Découvert en 1893, le Tarif de Coptos⁵⁰ (Musée Gréco-Romain d'Alexandrie, 384A, Fig. 11) est une stèle inscrite datée de la fin du I^{er} siècle EC⁵¹, dont le titre indique « les montants officiels que les fermiers de l'*apostolion* devaient percevoir suivant le tarif officiel »⁵². Elle rend donc compte des montants dont devaient s'acquitter les voyageurs du désert oriental. Pour cette raison, le texte est encore considéré aujourd'hui comme la preuve d'une taxe de péage entre Coptos⁵³ et les ports de la Mer Rouge, dont la mise en place se justifie par l'abondant trafic sur cette route.

Toutefois, dans une étude de 2002, Fabienne Burkhalter fait remarquer que deux catégories de métiers importantes dans le désert oriental ne sont pas mentionnées dans le tarif : il s'agit des soldats et des marchands. De plus, la stèle n'évoque pas le montant d'une taxe dite de l'*apostolion*, mais de la perception de celui-ci par les fermiers liés à cette institution. Elle conclut en affirmant qu'il ne s'agissait pas d'un simple tarif, mais d'un moyen de contrôler la bonne application des taxes douanières tout en permettant aux voyageurs du désert Oriental de vérifier ce taux⁵⁴. Ainsi, l'importance de la stèle réside moins dans les informations économiques qu'elle nous transmet que dans les précisions qu'elle offre sur les fonctions du préfet du désert de Bérénice, un officier romain

49 BÜLOW-JACOBSEN (1994), pp. 28 – 29.

50 SEG 51 2150 = I. Portes 67 = OGIS 674 = SB 8904.

51 La stèle est découverte par Petrie, qui étudie le tarif dans Koptos (1896), pp. 30 – 33.

52 BURKHALTER (2002), p. 200. Όσα δει τούς μισθωτός τοῦ -- ἀποστολίου πράσσειν κατά τον γνώμονα.

53 L'*Encyclopedia del Arte Antico*, définit Coptos (Koptos) comme un site de Haute Égypte, au départ des routes douanières qui reliait le Nil à la Mer Rouge.

54 BURKHALTER (2002), pp. 225 – 226.

placé sous l'autorité de Préfet d'Égypte et qui, contrairement à ce dernier, devait avoir des compétences économiques⁵⁵.

Découverte beaucoup plus récente, le papyrus de Muziris, P. Vindobonensis G40822, fut publié pour la première fois en 1985 par Hermann Harrauer et Pieter Sijpesteijn. Une édition bilingue en anglais est proposée dès l'année suivante par Lionel Casson, dans le *Bulletin of the American Society of Papyrologists*. Le papyrus contient deux textes fragmentaires écrits par deux auteurs différents et datés du milieu du II^e siècle EC. Le premier texte est un contrat entre un marchand et un banquier, concrétisant un prêt permettant au premier de naviguer jusqu'à Muziris et de revenir avec certaines marchandises jusqu'à Alexandrie. Le second texte enregistre les coûts liés à la taxe de 25 % prélevée à Alexandrie sur le cargo du vaisseau *Hermapollon*. Cependant, l'état fragmentaire de ce dernier rend sa compréhension difficile.

L'importance de cette découverte réside dans les données concrètes du texte au sujet des valeurs des produits échangés, des modalités de transports ou encore des questions de financement de telles expéditions. Ainsi, en 2012, Frederico de Romanis propose, dans son article *Playing Sudoku on the Verso of the 'Muziris Papyrus'*, une étude des prix des denrées transportées et tente d'estimer la valeur du cargo de l'*Hermapollon*. Bien qu'il insiste sur l'impossibilité d'étudier cette question de manière purement objective en l'absence de l'intégralité du texte, il met en avant deux produits absents de la liste au revers, mais connus par le PME pour être des importations habituelles depuis Muziris : l'ivoire et le nard gangétique. Il affirme également que le poivre et le *malabatron* devaient composer le reste du cargo. Finalement, après avoir mis en avant des erreurs d'édition dans la publication de 1985, Romanis calcule le prix approximatif du cargo après la taxe de 25 % à 1 151 talents et 5 275 drachmes, pour un poids total de 625 tonnes⁵⁶.

Finalement, en 2020, le même auteur consacre une monographie à ce document particulier, intitulée *The Indo-Roman Pepper Trade and the Muziris Papyrus*. Celle-ci se divise en quatre parties : d'abord une contextualisation du commerce indo-romain, puis l'analyse du contrat suivie de celle du cargo de l'*Hermapollon*, et s'achève sur une mise en relation de ce document avec les données économiques de l'époque. Le but est alors d'offrir une nouvelle interprétation des deux textes dont « their fragmentary status and technical nature make the process of understanding them somewhat laborious »⁵⁷.

55 BURKHALTER (2002), p. 230.

56 DE ROMANIS (2012), pp. 86, 89. La question de l'extrapolation des données du Papyrus de Muziris est abordée dans le pt. 2.A. de ce mémoire.

57 DE ROMANIS (2020), p. 1.

4.F. DÉVELOPPEMENT DES ÉTUDES SYNTHÉTIQUES

Au-delà des études monographiques, de nombreux ouvrages collaboratifs verront le jour à partir des années 80. Si elles manquent parfois d'une vue d'ensemble, ces études ont l'avantage de pouvoir présenter plusieurs points de vue et de mettre en avant des sujets plus approfondis car traités par chaque spécialiste dans son domaine. Le but n'est évidemment pas ici de citer l'ensemble de ces études synthétiques dont la réelle valeur ne pourrait être objectivée qu'après l'examen complet de chaque article qu'elles renferment⁵⁸.

Deux ouvrages collaboratifs semblent toutefois d'importance. Le premier est édité par Kushipalli Mathew en 2015 sous le nom *Imperial Rome, Indian Ocean Regions and Muziris : New Perspectives on Maritime Trade*. Il y fait intervenir 16 chercheurs dans diverses perspectives géographiques et épistémologiques, en se concentrant sur l'analyse des données archéologiques recueillies au XXI^e siècle. Son importance se situe dans l'intégration au sein du discours sur le commerce indo-romain de sites Sri-Lankais, permettant ainsi d'élargir le champ d'études et d'affirmer l'existence de réseaux commerciaux plus étendus dans le temps et l'espace, dans lesquels les Romains ne viennent en fait que s'insérer.

Le deuxième ouvrage fut édité en 2019 par Matthew Cobb, sous le titre *The Indian Ocean Trade in Antiquity : Political, Cultural and Economic Impacts*. Les neuf contributions de ce volume sont organisées en trois parties : historique, économique et littéraire. À l'instar de l'étude de Mathew, la partie historique vise une ré-affirmation des espaces réels du commerce de l'Océan Indien, en y incluant des articles sur le rôle des Parthes et sur la Baie du Bengal.

Ces ouvrages ne sont toutefois pas exempts de défauts. Ainsi, leur consultation successive rend compte d'une relative répétition des chercheurs impliqués dans leur rédaction ainsi que d'une redondance dans les sujets abordés, mettant en avant un manque d'exhaustivité et de suivi dans la recherche. Ainsi, la contribution de Casson dans l'ouvrage de Begley et Puma (1991) se contente de dresser les modalités de transport vers l'océan indien, une idée reprise dans la deuxième contribution de Sidebotham dans l'ouvrage de Mathew.

L'augmentation du nombre d'ouvrages collaboratifs ne signifie pas une diminution des études monographiques. Celles-ci intègrent désormais plus de données archéologiques, là où les études du

58 Ainsi, parmi les ouvrages régulièrement cités, se retrouvent BEGLEY & PUMA (1992), BOUSSAC & SALLES (1995), READE (1996), WELLS (2013) et DE ROMANIS (2015).

début du XXe siècle, en raison des limites des matériaux disponibles, étaient centrées principalement sur les aspects historiques, envisagés d'abord et avant tout selon la perspective européenne. Cette vision était justifiée par l'importance et la meilleure compréhension du corpus romain vis-à-vis de la pauvreté et de l'inexactitude des sources indiennes. Cependant, comme le fait remarquer Grant Parker en 2008, le terme indo-romain pose problème dans les fondements de la recherche, puisqu'il envisage l'Inde comme une entité géographique moderne sans tenir compte de la perception culturelle des Anciens. Il est d'autant plus ambivalent que, contrairement à la désignation de la Bretagne romaine, le territoire indien n'a jamais été conquis par les Romains⁵⁹ qui n'ont, au demeurant, jamais influencé de façon notable les structures économiques, culturelles et politiques du sous-continent indien. Parker rappelle aussi que l'Inde n'était pas absolument perçue comme un partenaire commercial, mais comme un lieu exotique, fameux pour sa richesse tant matérielle qu'intellectuelle⁶⁰.

Parmi ces monographies, deux études ont été particulièrement importantes pour ce mémoire. Elles résument à elles seules les différentes études historiques et archéologiques des dernières décennies, tout en incarnant des points de vue différents sur les relations qu'entretenait Rome avec le sous-continent.

Le premier, *Rethinking Classical Indo-Roman Trade. Political Economy of Eastern Mediterranean Relations*, est écrit par Rajan Gurukkal en 2016. Après un premier retour sur l'historiographie, il prend le parti de redéfinir les échanges économiques jusqu'alors souvent vus comme des échanges purement monétaires, en se basant sur un grand corpus de sources et une bonne maîtrise des concepts économiques et anthropologiques. Il insiste particulièrement sur la diversité des cultures en Inde, et donc sur la diversité des formes que pouvait prendre le commerce avec les Romains. Toutefois, quelques défauts viennent entacher sa conclusion, notamment une sous-exploitation des sources contemporaines et un traitement insuffisant du corpus de sources occidentales.

Le second, *Rome and the Indian Ocean Trade from Augustus to the Early Third Century*, fut publié par Matthew Cobb en 2018. Celui-ci se concentre sur une série de sujets sur lesquels la communauté scientifique débat toujours actuellement, présentant d'abord les éléments généralement acceptés puis dénonçant, en apportant ses propres arguments, certaines théories qu'il juge trop rapidement adoptées et malgré tout trop souvent relayées par la recherche. Les principaux thèmes qu'il expose sont le développement et l'apogée du commerce, les questions d'organisation pratique de celui-ci, les modes de transaction par troc ou par lingot, ainsi que la perception des biens indiens,

59 PARKER (2008), p. 4.

60 PARKER (2008), pp. 5 – 6.

ou pensés comme indiens, à Rome. Il insiste, tout au long de sa démonstration, à reconsidérer l'ensemble des acteurs du commerce indo-romain, particulièrement dans le sous-continent où les études régionales sur l'impact de certains ports dans leur sphère géographique respective font encore défaut.

À cet égard, est dédiée une étude d'Eivind Seland, *Ports and Political Power in the Periplus. Complex Societies and Maritime Trade on the Indian Ocean in the First Century AD* (2010). Sur base du PME, il envisage les différentes entités politiques mentionnées dans le manuscrit, suivant les mêmes divisions géographiques, pour mettre en avant des réseaux intra-régionaux, sans pour autant nier des similitudes dans l'organisation géopolitique de certaines entités dirigeantes.

Les différentes recherches publiées au cours des deux dernières décennies mettent en avant le fait que le sujet du commerce indo-romain, bien qu'ayant fasciné de nombreux académiciens depuis le XVIII^e siècle et engendré la publication d'un nombre important d'études, n'est pas épuisé. Le mouvement de sensibilisation culturelle amorcé dès les années 2000 pour replacer le commerce dans un réseau plus large que celui exclusif aux Romains, et ainsi donner une place plus importante aux populations indiennes, a ouvert la voie à de nouvelles perspectives académiques. Ainsi, au-delà du développement et de la multiplication des fouilles archéologiques qui permettent d'élargir le spectre des données matérielles accessibles et contextualisables, ce mouvement encourage un nouvel examen des ouvrages considérés comme fondateurs, mais dont les conclusions doivent aujourd'hui être considérées comme limitées. Comme le fait remarquer l'ouvrage de Cobb, il est critique de réévaluer les données en notre possession, tout en développant une méthodologie pour l'étude d'un sujet aussi vaste que les relations entre l'Inde et l'Empire romain.

PARTIE 2
APPRONFONDISSEMENT DE LA RECHERCHE

L'étude du commerce indo-romain a donc, à travers les siècles, généré une quantité importante de données dans des domaines variés. Cette masse de documentation, inégale dans son traitement, est avant tout due à la vaste étendue géographique concernée par ce sujet, s'intéressant autant au territoire égyptien qu'au sous-continent indien. La conséquence principale de cette ampleur documentographique est la focalisation des chercheurs sur des domaines d'études spécifiques, éclairant des thématiques plus générales. Deux de ces thématiques feront ici l'objet d'un développement plus conséquent, centré sur la question des acteurs de ce commerce, d'abord du point de vue romain puis de celui tamil. Mais avant de s'intéresser aux acteurs, il semble important de revenir sur l'une des découvertes archéologiques majeures de ces dernières décennies en Inde, celle du site de Pattanam.

1. QUESTION GÉOGRAPHIQUE : LOCALISATION DE MUZIRIS

Commencées en 2007, les fouilles de Pattanam ont mis au jour un nombre considérable de céramiques romaines, ainsi que des structures portuaires et artisanales qui indiquent que le site était au cœur d'échanges réguliers avec l'Empire romain, mais également avec d'autres régions de l'océan Indien. L'importance des vestiges et la localisation du site ont permis de suggérer que Pattanam serait en fait la Muziris antique, une ville portuaire majeure où arrivaient les vaisseaux romains après la traversée de l'Océan Indien. Ce port est bien connu des sources antiques romaines, mais quelques allusions sont également faites dans les corpus tamils. Les fouilles, effectuées sous la direction du *Kerala Council for Historical Research* (KCHR) pendant un peu moins de dix ans, ont permis de mieux comprendre l'organisation de la structure portuaire et commerciale. Certains chercheurs réfutent toutefois l'association de Pattanam à Muziris en l'absence de découverte, par exemple de type épigraphique, attestant cette identification.

1.A. SOURCES ANTIQUES

Muziris, ou Mouchiris, est mentionnée dans les sources comme un port commercial important du royaume des Cheras. Il joue un rôle clé dans le commerce avec les Romains car il est le point d'arrivée de ces derniers sur le territoire indien, en tout cas dans sa moitié méridionale. Son importance est également due à son monopole sur l'exportation du poivre noir, une denrée consommée sans modération à Rome¹.

1 CASSON (1989, p. 23), rappelle que le poivre noir était le produit d'exportation par excellence de Muziris et Nelkynda. Une partie de ses utilisations se trouve dans WARMINGTON (1974), pp. 182 – 184 ; YOUNG (2001),

Sources gréco-romaines

La source la plus importante à mentionner Muziris est le PME (54 - 56). Il situe le site dans le royaume des Chera, sous l'autorité de Keprobotos, le long du Periyar, à 500 stades de Tyndis, l'autre port d'importance du royaume,² et à autant de Nelkynda, dans le royaume de Pandya. Il indique également que le site doit sa fortune, entre autres, au commerce maritime avec les Grecs. Parmi les exportations, l'auteur cite le poivre noir, produit principalement à Kottanarika, à l'intérieur des terres ; le *malabathron* et, en moindre quantité, l'ivoire et le nard gangétique. Les monnaies représentent également une part importante des importations. Suivent ensuite, par exemple, des tissus sans motifs, des textiles multicolores, du corail, du verre non-traité, du sulfite d'antimoine, du cuivre, de l'étain, et du vin en faible quantité³.

Muziris apparaît donc, au vu de la quantité de matériaux bruts, comme un centre artisanal. Par rapport aux populations des ports de la partie septentrionale de l'Inde, ses habitants semblent moins sophistiqués, avec une demande plus faible en produits dits de luxe (peu de vin, des vêtements non-décorés, et pas de parfum). Contrairement à d'autres sites, l'auteur ne mentionne pas non plus de liste de denrées destinées au roi, ce qui permet à Casson de supposer que celui-ci vivait simplement, comme ses sujets. Le PME mentionne également l'importation de grains pour les acteurs impliqués dans la navigation. Casson y voit une preuve de la présence romaine, puisque les Indiens consommaient plutôt du riz, mais Cobb atténue cette position en insistant sur le fait que d'autres communautés de l'Océan Indien consommaient du grain, sans cependant nier l'existence d'une installation romaine⁴.

Selon Seland, dont l'étude se base majoritairement sur le PME, le port de Muziris, dont l'activité était conjointe à celle de Nelkynda, se trouvait au centre de trois réseaux commerciaux : avec les régions de l'Océan Indien, avec les régions méridionales de l'Inde et avec les régions du Sri Lanka et de l'Asie du Sud-Est⁵. Cette position expliquerait alors la richesse et la renommée du site antique.

pp. 13 – 16.

2 CASSON (1989), p. 47 ; SELAND (2010), p. 57. PME 54 : *Βασιλείας ἐστ'ἰν ἡ μὲν Τύνδης Κηπροβότου, κώμη παραθαλάσσιος ἔνσημος· ἡ δὲ Μούζιρις βασιλείας μὲν τῆς αὐτῆς, ἀκμάζουσα δὲ τοῖς ἀπὸ τῆς Ἀριακῆς εἰς αὐτὴν ἐρχομένοις πλοίοις καὶ τοῖς Ἑλληνικοῖς· κεῖται δὲ παρά ποταμὸν ἀπέχουσα ἀπὸ μὲν Τύνδεως διὰ τοῦ ποταμοῦ καὶ διὰ θαλάσσης σταδίου πεντακοσίου, ἀπὸ δὲ τοῦ <*> κατ' αὐτὴν αἴκοσι. Ἡ δὲ Νελκύνδα σταδίου μὲν ἀπὸ Μουζίρεως ἀπέκει[ν] σχεδὸν πεντακοσίου, ὁμοίως διὰ τε ποταμοῦ [καὶ πεζῆ] καὶ διὰ θαλάσσης, βασιλείας δὲ ἐστὶν ἑτέρας, τῆς Πανδίωνος· κεῖται δὲ καὶ αὐτὴ παρά ποταμὸν ὡσεὶ ἀπὸ σταδίων ἑκατὸν εἴκοσι τῆς θαλάσσης.*

3 PME 56 : *Προχωρεῖ δὲ εἰς αὐτὴν προηγουμένως [δὲ] χρήματα πλεῖστα, χρυσόλιθα, ἱματισμὸς ἀπλοῦς οὐ πολὺς, πολύμιτα, στιμι, κοράλλιον, ὕελος ἀργή, χαλκός, κασσίτερος, μόλιβος, οἶνος δὲ οὐ πολὺς, σῶζει δὲ τοσοῦτον, ὅσον ἐν Βαρυγάζοις, σανδασάκη, ἀρσενικόν, σιτος δὲ ὅσος ἀρχέσει τοῖς περὶ τὸ ναυκλήριον διὰ τὸ μὴ τοὺς ἐμπόρους αὐτῶ χρήσθαι.*

4 CASSON (1989), pp. 23 – 24 ; COBB (2018), 157.

5 SELAND (2010), p. 59.

Pline l’Ancien (*HN VI*, 104)⁶, explique que Muziris était le point d’arrivée des navires portés par le vent de mousson. Toutefois, il déconseille ce port à cause de la piraterie mais aussi, parce que, selon Pline, les articles à échanger ne sont pas particulièrement intéressants. Il propose alors aux marchands de favoriser le port voisin de Bécarê, dans le royaume Pandya. Il insiste également sur le fait qu’il ne s’agit pas d’un port maritime et que les denrées doivent être transportées par des vaisseaux plus petits à l’intérieur des terres, plus précisément à près de 3.6 kilomètres de l’embouchure selon le PME. Il conclut en précisant que le roi, au moment où il est écrit, était un certain Caelobothras, qui pourrait s’apparenter au Keprubots mentionné par le PME.

Il est possible que la piraterie mentionnée par Pline soit le résultat des querelles endémiques entre les Chera et les Pandya, ces derniers tentant alors de miner le prestige de Muziris pour favoriser celui de Nelkynda⁷. Cette technique leur aurait permis de récupérer une partie du commerce avec Rome en mettant en avant un port fiable et sans piraterie, amenant dès lors argent et, ensuite, renommée.

Ptolémée (*Géographie*, VII, 1), pour sa part, indique l’existence d’un emporium Muziris, entre l’embouchure du Pseudostomus et le promontoire Calecarte, dans la région de Lymirica. Il lui attribue alors les coordonnées 117° E – 14° N. Il situe également la résidence royale d’un Kêrobothros à Karoura, peut-être l’équivalent grec de la capitale Chera mentionnée dans les textes tamils comme Karuvur et Vanji⁸. Finalement, contrairement aux auteurs précédents, Muziris est le seul emporium sur la côte de Malabar renseigné par Ptolémée. Cela indiquerait une éviction du site de Nelkynda, avec lequel il était jusqu’alors en compétition⁹.

Il faut cependant souligner que peu de sites indiens ont pu être identifiés sur base du texte ptoléméen. Au-delà du fait qu’il ne prend pas en compte le PME comme source première, l’estimation des coordonnées pour le sous-continent indien est fortement impactée par un calcul trop haut des dimensions totales du monde habité¹⁰. Shcheglov note également que la relative précision des coordonnées de l’ensemble de la *Géographie* provient entre autre de la densité des

6 *inde uento hippalo nauigant diebus XL ad primum emporium Indiae Muzirim. Non expetendum propter uicinos piratas, qui optinent locum nomine Nitrias, neque est abundans mercibus ; praeterae longe a terra abest nauium statio, lintribusque adferuntur onera et egeruntur. Regnabat ibi, cum proderem haec, Caelobothras.*

7 SELAND (2010), p. 63.

8 SELAND (2010), p. 58.

9 GURUKKAM & WHITTAKER (2001), p. 336.

10 STEVENSON (1991), p. 7.

points calculés et de leurs rapports entre eux¹¹. Les coordonnées asiatiques étant de base moins nombreuses, elles sont alors soumises à une plus grande imprécision.

Pour finir, le port de Muziris est également connu au travers du Papyrus de Muziris et de la table de Peutinger. Dans le premier, l'une des faces enregistre le contenu du cargo de l'*Hermapollon* au départ du port tamil¹². Dans le second (Tabula Peutingeriana 11.5 ; Fig. 12), est représenté un *templum Augusti* à côté de Muziris, généralement identifié comme la preuve d'une installation romaine permanente. Dans tous les cas, les fouilles, à Pattanam et aux alentours, n'ont pas encore mis au jour l'existence d'un tel temple, bien que son existence pourrait se justifier par l'importante place qu'occupe généralement la religion dans les communautés expatriées¹³.

1.A.b. Sources indiennes

Du côté de l'Inde, la littérature, et particulièrement certains poèmes du corpus *Sangam*, mentionne le port antique. De manière générale, elles décrivent une ville florissante du royaume des Chera dont la richesse provenait du commerce¹⁴. Mais il nous faut ici d'emblée exprimer certaines réserves quant à l'utilisation de ce corpus. En effet, la composition des poèmes est approximativement datée entre le III^e AEC et le III^e EC tandis que leur mise par écrit au début du Moyen-Âge est considérée comme une accumulation d'informations et d'extrapolations sur cette période proto-historique. Dans ce contexte, les descriptions de Muziris (ou Muçiri) semblent toutefois plausibles¹⁵.

Les deux mentions les plus importantes du site se trouvent dans la collection des *Eutokkai*, qui comprend 2.381 poèmes écrits par au moins 473 poètes. La collection est divisée en huit anthologies, regroupées en deux grands groupes. Le premier ne contient que des poèmes *akam*, centrés sur l'amour entre un homme et une femme. Le second, appelé *puram*, contient tous les autres types de poèmes, centrés sur les interactions des hommes dans la société¹⁶. Leurs contenus et leurs styles sont différents. Ainsi, si dans les *akam*, l'histoire est suggérée du point de vue d'un des

11 SHCHEGLOV (2018), p. 11.

12 CASSON (1989), p. 24 ; DE ROMANIS (2020), lui dédie une monographie. Pour une description plus complète du papyrus et de son contenu, *cf.* Part.1. 3.E. Il est toutefois bon de noter, comme le souligne GURUKKAL & WHITTAKER (2001), p. 336, que le manuscrit ne donne aucune information géographique.

13 COBB (2018), pp. 157 – 158, synthétise le débat sur la présence réelle d'un temple romain à Muziris.

14 KUNNAPPILLY (2018), p. 520.

15 KULKE & ROTHERMUND (1986), p. 104 ; GURUKKAL & WHITTAKER (2001), p. 338 ; Karashima (2014), p. 214. Selon HART (1975, p. 10), les poèmes présenteraient également des concepts et idées dravidiens (traditions du Sud de l'Inde), sans qu'il soit réellement possible de les démêler des concepts et idées brahmaniques (traditions du Nord de l'Inde). I propose également une datation plus large, entre le III^e AEC et le III^e EC

16 SASTRI (1958), p. 110 ; HART (1975), p. 7 ; Karashima (2014), p. 44.

amoureux, offrant une plus grande introspection, les *puram* sont plus directs, plus descriptifs que suggestifs¹⁷.

La première mention se trouve dans l'*Akananuru* (149.7-11), une anthologie comprenant 400 poèmes *puram*¹⁸. Il signale que Muziris était une place riche, où les vaisseaux des Yavanas arrivaient avec de l'or et repartait avec du poivre. Juste avant cette description, le texte mentionne la prise de la ville par un prince Pandya, un événement qui pourrait faire écho aux querelles entre les Chera et les Pandya, dont la piraterie évoquée par Pline serait une conséquence¹⁹. Comme le rappelle Gurukkal, il ne faut toutefois pas attribuer trop de crédit aux événements historiques décrits dans la poésie *Sangam* car ils seraient déformés par le caractère poétique et oral de cette littérature²⁰.

La seconde se trouve dans un poème épique du *Purananuru* (343.1-11) et décrit le port de Muciri, alors gouverné par le roi Kutuvan. Il y est fait mention, entre autres, de l'importation de services de table en or et du commerce du poivre²¹. Le roi y est d'ailleurs présenté comme un médiateur entre le commerce local et le commerce avec les étrangers, un rôle absent du PME²². Gurukkal et Whittaker datent les deux poèmes du II^e siècle EC²³.

Finalement, selon une hypothèse de Selvakumar et al., le 'Murachipattanam' du *Ramayana*, l'un des principaux corpus épique de l'Inde, correspondrait au port de 'Miciri', l'appellation tamoule du port de Muziris. Le suffixe pattanam, dont l'étymologie sera évoquée plus tard, renverrait déjà à l'idée d'un port²⁴.

1.B. SITE DE PATTANAM

Le site de Pattanam se situe dans le district d'Ernakulam au Kerala, en Inde, près du delta de la rivière Periyar. Cette embouchure s'ouvre sur la Mer d'Oman à 4.5 kilomètres à l'ouest du site, tandis que des canaux permettent de rejoindre les rivières de Paravur Todu et de Tattappally,

17 HART (1979), p. 3.

18 HART (1975), p. 8.

19 MCLAUGHLIN (2010), pp. 49 – 50 ; le passage est aussi discuté par GURUKKAL (2016), pp. 87 – 88, qui mentionne à son tour les inimitiés entre Cheras et Pandyons.

20 GURUKKAL (2016), p. 83.

21 GURUKKAL (2016), p. 85.

22 SELAND (2010), pp. 61 – 62.

23 GURUKKAL & WHITTAKER (2001), p. 339. Ils ne donnent toutefois aucune information pour soutenir cette affirmation.

24 SELVAKUMAR, SHAJAN & TOMBER (2009), p. 37.

respectivement à un kilomètre au Sud et à l'Ouest du site²⁵. Cette position, à la croisée de voies de communication, expliquerait le développement d'un port à cet endroit.

L'ensemble du site se déploierait sur près de 45 hectares, mais une partie de celui-ci a été détruit par des travaux de carrières au cours des dernières décennies²⁶. L'étude des couches les plus anciennes est également rendue difficile par endroit à cause de l'affleurement de la nappe phréatique²⁷.

En 1938, Robert Hall Jr. proposait de voir dans le nom même de la ville la désignation d'un 'port'. Pour le chercheur, la forme *paṭṭanam*, cérébralisée, apparaît dans les corpus pali pour désigner, dans les cas les plus courants, un port ou une ville portuaire. Par gémiation de la cérébrale, il suppose que le double 't' provient d'un '-rt' en Sanskrit, ce qui lui permet de voir dans '*pattanam*' la racine indo-européenne *PER qui véhicule l'idée d'un passage, d'une entrée. Cette racine aurait ainsi donné le latin *portus*²⁸.

Selon Robert Caldwell, *pattanam* est un emprunt des langues dravidiennes aux langues indo-européennes, mais il doit être compris dans l'acceptation aujourd'hui référencée dans le dictionnaire sanskrit de Monier-Williams, 'ville', ou 'village'²⁹. Turner donne la même traduction pour le terme Pali '*pattana*', et ajoute que les formes dérivées dans diverses langues prakrits renvoient soit à l'idée de ville ou de village si le 't' est cérébralisé, soit à l'idée de ferry ou de port s'il ne l'est pas³⁰. En 2009, Selvakumar *et al.* font dériver le nom du site du Prakrit '*patan*', utilisé pour désigner une ville côtière ou portuaire. Le suffixe '*pattanam*', avec ces formes dérivées, indique donc l'importance historique de certains sites indiens, parmi lesquels Arikamedu, aussi appelé Virampattinam³¹. Ainsi, s'il ne dénote pas particulièrement d'une activité portuaire, le village de Pattanam, par son nom, indique une certaine antiquité.

Historique des fouilles

Des prospections de surface sont effectuées dans le Kerala entre 1993 à 1997 par Shajan. Outre la mise au jour d'un certain nombre de sites proto-historiques sur une superficie de 240 000 m²,

25 SHAJAN *et al.* (2004), p. 313.

26 CHERIAN *et al.* (2009), p. 236.

27 CHERIAN (2015), p. 746.

28 HALL (1938), pp. 133 – 134.

29 CALDWELL (1998), p. 572.

30 TURNER (1999), p. 434. Ainsi, dans le cas d'un 't' cérébralisé, en Nepāli, *pāṭan* désigne une ville dans la Vallée de Katmandou ; en Bengali, *pāṭan* fait référence à une ville ou un marché ; en Oṛiyā, *pāṭaṇā* définit un hameau à la périphérie d'un grand village ; et en Singhalais, *paṭuna* se traduit par ville. Dans le cas d'un 't' non-cérébralisé, le Singhalais *paṭaṇu* signifie ferry, une définition similaire au Lahndā *pattan*, tandis que le Penjabi *pattan* fait référence au quai d'amarrage.

31 SELVAKUMAR, SHAJAN & TOMBER (2009), p. 37.

comprenant, entre autre, une cinquantaine de fragments d’amphores romaines, principalement des Dressel 2 à 4, elles permirent de constater une forte concentration d’artefacts sur le site de Pattanam³². La présence de céramiques étrangères liées au commerce indo-romain, l’indice étymologique du nom du port, mais aussi le fait qu’il s’agisse du seul établissement proto-historique découvert dans la zone au sud du Periyar, ont permis, dès 2004, de proposer l’identification des vestiges avec le port antique de Muziris³³.

Ces éléments mènent à une fouille test en 2006, puis à un permis triennal dès 2007. L’opération est dirigée par P.J. Cherian, sous l’autorité du KCHR, et dureront jusqu’en 2015. Les fouilles sont conduites tous les ans, entre février et mars, et font l’objet de rapports distincts – malheureusement difficilement accessibles en Europe. Tout au long des fouilles, de nombreux chercheurs d’universités ou de centres de recherches étrangers se sont joints au projet, parmi lesquels le British Museum et les Universités d’Oxford, de Rome, de Pise, de Durham et du Delaware³⁴.

En 2014, une exposition intitulée *Pattanam Unearthed. Histories, Cultures, Crossings*, fut présentée au National Museum de Delhi dont le but était « to inspire enthusiasm and curiosity even in those uninitiated in archaeology and Indian maritime history »³⁵. En plus de certains artefacts découvert depuis le début des fouilles, l’exposition présentait aussi la méthodologie de fouille employée et la reconstitution d’une des tranchées de fouilles de cette année-là (2014)³⁶.

Les permis de fouilles furent suspendus en septembre 2015, suite à une plainte pour mise en scène de fausses découvertes déposée à l’*Archaeological Survey of India* (ASI). L’examen de la plainte fut clôturé en 2016 par un verdict négatif, mais le manque de fonds ne permit pas la reprise de la fouille. La même année, Cherian pris également sa retraite du KCHR avec, pour conséquence, la clôture du site archéologique de Pattanam. En 2020, un projet fut lancé par le PAMA et l’Amity University pour excaver les sites de Pattanam et de Mathilakam, sous la direction de Cherian. Il ne put malheureusement pas aboutir cette année à cause de la crise sanitaire.

Les différentes fouilles du site s’inscrivent dans un projet plus large, le *Muziris Heritage Project* (MHP), qui vise à mettre en avant les différentes cultures, présentes ou passées, sur un territoire de 150 km² aux alentours de Muziris³⁷. En plus des fouilles archéologiques et de la mise en avant du patrimoine antique, le MHP travaille également à la promotion de bâtiments religieux modernes,

32 SHAJAN *ET AL.* (2004), p. 313 ; SELVAKUMAR, SHAJAN & TOMBER (2009), p. 35 ; GURUKKAL (2016), p. 30.

33 SHAJAN *et al* (2004), p. 318 ; TOMBER (2018), p. 543.

34 CHERIAN et MENON (2014), p. 137. Par exemple participe Roberta Tomber du British Museum pour l’étude de la céramique, et Gwendolyn Kelly de l’Université du Wisconsin pour l’étude des perles en pierre et en verre.

35 CHERIAN et MENON (2014), p. 3.

36 CHERIAN et MENON (2014), p. 5.

37 VARGHESE (2017), p. 178.

dont deux églises, deux synagogues, une mosquée et trois temples³⁸, afin de proposer une étude exhaustive de l'histoire régionale du Kerala.

1.B.b. Étude générale du site

Les huit campagnes de Pattanam ont permis de distinguer cinq phases d'occupation, datées entre le I^{er} millénaire AEC et l'époque moderne, dont la principale distinction vient du matériel découvert. Ainsi, en dessous des restes modernes, apparaissent des artefacts caractéristiques du Moyen-âge ; cette dernière affleure jusqu'à 60 cm de profondeur. La première période antique est marquée par un dépôt d'occupation épais, composé de structures en briques brûlées et de matériaux appartenant autant aux cultures indiennes qu'à des cultures indigènes. Les datations radiocarbone et l'étude du mobilier permettent de dater cette phase du IV^e siècle AEC au V^e siècle EC. Elle se développe en moyenne entre 2 et 2.5 m en dessous des dépôts médiévaux. La quatrième phase sert de transition entre l'époque historique et l'âge du fer. Le sol en place est atteint entre 2.80 m et 3.60 m, bien qu'à certains endroits du site, la nappe phréatique affleure dès 2.66 m³⁹.

Le site tire son importance, entre autres, de la quantité de matériel trouvée sur place. Ainsi, après la fouille de 2015, le site avait comptabilisé 4 555 489 poteries et fragments de céramique, auxquels s'ajoutent 110 519 artefacts en verre, 4 667 en pierre, 13 045 en métaux (or, argent, fer, cuivre et plomb), 1 500 en terre cuite et 1 134 dans d'autres matériaux ou dont la nature exacte n'a pas pu être déterminée. Au total, ce sont donc, en dehors céramique, 130 865 objets, entiers et fragmentaires, découverts sur le site en huit ans⁴⁰.

L'ensemble des structures et du matériel permet d'affirmer l'existence d'un établissement urbain permanent dès le début de l'ère historique. La présence importante d'objets en métaux et de scories de nature diverses permettent d'affirmer le développement de l'artisanat à cette même époque, tandis que les nombreuses céramiques d'origine régionale permettent d'appréhender les contacts de la ville avec la région qui l'entoure, autant au travers des réseaux routiers que maritimes⁴¹.

38 VARGHESE (2017), p. 183.

39 CHERIAN (2015), pp. 745 – 746.

40 CHERIAN (2015), pp. 749 – 754.

41 CHERIAN (2015), pp. 756 – 757. La présence de vestiges artisanaux importants s'accorde en tout cas bien avec la mention des importations de matériaux bruts dans le PME (56).

Étude des structures

Les structures portuaires ont été mises au jour dès 2007. Un quai d'amarrage ainsi qu'un canoë en bois ont été découverts dès la première année (Fig. 13). L'embarcation monoxyle mesure un peu plus de six mètres de long. Elle se trouvait au-dessus d'amphores et de céramiques d'Asie de l'Ouest. La couche stratigraphique directement sous le canoë contenait des restes botaniques de poivre, de cardamome, d'encens et de grains de raisin⁴². L'étude radiocarbone du canoë donne une datation entre 1300 et 100 AEC. Toutefois, au vu du contexte de découverte, associé à des amphores et à de la céramique roulettée datée entre le II^e AEC et le II^e EC, une date plus basse semble devoir être favorisée⁴³.

Le quai d'amarrage est, quant à lui, conservé sur six mètres de longueur, pour 7.30 m d'épaisseur et une profondeur variant entre 2.45 et 2.75 m. Toutefois, il se prolonge sous un terrain privé, qui n'a pas encore pu être fouillé. La conservation du bois a été rendue possible par une couche d'argile d'environ 30 cm d'épaisseur, qui a permis d'éviter l'oxydation et la détérioration des vestiges. Cette couche a également favorisé la conservation de restes botaniques, parmi lesquels ont pu être analysés, comme pour le canoë, du poivre noir, de la cardamome, du riz et de la résine à encens⁴⁴.

Malheureusement, au vu de l'inaccessibilité de la majorité des rapports de fouilles, aucune autre structure n'a pu être analysée ici⁴⁵. En effet, les articles préalables ou dérivés de ces rapports se concentrent essentiellement sur les techniques employées et sur les découvertes matérielles. Ils fournissent d'assez bons tableaux statistiques sur les artefacts découverts en contexte, mais n'offrent généralement aucun plan d'ensemble ou détaillé des structures au sol. Ainsi, si ces dernières n'ont pas pu être ici étudiées en détails, les informations disponibles sur la céramique, autant produite au Kerala qu'à l'étranger, sont bien plus nombreuses.

Étude de la céramique

Les assemblages céramiques de Pattanam se divisent en deux grandes catégories : la céramique locale et la céramique importée, toutes deux en quantité importante. Ainsi, après la fouille de 2015, le site avait comptabilisé 12 636 tessons de poterie indienne identifiables, 39 vaiselles céramiques indiennes entières ou partiellement brisées, et 4 401 466 fragments de poterie indienne non-identifiés. Pour les céramiques indigènes, ont été comptabilisés 9 304 fragments de céramique

42 CHERIAN *et al* (2009), p. 239.

43 CHERIAN *et al* (2009), p. 239.

44 CHERIAN et MENON (2014), pp. 120 – 121.

45 GURUKKAL (2016), p. 31, indique que le quai et le canoë sont les seules structures trouvées en place mais ne livre aucun élément, pas même une source bibliographique, pour étayer cette affirmation.

romaine ; 4 110 torpedo jars, 2 219 poteries glaçurées turquoise et 84 fragments originaires d'Arabie du Sud ; 480 tessons de céramique chinoise et 125 151 dont la provenance ou la forme d'origine sont inconnues⁴⁶.

La céramique romaine a été surtout étudiée par Roberta Tomber. Elles se divisent en deux lots : d'un côté, les amphores, avec un total de 9 125 fragments, et de l'autre les terres sigillées, dont 179 fragments ont été identifiés. Il s'agit sans conteste du plus important assemblage romain en Inde, avec des quantités dix fois supérieures à celles découvertes à Arikamedu⁴⁷.

Les amphores de Pattanam transportaient essentiellement du vin, et en moindre quantité du garum et de l'huile d'olive. De manière générale, le vin était en grande demande sur le territoire indien, et, sur base de l'inventaire effectué par Suresh, un peu moins de 50 sites référencent aujourd'hui des amphores destinées à son transport. Cependant, pour le sud du sous-continent, seuls les fragments d'Arikamedu, de Nevasa et de Pattanam ont pu être datés avec exactitude. Dans le cas d'Arikamedu, la plupart des amphores datent principalement du II^e AEC au I^{er} EC⁴⁸. À Nevasa, un site du Maharashtra, les 63 fragments d'amphores identifiés proviennent de Dressel 2 à 4 italiques qui sont eux datés entre 50 AEC et 200 EC⁴⁹.

Les Dressel 2 à 4 sont également majoritaires à Pattanam. Elles proviennent alors principalement de l'île de Cos et de Campanie, même si certains exemplaires sont originaires de Terraconensis, de Cilicie et d'Égypte. Ces amphores étaient exclusivement destinées au vin et transportées dans toutes les provinces de l'Empire. La quantité importante de fragments à Pattanam en fait également les types les plus répandus en Inde⁵⁰.

Le garum et l'huile d'olive étaient transportés dans des Dressel 7 à 11 et des Dressel 20, provenant principalement d'Espagne. Elles sont toutefois présentes en moindre grande quantité car, contrairement au vin, leur contenu ne présente pas d'intérêt majeur dans le commerce avec les Indiens, puisqu'il est plutôt destiné à la consommation des marchands romains installés, même temporairement, en Inde. Cette différence se ressent dans la distribution des différentes amphores. Ainsi, d'un côté, les amphores à vin sont fréquemment découvertes sur les sites côtiers indiens et, de manière plus sporadique, à l'intérieur des terres, indiquant d'abord une présence de marchands étrangers, puis une demande de l'élite locale et, finalement, une consommation locale qui dépassait

46 CHERIAN (2015), pp. 749 – 751.

47 TOMBER (2015), p. 383 ; CHERIAN (2015), pp. 14 – 15.

48 SURESH (2004), pp. 99 – 105 ; BEGLEY (2004), p. 515 ; COBB (2018), p. 224.

49 GUPTA, WILLIAMS & PEACOCK (2001), p. 15.

50 TOMBER (2015), p. 384.

l'enceinte même des ports. De l'autre côté, la présence d'amphores à garum et à huile d'olives se limite pour l'heure aux sites de Pattanam et d'Arikamedu⁵¹, pour lesquels une présence romaine est suggérée par les sources antiques ou pour lesquels elle est attestée par les fouilles.

La vaisselle en terre sigillée est assez rare en Inde, moins de dix sites en référant sur l'ensemble du sous-continent⁵². Sur le site du Kerala, cette céramique fine provient essentiellement d'Arezzo et, en moindre quantité d'Éphèse (*Eastern Sigillata B*) et de Syrie du Nord (*Eastern Sigillata A*). Les assemblages présentent une majorité de plats, datés de la fin du I^{er} siècle AEC et de la première moitié du I^{er} siècle EC. L'un des fragments porte la marque "VID" mais celle-ci ne correspond à aucune des estampilles de potiers publiées. Rejoignant l'hypothèse de Slane pour les assemblages d'Arikamedu, Tomber propose de voir dans le nombre et la datation assez restreinte des sigillées une vaisselle fine utilisée uniquement par les marchands romains. La découverte d'une telle céramique sur les sites non-côtiers de Kodumanal et Karur laisse toutefois supposer une utilisation plus large⁵³.

Cependant, La fonction des poteries importées n'est pas toujours claire. Ainsi, si elles donnent un indice sur le contenu qu'elles transportaient, certains fragments portent clairement des traces de ré-utilisations. Des bords plus lisses sembleraient indiquer une utilisation des fragments comme outils⁵⁴.

1.C. AUTRES IDENTIFICATIONS

Aujourd'hui, le site de Pattanam est donc très majoritairement assimilé au port antique de Muziris, grâce, notamment, à la découverte de céramique indigène en grand nombre ainsi que de structures artisanales et portuaires, qui font écho à l'activité importante du site mentionnée tant dans les sources indiennes que romaines. Cependant, et sans avancer d'autres identifications, quelques chercheurs se montrent précautionneux quant à cette identification. En effet, si une installation romaine y est clairement attestée, aucun élément n'a, pour le moment, pu l'associer de manière certaine à la Muziris antique. L'un des éléments majeurs qui est avancé est alors l'absence du *templum Augusti* présent sur la table de Peutinger. Ainsi, comme déjà susmentionné, Cobb pointe le fait qu'aucune structure religieuse n'a pour le moment été découverte à Pattanam, alors que la

51 TOMBER (2015), pp. 387 – 389.

52 CHERIAN et MENON (2014), p. 45.

53 COBB (2018), p. 160.

54 TOMBER (2013), p. 98.

religion occupe généralement une place importante dans les communautés marchandes installées hors de l'Empire⁵⁵. La même prudence est avancée par Sidebotham. Toutefois, bien que l'identification ne soit pas incontestable, il insiste sur le fait que le site de Pattanam est aujourd'hui le candidat le plus probable pour l'assimilation avec la Muziris antique⁵⁶.

Avant d'être associé à Pattanam, Muziris a longtemps été assimilé au site de Cranganore⁵⁷, dans le district de Kodungalur, à une dizaine de kilomètres plus au Nord. Partisan de cette théorie, Casson affirme que l'embouchure du Periyar, sur laquelle se trouvait le port selon la littérature tamoul, dans cette zone plus septentrionale. Toutefois, il maintient son hypothèse, même en admettant l'absence de céramique romaine dans les fouilles de Kodungalur⁵⁸. L'absence de vestiges conséquents, témoins d'une occupation artisanale et commerciale majeure, a longtemps été justifiée par une érosion importante des sols et des dépôts d'alluvions considérables dus aux pluies de mousson. En plus de cela, la côte a été gravement affectée par un cyclone et les inondations subséquentes en 1341, qui modifieront durablement le paysage maritime de la côte de Malabar⁵⁹.

1.D. PIÈCES ROMAINES AU KERALA

Trésors monétaires du Kerala

Au-delà de son identification avec Muziris, la fouille de Pattanam s'inscrit dans un contexte plus large de prospections et d'études archéologiques, Elle devait notamment s'inscrire dans le *Malabar Region Archaeological Survey* (MRAS), dont l'objectif était de « investigate the layout and organisation of early South Indian settlements through the documentation and analysis of the surface data from Pattanam »⁶⁰, et de les mettre en lien avec les données régionales pour déterminer de manière plus précise les relations entre les différentes implantations régionales, autant sur la côte qu'à l'intérieur des terres⁶¹. Toutefois, l'absence de publication disponible sur le projet ne permet pas d'appréhender l'aboutissement de celui-ci.

55 COBB (2018), p. 155.

56 SIDEBOTHAM (2011), p. 191.

57 GURUKKAL & WHITTAKER (2001), p. 335. Seul le site de Cranganore sera ici présenté car il s'agit de l'hypothèse majeure avant le site de Pattanam.

58 CASSON (1989), p. 296.

59 GURUKKAL ET WHITTAKER (2001), p. 341.

60 ABRAHAM (2009), p. 14.

61 *Ibid.*

Cependant, l'ensemble des projets a permis de mettre en avant une urbanisation générale du territoire du Kerala au début de l'ère commune, qui coïncide avec les phases d'occupation romaine à Pattanam. La découverte de trésors monétaires incluant des pièces romaines, notamment à l'intérieur des terres, permet d'envisager d'autant plus le commerce comme facteur de développement urbain⁶².

Au total, dix sites ont révélé soit des pièces isolées, soit des trésors monétaires. Malheureusement, la majorité de ces découvertes ne proviennent pas de contextes archéologiques, tandis que leur présence dans des collections privées, quand elle est connue, rend l'étude de ce matériel difficile⁶³. Ainsi, en 1983, 252 pièces sont confisquées par la police dans le village de Velluvalli, district d'Ernakulam, mais Berghaus, qui étudie le trésor, doit se baser sur les dires de la population locale pour estimer qu'il contenait un millier de pièces. Il arrive alors à en retracer 314 *aurei* datés entre Néron et Marc-Aurèle⁶⁴.

Le trésor d'Eyyal, découvert en 1945 dans le district de Trishur, contenaient 71 *denarii* romains et 12 *aurei*. En ce qui concerne les *denarii* qui ont pu être datés, 47 ont été émis durant le règne d'Auguste, six de Tibère, six de Claude et trois de Néron, auxquels s'ajoutent 5 pièces datées de la République. Pour les *aurei*, huit sont datés de Tibère, un de Claude, deux de Néron et un de Trajan⁶⁵. À la différence de tous les autres trésors, celui d'Eyyal est le seul à ne pas avoir été conservé dans un pot en terre cuite. Il est possible qu'il ait été enveloppé dans du textile avant son enterrement et que celui-ci ait aujourd'hui disparu⁶⁶.

Le trésor de Poonjar, découvert la même année dans le district de Kattayam, contenaient un *aureus* daté de Claude, un de Néron et deux d'Antonin le Pieux⁶⁷.

Le trésor de Kumbalam, découvert en 1974 dans le district d'Ernakulam, contenait au moins un *aureus* d'Hadrien, quatre de Marc-Aurèle et quatre d'Antonin le pieux⁶⁸.

Finalement, le trésor du Nord de Kottayam a été découvert en 1847, même si sa localisation et son contenu exacts sont inconnus. 73 pièces furent acquises par le roi de Travancore, un ancien état

62 PRAVEEN (2015), p. 178.

63 À titre d'exemple, le périodique '*studies in south indian coins*', comprenant entre autres des descriptions des différents trésors et des analyses sur le monnayage romain en Inde, ne sont disponibles nulle part en Belgique

64 PRAVEEN (2015), p. 179.

65 SURESH (2004), p. 170, n° 98.

66 SURESH (2004), p. 26.

67 PRAVEEN (2015), p. 179.

68 SURESH (2004), p. 170, n° 102 ; PRAVEEN (2015), p. 179.

princier indien. Sur cet ensemble, huit sont datées d'Auguste, 28 de Tibère, deux de Caligula, 16 de Claude, 16 de Néron et 3 de Marc-Aurèle⁶⁹.

Au total, en comptant les trésors mentionnés ci-dessus, ainsi que les trouvailles isolées et les pièces identifiées par Berghaus comme originaires du trésor de Velluvalli, 56 pièces émises sous Auguste sont donc assurément attestées, ainsi que 42 émises sous Tibère, deux sous Caligula, 24 sous Claude, 29 sous Néron, sept sous Vespasien, deux sous Domitien, deux sous Nerva, 28 sous Trajan, 96 sous Hadrien, 183 sous Antonin le Pieux et quatre sous Marc-Aurèle⁷⁰. Cette dispersion renvoie donc à l'idée d'un commerce important sous les Julio-Claudiens avec un accroissement des échanges sous Hadrien et son successeur.

Ces conclusions rejoignent celles proposées par Robert Sewell sur base d'une étude exhaustive des publications scientifiques accessibles à son époque⁷¹. L'article, publié en 1904, reste aujourd'hui fondateur, tandis que les idées qu'il y exprime demeurent globalement en accord avec les récentes découvertes archéologiques. Toutefois, les données issues du Kerala présentent une divergence conséquente par rapport à la chronologie établie. En effet, pour Sewell, le commerce indo-romain se développe essentiellement sous les Julio-Claudiens avant de décliner jusqu'au règne de Caracalla⁷², alors que les trésors trouvés au Kerala semblent indiquer une reprise des échanges dès Trajan.

De plus, la découverte de pièces républicaines au Kerala et dans d'autres régions de l'Inde, telles que le Tamil Nadu et le Madhya Pradesh, permet d'affirmer l'établissement d'un commerce avec des marchands romains à la fin de la République, soit avant l'annexion de l'Égypte par Auguste. Cette théorie s'accorde également avec les données céramiques en Inde, notamment avec les études des amphores d'Arikamedu et d'Alagankulam⁷³.

69 PRAVEEN (2015), p. 180 ; SURESH (2004, p. 171) estime que le trésor devait contenir un millier de pièces de diverses origines. En plus du total évoqué par Praveen, il ajoute une pièce frappée sous Auguste, une sous Claude et une sous Caracalla. Selon COBB (2018, p. 256), Turner évaluerait le trésor à près de 8.000 *aurei*. La description la plus complète accessible de la découverte de ce trésor se trouve dans NAPPO (2018), pp. 565 – 567.

70 PRAVEEN (2015), p. 182. Le total correspond aux chiffres transmis dans l'article, avec une adaptation des données du trésor d'Eyyal grâce aux informations fournies par SURESH (2004).

71 SEWELL (1904). La liste complète des publications consultées se trouve aux pp. 591 – 592. Elle comprend entre autre le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, l'*Asiatic Researches* et les *Sir A. Cunningham's Archaeological Reports*, dont les impacts ont été analysés dans la partie historiographique de ce travail.

72 SEWELL (1904), p. 593. Les pièces de la période julio-claudienne équivaldrait en fait à près de 80 % de l'ensemble des monnaies trouvées sur le territoire indien (SURESH (2004), p. 31).

73 SURESH (2004), pp. 29 – 30. Les fouilles menées sur ces sites à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e ont permis d'affirmer une occupation commerciale entre le milieu du III^e AEC et la fin du II^e EC ; COBB (2018), p. 258, note également l'existence d'émissions augustéennes pré-31 AEC dans le trésor d'Eyyal.

Monnaie comme indice de commerce

Cependant, prendre les monnaies comme marqueur quantitatif du commerce soulève deux problèmes majeurs. D'abord, les pièces romaines ne sont pas les seuls biens échangés avec l'Inde. Une diminution de leur volume ne signifie donc pas à elle seule une diminution du commerce, mais pourrait plutôt indiquer un changement de paradigme dans les échanges indo-romains⁷⁴. De plus, la date d'émission seule ne peut fournir de données réellement quantitatives que si elle est comparée à la quantité globale d'émissions de chaque empereur et au nombre d'années de règnes de ceux-ci, ainsi qu'à la valeur réelle de chaque empereur et au nombre d'années de règnes de ceux-ci, ainsi qu'à la valeur réelle de chaque pièce⁷⁵. Envisagée en termes de valeurs et non en quantité de pièces, la circulation du monnayage romain apparaît donc presque équivalente sous Auguste, Claude et Néron, avec une valeur en *denarii* estimée entre 5.500 et 6.100, là où le règne du premier empereur était considéré, avec celui de Tibère, comme l'apogée de l'exportation monétaire romaine. Après les Julio-Claudians, le commerce connaît alors une période de récession sous les Flaviens avant de reprendre progressivement à partir de Trajan et jusqu'à Antonin le Pieux, durant le règne duquel la valeur monétaire exportée est estimée à près de 7.000 *denarii*⁷⁶.

Si ces nombres sont divisés par le nombre d'années de règne de chaque empereur, les conclusions qui apparaissent sont toutes différentes (Fig. 14). Ainsi, si le volume de pièces exportée par année sous Tibère continue à être l'un des plus importants, avec près de 425 *denarii* annuels, il est détrôné par les émissions de Claude, estimées à 475 *denarii* annuels. Les émissions d'Auguste, alors considérées comme les plus importantes dans le commerce indo-romain⁷⁷, occupent désormais une place dans la moyenne inférieure, avec un peu moins de 150 *denarii* annuels. La période de récession observée sous les Flaviens est ici démentie par le règne de Titus, durant lequel le nombre de *denarii* exportés annuellement est estimé à un peu moins de 200. Toutefois, jusqu'au règne d'Antonin le Pieux, Vespasien, Domitien, Nerva et Trajan occupent les plus basses positions quant à la valeur annuelle exportée, avec tous moins de 100 *denarii* par an, voire moins de 50 pour Domitien. Conformément aux données précédentes, une reprise est observée sous Hadrien et Antonin le Pieux, mais celle-ci n'équivaut ni ne dépasse la valeur exportée annuellement par Néron,

74 NAPPO (2018), p. 569. McLAUGHLIN (2019), p. 123 rejoint ce dernier en insistant sur le fait que les découvertes monétaires seules ne peuvent, à aucun moment donné, permettre d'évaluer le développement commercial indo-romain. CIMINO (1994), p. 28, propose de voir dans l'usage constant d'épice une preuve que le commerce continue indépendamment des exportations monétaires.

75 NAPPO (2018), pp. 269 – 270.

76 NAPPO (2018), p. 270.

77 SEWELL (1904) ; SURESH (2004).

Claude et Tibère⁷⁸. Ainsi, l'étude statistique des monnaies romaines en rapport avec les années de règne de chaque auteur permet de reconsidérer la chronologie des échanges, en augmentant le volume exporté supposé pour les empereurs flaviens et antonins.

Circulation des monnaies étrangères

Prendre les trésors du Kerala comme indicateur du commerce indo-romain serait également réducteur. Il existe en effet une grande diversité dans la proportion de pièces romaines découvertes en fonction des régions de l'Inde. Au-delà du hasard des découvertes ou de leur conservation, cela pourrait être dû à des réponses différentes face à l'intégration de la monnaie romaine dans l'économie locale⁷⁹. Ainsi, en Inde, près de 80 % des monnaies romaines des deux premiers siècles de l'ère commune ont été trouvées dans les régions du Sud-Est, particulièrement dans le Tamil Nadu, près de sites connus par les sources antiques pour leur plantations de poivre et de cardamome ; dans le district de Coimbatore, où se trouvait d'importantes mines de béryl, le seul lieu alors connu par les Romains pour l'extraction de cette pierre précieuse ; et à Madura, capitale du royaume Pandya⁸⁰.

Il est intéressant de noter que les pièces romaines découvertes en Inde sont, pour l'essentiel, des *denarii* et des *aurei*, tous deux interdits en Égypte mais transitant par cette région pour alimenter le commerce indo-romain. Selon Nappo, les pièces voyageaient donc avec les caravanes dans des sacs fermés contenant une valeur monétaire standard, empêchant d'un côté les vols et facilitant de l'autre le décompte des pièces, remplacé par un décompte des sacs. À titre de comparaison, il se base sur le *tesoratto di Rimigliano*, un trésor monétaire découvert en 2002 dans une épave au large de l'Italie, constitué de plusieurs groupes de monnaies en argent, probablement contenues dans des paniers aujourd'hui disparus⁸¹.

Cette relative abondance de monnayages étrangers dans le Sud est d'autant plus marquante quand elle est comparée avec la situation au Nord du pays, où les trouvailles de pièces romaines sont beaucoup plus maigres. Dès la fin du XIX^e siècle, il était pensé que les Kushanas, qui occupaient la partie ouest-septentrionale du sous-continent, faisaient en fait re-frapper les pièces romaines pour éviter qu'elles n'interfèrent avec le monnayage local. Elles étaient alors adaptées pour correspondre

78 NAPPO (2018), Fig. 17.4.

79 SURESH (2004), p. 37.

80 SEWELL (1904), p. 595 ; SURESH (2004), p. 31 ; TOMBER (2018), p. 543, répartit ce chiffre entre 90 % pour l'or et 70 % pour l'argent.

81 NAPPO (2018), p. 565 ; COBB (2018), p. 259, indique qu'une telle pratique serait référencée dans quelques papyrus égyptiens sous le terme de *marsippia*.

au poids des pièces en circulation dans le Nord⁸². L'hypothèse a récemment été contestée par Cobb, qui affirme que les pièces en or n'acquièrent une réelle importance dans l'empire Kushana qu'après le II^e siècle EC, soit après l'apogée des importations monétaires romaines. Son affirmation est alors étayée par des études isotopiques ayant révélé des sources de métaux endogènes pour les monnaies Kushanas⁸³. Sur base du PME, Casson considère lui que la pauvreté des découvertes au Nord est due à la nature du commerce entre les deux régions : plutôt basée sur le troc dans le Nord et sur l'échange de pièces dans le Sud⁸⁴.

Ces théories prennent en fait racine dans un débat plus large sur la circulation des monnaies romaines en Inde qui, en plus d'envisager les déplacements du monnayage étranger au sein du territoire indien, s'interroge aussi sur la valeur attribuée à celui-ci. Toutefois, avant d'exposer les différentes théories relatives à ce sujet, il faut insister sur le fait qu'en l'absence de données statistiques régionales satisfaisantes⁸⁵, les analyses ici exposées ne présentent généralement que des conclusions globales, dans lesquelles la diversité des royaumes indiens n'est traitée presque exclusivement qu'au travers de la dichotomie Nord-Sud. Sans toutefois dénigrer ces résultats, il faut donc être conscient des limites des études numismatiques en Inde. Il est également intéressant de noter que les partisans et les opposants à la théorie de la circulation utilisent en fait les mêmes éléments, particulièrement les pièces entaillées et les contremarques, mais interprétées différemment.

Les entailles et les contremarques sont deux altérations caractéristiques des pièces romaines en Inde. La première est une entaille peu profonde, de moins de 2 mm, habituellement sur l'avvers, barrant verticalement le portrait impérial. Près de la totalité des pièces entaillées datent du I^{er} siècle EC mais proviennent de trésors contenant également des pièces plus tardives intactes⁸⁶. Les raisons de ce phénomène sont, aujourd'hui, toujours incertaines. Wheeler, pour sa part, reprenant une théorie proposée par George Hill en 1898, y voit un moyen d'annuler le caractère monétaire de la pièce. Il affirme également que, dans l'empire Kushana, les pièces étaient immédiatement récupérées pour être refondues ou re-frappées. Toutefois, dans une vision colonialiste, il indique que

82 SEWELL (1904), p. 596 ; SIDEBOTHAM (1986), p. 28 ; SURESH (2004), p. 35.

83 COBB (2018), p. 255 ; CIMINO (1994), p. 138.

84 CASSON (1989, p. 31). L'auteur était également favorable à l'hypothèse de la refonte sous les Kushanas.

85 CASSON (1989, p. 31) estimait l'ensemble des monnaies contenues dans des trésors à 6.000 pièces, *denarii* et *aurei* confondus. TCHERNIA (1995, p. 1003) et WHITTAKER (2004, p. 21) recensent 6000 *denarii* et près de 1000 *aurei*. COBB (2018, p. 256) estime le nombre de *denarii* entre 5.000 et 6.000 et le nombre d'*aurei* entre 1.000 et 10.500, 1.500 si les trésors de Kottayam et de Parur (Kerala) ne sont pas pris en compte. Le catalogue proposé par SURESH (2004) semble aujourd'hui le plus complet. Celui de ROMANIS (2012) ne comprend que les émissions julio-claudiennes.

86 SURESH (2004), pp. 42 – 46. À titre d'exemple, voir Fig. 15.

les quelques exemplaires entaillés trouvés dans le nord du sous-continent, sont alors à imputer à « a measure of administrative laxity that requires no explanation in the East »⁸⁷.

Gupta estime également que les entailles permettaient d'oblitérer la valeur nominale du monnayage romain pour en faire des pièces locales, afin d'éviter les coûts en argent et en énergie que nécessite une refraque. Toutefois, selon Suresh, si cette hypothèse s'avérait exacte, le nombre d'entailles retrouvées aurait été plus élevé⁸⁸.

Aravamutham, par contre, rejette cette hypothèse car elle suppose que les Indiens devaient connaître les représentations impériales et les insignes numismatiques du pouvoir romain, au point de vouloir délibérément les défigurer. Il propose alors d'y voir la continuité d'une pratique de refraque grecque ou hellénistique, dont les raisons exactes sont inconnues, mais qui aurait pu se transmettre au Nord de l'Inde par les dirigeants grecs d'Asie Mineure, probablement après les conquêtes d'Alexandre le Grand en Asie. Il admet cependant qu'aucun exemple de cette pratique n'a pour le moment été attesté dans l'Empire Romain et qu'il s'agit, au demeurant, plus de coups de ciseaux que d'entailles peu profondes⁸⁹.

Turner, pour sa part, lie les entailles au débasement de 64. Il s'agirait alors d'un moyen pour distinguer les pièces julio-claudiennes des autres. Toutefois, cette hypothèse ne tient pas compte dans la défiguration des portraits impériaux sur les émissions antérieures à 64 trouvées en Inde⁹⁰. Dans tous les cas, les hypothèses proposées depuis le milieu du XX^e siècle ne sont jamais satisfaisantes et laissent ouvert le débat sur l'origine de ces entailles⁹¹.

L'autre spécificité des pièces romaines en Inde prend la forme de contremarques dont les motifs sont assez variés (points, croissants, cercles, lignes ou encore lettres de l'alphabet latin), mais il ne semble pas possible de dégager un schéma précis. Le nombre d'exemplaires est estimé à environ 1500 pièces, réparties sur 16 régions, auxquelles s'ajoutent des monnaies dont l'origine est incertaine et conservées dans les musées, notamment le Government Museum de Chennai. Comme dans le cas des entailles, la majorité des contremarques ont été découvertes dans la région de l'Andhra Pradesh et dans le district de Coimbatore, et datent majoritairement des règnes d'Auguste

87 WHEELER (1954), pp. 141 – 142.

88 SURESH (2004), p. 49.

89 ARAVAMUTHAM (1942), pp. 18 – 21.

90 SURESH (2004), p. 50.

91 SURESH (2004), p. 52 ; COBB (2018), qui, dans cette monographie, s'attarde sur les débats actuels du commerce indo-romain, ne le mentionne même pas.

et de Tibère pour les émissions d'argent, de celui de Néron pour les émissions en or⁹². Il serait intéressant d'effectuer une étude statistique de la proportion de pièces contremarquées au sein des émissions globales d'un même empereur mais, en l'absence de sources accessibles, cette étude n'a pas encore été effectuée

De nos jours, l'hypothèse la plus défendue est que ces marques servaient à l'authentification des monnaies lorsque celles-ci étaient déposées par plusieurs individus chez un banquier ou un prêteur unique. Le nombre variable de marques, jusqu'à trois sur certaines monnaies, équivaldrait alors à différents propriétaires au fil du temps. Cette hypothèse semble s'accorder avec le fait que les *aurei* portent moins souvent de contremarques que les *denarii*, car les monnaies d'argent circulaient dans un groupe de population plus large et avaient donc plus de chance d'être déposées chez un prêteur⁹³.

La question de la circulation repose alors sur l'identification de ces monnaies, entaillées ou contremarquées, comme devise ou comme réserve de valeurs. Sur base du PME, il est certain que les monnaies romaines étaient exportées jusqu'en Inde où elles étaient échangées, au moins à Barygaza, moyennant un certain profit⁹⁴.

Suresh trouve cette affirmation étonnante dans le sens où la monnaie Kushana était plus légère et essentiellement faite d'argent, d'étain et de cuivre, et qu'elle n'était donc pas comparable avec les monnaies étrangères, ni en pureté ni en poids. Il propose alors de voir à Barygaza une implantation étrangère dont les habitants pouvaient échanger leurs pièces romaines contre du monnayage local afin d'effectuer leurs transactions quotidiennes⁹⁵.

Pour sa part, Nappo, sur base d'une étude épigraphique de McDowall en 1991, conçoit l'existence d'un taux de change avantageux dans la partie septentrionale de l'Inde, où l'or était échangé à 1:12 contre de l'argent, contre 1:10 à Rome. Les réformes monétaires de Néron puis de Vespasien réduiront ce taux à 1:11 puis 1:10, raison pour laquelle les *denarii* julio-claudiens étaient plus en faveur auprès des marchands indiens que des émissions plus récentes⁹⁶.

Au-delà de l'utilisation par les marchands, beaucoup de chercheurs voient dans les pièces romaines une simple réserve de valeurs. Selon David McDowall, la réduction progressive des matériaux dans les pièces romaines, due à leur usage fréquent, induit que celles-ci ne pouvaient plus être utilisées

92 SURESH (2004), pp. 52 – 57. Une description plus conséquente des contremarques et de leur lieu de découverte se trouve dans SURESH (2001).

93 SURESH (2004), p. 58.

94 PME 56 : Προχωρεί δὲ εἰς αὐτὴν προηγουμένως [δὲ] χρήματα πλεῖστα.

95 SURESH (2004), pp. 66 – 67.

96 NAPPO (2018), p. 573 ; MCLAUGHLIN (2019), p. 124.

pour leur dénomination, mais seulement pour leur matériau. Il suggère alors que les monnaies n'arrivaient en Inde qu'après une circulation intensive dans l'empire romain⁹⁷.

Finalement, pour Srivastara, les gouvernements locaux auraient joué un rôle majeur dans la régulation des monnaies indigènes, notamment par les entailles, afin de ne pas déséquilibrer la balance économique régionale. Selon Suresh, cette hypothèse est toutefois douteuse car elle présuppose un important contrôle économique royal à une époque où les monnaies étaient surtout émises par des guildes et des organisations commerciales⁹⁸. D'un autre côté, les entailles ont également été vues comme une tentative des pouvoirs locaux d'intégrer les monnaies indigènes à leur propre économie en indiquant que le buste représenté n'était pas celui du dirigeant régional. Toutefois, si certains chercheurs acceptent l'idée d'une utilisation indienne de la monnaie romaine, ils insistent également sur une circulation limitée de celle-ci⁹⁹.

Aravamutham suggère que les monnaies circulaient en Inde, mais seulement en tant que lingots dans des échanges de type troc, car elles ne pouvaient pas être comparées aux monnayages locaux et n'avaient pas reçu l'aval des sphères d'influences régionales en Inde. L'entaille sur certaines monnaies permettrait alors d'obtenir un poids uniforme. La circulation des pièces étaient également restreintes aux grandes voies commerciales, qui permettaient d'approvisionner les ports en denrées pour le commerce indo-romain. Cette circulation dépendait alors d'intermédiaires commerciaux et s'arrêtait à la fin de la chaîne de productions. Les artisans pouvaient alors les refondre ou les transformer en bijoux et en feuilles d'or et d'argent. Dans tous les cas, selon le chercheur, les pièces voyageaient essentiellement par paquets aux contenus disparates, représentant une valeur donnée, peu importe les émissions qu'ils contenaient, comme le reflètent les différents trésors monétaires¹⁰⁰.

Aussi convaincant soit-il dans l'explication des schémas de distribution indiens, l'argument ne peut toutefois pas expliquer l'ensemble des trésors, raison pour laquelle une théorie intermédiaire est aujourd'hui favorisée. Celle-ci insiste sur le fait que seules certaines pièces étaient utilisées comme monnaie à certaines époques et dans certaines régions, conjointement avec une perception plus globale du monnayage romain comme réserve de valeur¹⁰¹.

À nouveau, l'étude numismatique est ici confrontée à la conception ancienne du territoire indien comme homogène. Afin de pouvoir apporter des conclusions régionales plus définitives, il serait nécessaire d'effectuer un réexamen majeur des données accessibles, ainsi que d'insister sur une

97 SURESH (2004), p. 67.

98 SURESH (2004), pp. 67 – 68.

99 SURESH (2004), pp. 68 – 69.

100 ARAVAMUTHAM (1942), p. 38.

101 SURESH (2004), p. 68 ; TOMBER (2018), p. 543.

publication exhaustive des fouilles récentes. En effet, en ce qui concerne les sites archéologiques, les pièces sont rarement publiées et, si elles le sont, ne fournissent que peu de détails sur les couches de découvertes ou l'état d'usure des monnaies¹⁰². Pour les trésors monétaires et pièces isolées trouvées avant 1950, la plupart ont aujourd'hui disparu et se trouvent dans des collections muséales, à nouveau mal référencées¹⁰³.

Il est également nécessaire d'envisager les pièces romaines conjointement avec les monnaies locales. La distinction claire entre l'argent et l'or peut, elle aussi, mettre en avant des schémas de distributions singulier. Ainsi, il est possible que l'argent circulait plus facilement car sa valeur moindre favorisait les transactions quotidiennes¹⁰⁴. L'état d'usure de ces pièces pourrait être un indice de leur circulation mais, à nouveau, un accès limité à celles-ci, le nombre restreint de photographies et les descriptions souvent imprécises des monnaies rendent cette étude difficile¹⁰⁵. Toutefois, même si les schémas de répartition des pièces dans les différents trésors monétaires indiens semblent indiquer qu'elles aient circulé dans l'empire romain avant d'être rassemblées en lots pour être envoyées en Inde, la présence d'entailles et de contremarques ainsi que, dans certains cas, la combinaison avec du monnayage local semble indiquer une circulation sur le territoire indien¹⁰⁶. McLaughlin propose, quant à lui, de voir dans ces assemblages le reflet des préférences des dirigeants locaux en Inde¹⁰⁷.

Finalement, il faut reconnaître que les monnaies ne sont pas le seul indice de circulation en Inde. À titre d'exemple, en 2004, seuls deux sites au Kerala et au Tamil Nadu avaient publié la découverte de pièces romaines en contexte stratigraphique, alors que d'autres indices prouvent une circulation importante de celles-ci sur ce territoire¹⁰⁸, notamment au travers des différents trésors monétaires exposés plus tôt. Certaines sources épigraphiques semblent également y faire indirectement référence. Ainsi, deux inscriptions Ikšvaku, datées du IV^e siècle EC, mentionnent des *denarii*, peut-être en référence avec les *aurei* romains. De la même manière, il est aujourd'hui plus ou moins accepté que le terme 'kanam' des anthologies *Sangam* désigne des pièces d'or, peut-être des *aurei*. De la même façon, le terme 'palankaśu' des inscriptions Pallava indique des pièces anciennes, à nouveau pensées comme des *aurei* romains. Selon Suresh, cette prédominance des mentions de

102 SURESH (2004), p. 71. À l'exception des grands sites majeurs tels que Pattanam, la situation que déplore l'auteur semble toujours d'actualité.

103 COBB (2018), p. 251.

104 SURESH (2004), p. 73.

105 COBB (2018), p. 262.

106 COBB (2018), p. 265.

107 MCLAUGHLIN (2019), p. 123. Il prend alors en exemple une situation similaire en Germanie Libre, où les dirigeants locaux utilisaient les pièces romaines comme réserve de valeurs et avaient ainsi plus confiance dans la pureté de certaines émissions.

108 SURESH (2004), p. 73.

monnayage en or est à attribuer à un monopole de celui-ci par les sphères d'autorités locales, là où l'argent, qui circulait et était échangé plus facilement, se retrouve plus facilement en contexte archéologique¹⁰⁹.

L'étude numismatique du territoire indien, malgré toutes les limites méthodologiques évoquées, reste un élément essentiel dans la compréhension des échanges avec l'Inde, qu'étaient les données archéologiques de sites tels que Pattanam. Sur ce dernier, aucune monnaie romaine ne semble avoir été découverte ou n'a, en tout cas, fait l'objet d'une publication disponible en Europe. Les données recueillies par les fouilles, particulièrement la définition d'un corpus céramique important et l'étude archéo-botanique de certains restes, permettent toutefois d'envisager une autre facette du commerce, notamment grâce à la découverte de restes périssables, tels que du poivre, de la cardamome ou de l'encens.

109 SURESH (2004), pp. 73 – 77.

2. QUESTION ÉCONOMIQUE : IMPLICATION DES ACTEURS DU POUVOIR ROMAIN

Lorsque la question économique est abordée au-delà des études numismatiques, deux citations antiques reviennent très fréquemment. La première est attribuée à Strabon (II, 5.12)¹ qui indique que 120 navires effectuaient annuellement la traversée de l’Océan Indien. La seconde est de Pline (NH XII, 41.84)² qui estime que près de 100 millions de biens marchands et de pièces étaient chaque année investis dans le commerce oriental. Au regard des données archéologiques et textuelles, ces deux affirmations semblent appuyer l’idée, actuellement privilégiée dans le milieu scientifique, qu’un tiers des revenus de l’état romain provenait du commerce oriental. Toutefois, cette situation a longtemps été démentie et beaucoup de chercheurs, se référant à des études du début du XX^e siècle et négligeant la remise en contexte de la citation de Pline, ont déploré une balance commerciale défavorable à l’Empire romain, qui aurait joué un rôle considérable dans les différentes crises économiques que connut Rome.

Les éléments qui soutenaient ces hypothèses retiennent dès lors l’attention, de même que ceux qui permettent aujourd’hui de réévaluer la question, notamment à l’aune des bénéfices du commerce avec l’Inde que pouvait engranger l’état romain. Cependant, si la question économique est assez bien étayée par les sources archéologiques et papyrologiques, l’identification des acteurs précis de ce commerce reste plus trouble. Il est alors difficile d’estimer la participation réelle de l’état dans ces échanges longues-distances. D’une part, certains chercheurs proposent de voir une absence totale d’implication du gouvernement, qui n’intervient alors que dans la perception des différentes taxes commerciales, tandis que d’autres rejettent cette hypothèse et soutiennent l’idée d’une participation active en se basant notamment sur les documents économiques et les traités d’*amicitia*.

2.A. RAPPEL DE LA LUCRATIVITÉ DU COMMERCE

Les routes commerciales avec l’Inde sont connues depuis au moins l’époque ptolémaïque, durant laquelle les voyages jusqu’au sous-continent étaient motivés, en grande partie, par des intérêts militaires, puisqu’ils permettaient à la dynastie lagide de s’armer en éléphants de guerre. Pour

1 *Ὅτε γοῦν Γάλλος ἐπήρχε τῆς Αἰγύπτου, συνόντες αὐτῷ καὶ συναναβάντες μέχρι Συήνης καὶ τῶν Αἰθιοπικῶν ὄρων ἱστοροῦμεν, ὅτι καὶ ἑκατὸν καὶ εἴκοσι νῆες πλέοιεν ἐκ Μυῶς ὄρμου πρὸς τὴν Ἰνδικήν, πρότερον ἐπὶ τῶν Πτολεμαϊκῶν βασιλέων ὀλίγων παντάπασι θαρρούντων πλεῖν καὶ τὸν Ἰνδικὸν ἐμπορεύεσθαι φόρτον.*

2 *ex illo namque margaritas mittit, minimaque computatione milies centena milia sestertium annis omnibus India et Seres et paeninsula illa imperio nostro adimunt*

faciliter ces échanges, les Ptolémées font construire une série de structures portuaires, parmi lesquelles Bérénice, fondé par Ptolémée II Philadelphos³.

Avec l'annexion de l'Égypte par les Romains et la pacification du bassin méditerranéen aux I^{ers} siècles AEC et EC, ces routes perdent leur valeur militaire pour endosser une fonction exclusivement commerciale⁴. Elles continueront à être fréquemment empruntées jusqu'au IV^e siècle, avec des changements de paradigmes dans la distribution des denrées et la perception des échanges, inévitables sur une période aussi longue⁵.

Avec cette nouvelle fonction, la fréquentation de ces voies maritimes s'intensifie pendant les deux premiers siècles EC. Les Romains utilisent alors les structures portuaires lagides, notamment celles de Myos Hormos et de Bérénice, qu'ils agrandissent pour répondre à l'augmentation conséquente du nombre de vaisseaux effectuant annuellement la traversée⁶. Le commerce profite alors autant aux marchands qu'à l'état, au travers de la perception de taxes douanières importantes⁷. Toutefois, l'absence de sources réellement quantifiables, par exemples des documents reprenant précisément les taux de taxations, rend l'étude de ces gains difficile. Ainsi, le PME, s'il offre des informations sur les produits échangés, ne fournit que rarement des indications sur les prix, une situation qui relève en partie de la nature réciproque, par troc, du commerce en Inde. Par exemple, à Muziris, l'auteur insiste sur l'importation des matériaux bruts destinés aux artisans de la côte de Malabar (PME 56)⁸.

Une étude des données non-littéraires ainsi qu'une remise en contexte des sources antiques offrant des données quantifiables sur le commerce indo-romain sont alors essentielles pour évaluer la portée réelle de ces échanges pour l'Empire romain.

Sources littéraires et papyrologiques

La première information quantifiable apportée par la littérature est donnée par Strabon, dans sa géographie. Il y indique que 120 vaisseaux partaient chaque année des ports de la Mer Rouge pour

3 SIDEBOTHAM (1986), p.11 ; SIDEBOTHAM (1996b), p. 287.

4 SIDEBOTHAM (1996b), p. 288.

5 TOMBER (2013), p. 87.

6 MCLAUGHLIN (2019), p. 122, se montre plus précautionneux que Sidebotham (1996b), en rappelant que les marchands en partance de la Mer Rouge pouvaient également être impliqués dans des échanges avec l'Afrique de l'Est et la péninsule arabique, et pas seulement avec l'Inde.

7 SIDEBOTHAM (1996b), pp. 289 – 290.

8 *στιμι, κοράλλιον, ὕελος ἀργή, χαλκός, κασσίτερος, μόλιβος*

commercer avec l'Orient, contre 20 seulement à l'époque ptolémaïque⁹. Si ces chiffres sont en accord avec les données archéologiques, particulièrement le développement visible des structures portuaires dès 26 AEC, l'auteur ne donne aucune information sur la taille, le tonnage ou la cargaison des bateaux¹⁰.

L'estimation du tonnage des bateaux fait aujourd'hui toujours débat. Diverses sources papyrologiques en Égypte mentionnent un tonnage moyen de 160 tonnes, tandis que les quais à Bérénice pouvaient accueillir des vaisseaux de 60 m de long, dont le tonnage maximal est alors évalué à 350 tonnes. Un coffrage de bateau, dont la capacité interne est estimée entre 165 et 380 tonnes, a été découvert en 2014 au large de ce port, tonnage estimé qui ne permet donc pas de tirer des conclusions sur la capacité moyenne des vaisseaux employés. Au milieu du II^e siècle EC, la charge supposément transportée par l'*Hermapollon*, mentionné dans le Papyrus de Muziris, est, quant à elle, évaluée à 220 tonnes¹¹.

Cette estimation est rendue d'autant plus difficile par la rareté des épaves romaines dans la zone de la Mer Rouge et de l'Océan Indien. Les quelques sites subaquatiques référencés, particulièrement ceux de Fury Shoal et d'Abu Fandira, mettent en avant le contenu des cargos et non leur taille. On y retrouve alors majoritairement des amphores Dressel 2 à 4¹², une donnée qui correspond à l'abondance de ce type céramique sur le territoire indien. Les estimations de tonnage se basent donc essentiellement sur les données littéraires et iconographiques, ainsi que sur des comparaisons avec les épaves découvertes en Méditerranée¹³.

Le site de Fury Shoal, découvert en 1991, se trouve au Nord de Bérénice, à une profondeur entre sept et dix mètres sous le niveau de la mer. Il présente des amphores datées du I^{er} siècle EC ainsi qu'une quille de bateau. Le site est inclus en 2010 dans une étude commune de l'Université de Southampton, du Centre d'Archéologie Maritime de l'Université d'Alexandrie et du Conseil Suprême des Antiquités. Durant cette campagne, l'équipe de fouille mit également au jour, sur le site d'Abu Fandira, plusieurs amphores Dressel 2 à 4, ainsi que deux ancres en fer.

Quatre ans plus tard, en 1995, une nouvelle épave antique est identifiée près de Quseir, au large de l'île Sadana, comprenant une série d'amphores du I^{er} siècle EC. Malheureusement, des conditions de fouilles difficiles combinées à des contraintes financières mèneront à l'abandon du projet. Le site

9 SIDEBOTHAM (1986), p. 49 ; KOLB & SPEIDEL (2016), p. 155, remettent cette augmentation en perspective, affirmant qu'une croissance commerciale est visible dans tout l'empire sous les Julio-Claudiens.

10 MCLAUGHLIN (2019), p. 120.

11 SIDEBOTHAM (2011), pp. 195 – 196 ; MCLAUGHLIN (2019), pp. 121 – 122.

12 SIDEBOTHAM (2011), p. 199 ; DAVIDDE (2018), pp. 591 – 594.

13 KRON (2016), p. 360 – 362, suggère, sur base des épaves de Méditerranée, qu'un tonnage entre 200 et 400 tonnes était relativement courant durant l'Antiquité.

se trouve en effet à 65 m de profondeur, empêchant les plongeurs de travailler plus de dix minutes par jour par personnes sur l'épave. De manière générale, les conditions de fouilles ainsi que la géopolitique locale ont rendu difficile l'étude subaquatique de cette région¹⁴ et, de fait, la découverte d'épaves romaines dans une zone maritime fréquemment traversée durant toute l'Antiquité.

La deuxième contribution importante est celle de Pline, dont deux citations sont reprises dans la majeure partie des ouvrages consacrés au commerce indo-romain. Selon ce dernier, Rome envoyait près de 100 millions de sesterces par an pour le commerce oriental (*HN XII*, 41.84), la moitié de la somme étant destinée au commerce avec l'Inde (*HN VI*, 26.101)¹⁵. La reprise constante de cette citation est en partie motivée par le caractère extraordinaire de la somme mentionnée, qui correspond en fait à 1/9 des dépenses annuelles de l'état romain¹⁶. Toutefois, il faut d'emblée noter que Pline ne parle pas spécifiquement d'argent mais que le chiffre avancé pourrait correspondre à la valeur des cargos envoyés en Inde¹⁷.

Bien que les chiffres qu'il propose semblent plausibles¹⁸, l'auteur émet en fait une critique face au commerce indo-romain qui reflète la façon de penser de la classe dirigeante sous les Flaviens. En effet, l'économie est encore fort marquée par le modèle des grandes propriétés foncières, sur lesquelles le profit n'est tiré que du surplus. Contrairement à cette mentalité d'auto-suffisance, le commerce avec le sous-continent nécessitait l'envoi de sommes conséquentes dans l'espoir d'un profit encore plus important. Pline nous dit d'ailleurs que les denrées indiennes se vendaient dans l'Empire, cent fois leur prix d'achat¹⁹, générant donc des sommes d'argent importantes. La mise en avant d'un tel chiffre devait également servir cette condamnation du luxe dont faisait alors montre une partie de l'aristocratie romaine²⁰.

Pour se faire une idée des sommes en jeu, Pline donne, dans le livre 12 de l'*Histoire Naturelle*, une série de prix pour des produits pensés comme originaire d'Inde, mais sans préciser s'il s'agit d'un prix de vente en gros ou au détail. Ainsi, sont notamment cités l'encens, entre 3 et 6 *denarii* la livre ; la myrrhe indienne, de plus mauvaise qualité que celle produite ailleurs, à 3 *denarii* ; le nard

14 MOUTON (1996), pp. 94 – 95 ; POMEY (2012), pp. 113 – 119 ; ELSAYED (2016), pp. 112 – 113.

15 *nullo anno minus HS [D] imperii nostri exhauriente India et merces remittente, quae apud nos centuplicato ueneant.*

16 MCLAUGHLIN (2019), p. 125.

17 VEYNE (1979), p. 211 ; SIDEBOTHAM (1986), p. 37, insistant sur l'importance du troc dans ces échanges.

18 COBB (2015), pp. 190 – 191. La fiabilité de Pline ne peut pas être clairement attestée. D'un côté, Pline fait partie du cercle impérial, de l'autre, on lui reproche son manque de connaissance dans ce domaine particulier. Cet argument est d'autant plus appuyé que l'auteur antique ne mentionne pas ses sources.

19 VEYNE (1979), p. 212 ; MCLAUGHLIN (2019), pp. 126 – 127.

20 TCHERNIA (1995), p. 1002 ; YOUNG (2001), p. 182 ; GURUKKAL (2016), p. 67.

entre 40 et 75 *denarii* ; ou encore le *malabathron*, entre 1 et 300 *denarii* la livre²¹. Selon Sidebotham, Pline pourrait ici tirer ces prix d'un décret officiel, visant à limiter l'augmentation du prix de certaines denrées. Ce décret aurait concerné des produits pensés comme nécessaires, notamment dans les domaines religieux, funéraires, culinaires et médicaux²², allant ainsi à l'encontre de la croyance populaire que le commerce indo-romain visait essentiellement des produits de luxe.

Ces sommes semblent se refléter dans les données issues du Papyrus de Muziris, au recto duquel se trouve détaillé le cargo de l'*Hermapollon*, estimé à 6.911.852 sesterces après imposition du tétarte, une taxe de 25 % sur les biens issus des régions en dehors de l'Empire²³. Il mentionne clairement trois importations indiennes majeures de l'Inde avec la place et le poids qu'elles occupent dans le cargo : 60 contenants (*κιστῶν*) de nard gangétique, 78 talents et 55 mines d'ivoire, et 13 talents et 10 mines de *schidai*²⁴. L'ensemble devait constituer seulement 11 % du chargement total, ce qui laisse ouvertes les spéculations sur les denrées restantes. Des suppositions peuvent être émises sur base du verso du document, qui consiste en un accord de prêt pour une cargaison à Muziris. Dans ce contexte, il est probable que les biens manquants dans le document étaient, en grande partie, formés par des denrées communément exportées depuis le port de la côte de Malabar, c'est-à-dire le poivre et le *malabathron*. Retenant cette hypothèse et analysant les informations lacunaires du papyrus, de Romanis arrive à inférer que l'*Hermapollon* devait transporter 17.744 talents et 59 mines de poivre et au moins 2.484 talents et 8 mines de *malabathron*²⁵. La valeur marchande de la cargaison, après l'application du tétarte, est alors évalué à 6.911.852 sesterces²⁶.

Sidebotham, quant à lui, considère que le cargo mentionné dans le Papyrus de Muziris équivaut à 3,5 tonnes, et qu'il n'enregistre en fait qu'un des compartiments du vaisseau. En multipliant la valeur du chargement, à près de 7 millions de drachmes, par le nombre de compartiments puis par le nombre de vaisseaux effectuant, selon Strabon, annuellement la traversée, il évalue le nombre annuel des importations à plus de 17 milliards de sesterces²⁷. Ce chiffre est toutefois rejeté par la

21 Pour l'encens : XII, 32.65 ; la myrrhe : XII, 33. 71 ; la nard : XII, 26.44 ; et le malabathron : XII, 59.129. Certains de ces extraits ont été transcrits en annexe.

22 SIDEBOTHAM (1986), p. 34 – 36.

23 COBB (2018), p. 78. Bien que l'existence de cette taxe est attestée, nous ne possédons actuellement aucune information sur sa mise en place

24 HARRAUER & SIJPESTEIJN (1985), p. 148, et CASSON (1986), p. 73, considèrent les *schidai* comme du textile tandis que DE ROMANIS (2012a), p.77 et COBB (2018), p. 185, traduisent ce terme par fragments, chutes ou tailles d'ivoire.

25 DE ROMANIS (2012a), p. 78 – 89.

26 DE ROMANIS (2012a), p. 86, indique un montant de 1.151 talents et 5.852 drachmes. L'équivalence en sesterces est donnée par COBB (2018), p. 78.

27 SIDEBOTHAM (2011), pp. 217 – 218, indique le montant en drachmes égyptiennes (17, 64 milliard). Selon COBB (2018), p. 79, celles-ci étaient équivalentes aux sesterces romains.

plupart des chercheurs, qui le considèrent comme une exagération et préfèrent ainsi les informations apportées par de Romanis. En effet, il paraît d'autant plus élevé quand il est mis en perspective avec le PIB estimé de l'Empire romain, dont les calculs les plus hauts avoisinent généralement les 20 milliards de sesterces par an²⁸.

Critiqué par la communauté scientifique, et particulièrement par Cobb, le montant calculé par Sidebotham est en fait la combinaison de la valeur du nard, de l'ivoire et des *schidai*, avec la valeur totale des biens qui se trouvaient dans une des lacunes du document. Quoiqu'il en soit, le chercheur met en avant les limites de la recherche, qui utilise conjointement la citation de Strabon, au tournant de l'ère commune, et un document du milieu du II^e siècle EC²⁹.

Hémorragie de l'économie romaine

Ces données, à l'exception du Papyrus de Muziris découvert à la fin de XX^e siècle, ont longtemps laissé les auteurs penser que la balance commerciale était défavorable à Rome. Ainsi, Rawlinson, sur base de la citation de Pline, considérait que la recherche de biens de luxe par l'élite avait progressivement conduit à la perte du monnayage romain puisqu'il était exporté en Inde, un pays qui produisait peu ses propres pièces³⁰.

L'idée est reprise par Warmington qui affirme que, si les échanges étaient généralement favorables aux Romains, l'exportation des pièces d'or et d'argent aurait eu des conséquences défavorables sur l'économie de l'Empire³¹. Commencée dès le règne d'Auguste, elle serait, pour Warmington, responsable des dévaluations successives sous Néron et Trajan. Toutefois, selon l'auteur, les conditions économiques et politiques de l'Empire romain, notamment la mauvaise gestion des mines, l'usure naturelle des pièces et les attaques barbares, selon les termes de l'auteur, contre les régions minières à partir du III^e siècle EC, auraient dans tous les cas entraîné la chute de Rome. L'envoi de volumes conséquents d'argent en Asie n'est ainsi traité que comme un facteur parmi d'autres de la crise romaine du III^e siècle.

Sans nier l'important rôle joué par les échanges monétaires dans les relations avec le sous-continent, Tchernia nuance la position de Pline³². En effet, ce dernier n'avait probablement pas connaissance des prix des marchandises en Inde, seulement de leur valeur sur le territoire romain,

28 GOLDSMITH (1984), p. 273 ; SCHEIDEL & FRIESEN (2009), p. 62. MADDISON (2007), p. 47, critique les chiffres de Goldsmith et propose un PIB de 16 milliards de sesterces.

29 COBB (2018), pp. 79 – 80.

30 RAWLINSON (1916), pp. 102 – 104.

31 WARMINGTON (1928), pp. 311 – 318.

32 TCHERNIA (1995), pp. 1001 – 1008.

probablement évaluée à partir de documents administratifs et douaniers dont l'existence est envisageable au travers du Papyrus de Muziris. L'auteur rappelle également que Pline se fait le témoin de son époque, mais que la tendance qu'il met en avant ne doit pas être considérée comme persistante pendant toute la durée des échanges avec les différentes régions de l'Inde. Elle permet toutefois d'envisager les effets à court terme d'une telle politique, un phénomène que le chercheur étudie sur base d'un article de Romanis³³. Pour ceux-ci, la course à un luxe toujours plus grand, commencée au début de l'ère commune et de laquelle participe en partie le commerce avec le sous-continent, résulterait en une crise monétaire en 33 EC. Celle-ci serait aggravée par la fuite du numéraire dans le commerce extra-provincial, mais aussi par le prélèvement de sommes conséquentes pour le trésor public, au travers de taxes commerciales plus ou moins importantes. Cependant, ces deux phénomènes ne sont pas les seuls responsables de cette crise économique, qui aurait été aggravée par un changement de politique dans l'accord des prêts par la classe sénatoriale. Comme pour Warmington, le commerce avec l'Inde n'est donc qu'un rouage dans une politique économique plus complexe.

Beaucoup plus catégorique, Veyne s'oppose à l'idée d'une quelconque hémorragie de l'or, sans toutefois nier l'exportation vers le sous-continent du monnayage romain³⁴. Pour l'auteur, présumer que les 50 millions estimés par Pline comprenaient seulement des pièces romaines est absurde, puisque cela sous-entend que les échanges avec l'Inde étaient purement monétaires, un argument facilement réfutable grâce au PME³⁵. Cependant, il n'infirme pas l'idée d'un déficit dans les échanges avec le sous-continent, c'est-à-dire d'une balance économique favorable aux Indiens, sans que celle-ci ait des conséquences majeures sur l'économie romaine. Ce déficit ne permettrait en fait pas d'évaluer une quelconque hémorragie vers l'Inde, mais refléterait des habitudes de dépenses propres aux acteurs de ce commerce.

Dans le même ordre d'idée, Sidebotham³⁶ rejette la théorie d'une hémorragie monétaire, car elles se basent uniquement sur la citation de Pline, lequel ne mentionne pas la balance commerciale, ainsi que sur une analyse assez simpliste des trésors monétaires découverts en Inde. Pour l'auteur, il n'existe pas de réelle statistique fiables sur le volume des biens échangés, rendant difficile toute estimation de celui-ci.

33 TCHERNIA (1995), pp. 1008 – 1009. L'article DE ROMANIS, dans sa version italienne (1982 – 1987) ou dans sa version anglaise (1997), n'a malheureusement pas pu être consulté, faute d'accès.

34 VEYNE (1979), pp. 213 – 220.

35 Par exemple, PME (56, 18.19) liste les biens qui peuvent être échangés à Nelkynda et Muziris.

36 SIDEBOTHAM (1986), pp. 38 – 45.

Young, sans la rejeter, tempère cette position³⁷. Il rappelle qu'une partie importante du commerce indo-romain prenait la forme de troc ou dépendait de la vente de produits romains en Inde, même si certains biens, tel que le poivre, semblent avoir été essentiellement échangés contre de l'argent. Il compare également la situation d'autres régions limitrophes de l'Empire, indiquant que les trésors monétaires trouvés en Inde, souvent cités comme une preuve de l'envoi d'importants volumes de pièces romaines dans le sous-continent, sont moindres que ceux découverts en Germanie Libre. Le commerce extra-provincial dans son ensemble serait donc responsable de la perte monétaire romaine et pas uniquement celui avec les régions orientales. De plus, la théorie de l'hémorragie ne tient pas compte d'un possible phénomène de récupération des monnaies romaines par l'Empire grâce aux populations, principalement arabes, qui commerçaient tant avec l'Inde qu'avec Rome. Ainsi, si Young ne nie pas une certaine perte monétaire, il indique clairement que celle-ci fut exagérée avec le temps. Son argument comparatiste est toutefois trop simpliste car il ne tient pas compte des conditions géopolitiques locales.

Tout aussi précautionneux, Cobb met en avant que, même si les calculs de Pline sont exacts, les pièces romaines ne devaient représenter qu'une part infime des exportations vers l'Inde³⁸. Il avance alors un argument statistique qui est, de l'avis même de l'auteur, spéculatif : en se référant au tonnage moyen des vaisseaux et le volume que pouvaient occuper les *denarii*, il évalue l'espace utilisé par 50 millions de sesterces (soit 12.5 millions de *denarii* ou 500.000 *aurei*) à moins d'un pour-cent par vaisseau. Face à cette situation, il propose que la majorité de la somme avancée par Pline devait se composer de biens concrets (vin, verre, objets artisanaux en métal, etc.).

Systeme de taxations

Quelle qu'ait été la nature des sommes injectées dans les échanges avec l'Inde, l'état romain pouvait, pour sa part, profiter de la lucrativité de ce commerce par un lourd système de taxations et de péages, même si peu de sources exactes sur le sujet ont été conservées. Il est aujourd'hui convenu que le territoire égyptien était soumis à d'importantes restrictions, notamment l'interdiction de s'y déplacer librement³⁹. En ce qui concerne les marchands, les sources semblent indiquer l'existence de différents laissez-passers, probablement désignés sous les termes de *prostagma* et d'*apostolos*.

37 YOUNG (2001), pp. 183 – 184.

38 COBB (2015), pp. 191 – 192, 199.

39 PURPURA (2002), pp. 134 – 136 ; BURKHALTER (2002), p. 213.

Strabon (Géographie II, 3. 5)⁴⁰ indique qu'à l'époque ptolémaïque, personne ne pouvait quitter le port d'Alexandrie sans autorisation (*prostagma*), sans toutefois préciser les conditions préalables, ni les droits exacts attribués par ce pass⁴¹. Le terme est par ailleurs attesté jusqu'à l'époque byzantine. Il se retrouve d'abord dans les textes réglant la différenciation entre les Grecs et les populations lagides, désignant plus particulièrement les lois ou obligations qui sous-tendaient ces relations⁴². À l'époque byzantine, le terme correspond à un ordre administratif issu de l'empereur, qui pouvait alors couvrir de nombreuses prérogatives, comme l'octroi de privilèges ou de titres honorifiques, la prise de serment, ou encore la nomination à un poste administratif⁴³.

Plus précis en matière de droit de transit, le *Gnomon de l'Idiologue*⁴⁴, un texte sur papyrus de 266 lignes reprenant les fonctions fiscales et juridiques de l'*idios logos*, définies sous Auguste par un édit impérial⁴⁵, fait entre autres référence à une pratique juridique de contrôle douanier, autant sur les biens que sur les personnes, appelée l'*apostolon*. Ce terme désigne probablement un document purement administratif, délivré sur demande par le préfet⁴⁶. Il serait la continuité de la pratique ptolémaïque, qui régulaient les départs depuis le port d'Alexandrie. À l'époque romaine, l'*apostolon* devait faire partie d'une série de documents nécessaires à tous ceux souhaitant visiter l'Égypte, incluant les autorisations d'embarquement, les droits d'exportations de marchandises, le paiement des droits de douanes, les autorisations de transit, etc. Selon Purpura, sur base d'une hypothèse d'Uxkull Gyllenband, l'*apostolion* mentionné dans le Tarif de Coptos serait alors le droit de délivrer l'*apostolon*⁴⁷.

Publiant la même année, Burkhalter s'oppose à cette théorie, insistant sur le fait que l'*apostolion* devait être une taxe, dont le montant variait en fonction de l'occupation et du statut des voyageurs⁴⁸. En effet, le nombre restreint de personnes concernées dans le Tarif par l'*apostolion* s'accorde mal avec l'idée d'un laissez-passer obligatoire. À l'inverse, les montants d'une *pittakion*, une taxe mentionnée dans la seconde partie du document, concerne toutes les personnes, homme ou femme qui partaient de Coptos. De plus, dans le corpus papyrologique, le terme *apostolos* renvoie

40 Ἀλλ' οὐδ' ἐξὸν ἦν ἄνευ προστάγματος ἐξ Ἀλεξανδρείας ἀνάγεσθαι, καὶ ταῦτα νενοσημισμένω βασιλικὰ χρήματα

41 SIDEBOTHAM (1986), pp. 79 – 80.

42 ECONOMOU & KYRIAZIS (2019), p. 839. HUß (2013) propose quelques exemples concrets de ces prostagmata et sur la façon dont le pouvoir ptolémaïque pouvait être perçu différemment selon les communautés culturelles.

43 KAZHDAN (1991), p. 1740.

44 BGU 5. 1210, aujourd'hui conservé dans les Staatlichen Museen de Berlin sous la référence P. 11650. Le texte reprend en partie un autre papyrus du siècle précédent (P. Oxy. 42 3014).

45 WILSON & RATHBONE (1992), p. 113. DER NEUE PAULY (1914), « Idios Logos », pp. 882 – 903. Les fonctions de l'*idios logos*, héritées de l'Égypte ptolémaïque, touchent essentiellement au domaine économique (gestion des héritages, d'une partie du trésor public, ou encore des finances des temples).

46 SIDEBOTHAM (1986), p. 80 ; PURPURA (2002), p. 133 ; BURKHALTER (2002), p. 210.

47 PURPURA (2002), p. 136 – 143 ; COBB (2018), p. 113.

48 BURKHALTER (2002), pp. 210 – 226. Elle est rejointe par SIDEBOTHAM (2008), p. 214 et GURUKKAL (2016), p. 45.

régulièrement à des bateaux et ce dès l'époque ptolémaïque, pour désigner soit les vaisseaux directement, soit, quand il est utilisé comme verbe transitif, l'envoi d'un bateau vers une destination précise. Burkhalter conclut alors en affirmant que l'*apostolion* devait donc être « une taxe perçue auprès des voyageurs qui allaient quitter l'Égypte par bateau dans un des ports de la mer Rouge »⁴⁹. Le tarif de Coptos, sans en être véritablement un, permettait alors aux voyageurs de vérifier le montant des taxes auxquelles ils allaient être soumis.

Malgré les divergences d'interprétation, il est possible que l'*apostolon*, les droits de passage et de laissez-passer, applicables sur le territoire égyptien, permettaient à l'Empire romain, dans une certaine mesure, d'enregistrer et donc de contrôler les biens transitant par le Désert Oriental, tout en fournissant les fonds nécessaires pour l'entretien des structures liées aux caravanes du commerce indo-romain⁵⁰. Cobb insiste toutefois sur le caractère local d'une telle pratique, dont le déploiement à l'échelle régionale aurait dû laisser plus de traces⁵¹.

En plus du droit de déplacement ou de transit, les marchands romains devaient également s'acquitter de diverses taxes, la plus importante étant sans conteste le tétarte. Celui-ci fait partie d'un groupe de taxes indirectes (*vectigalia*) centré sur les droits de douanes et de péages (*portorium*)⁵². Le revenu annuel généré par une telle taxe n'est pas connu, bien qu'il puisse être affirmé que ce revenu devait être conséquent, et ce malgré les lacunes de la documentation économique sur le sujet⁵³. Dans le cas du commerce indo-romain, le tétarte devait probablement être prélevé en nature et non en argent comptant car les sommes impliquées auraient été trop importantes pour que les marchands fournissent le numéraire équivalent⁵⁴.

En plus du tétarte, une taxe supplémentaire était imposée sur les biens transitant par la Méditerranée, à hauteur de 1/40ème de leur valeur. Si l'on se base sur les chiffres de McLaughlin, celle-ci rapporterait alors à l'état romain près de 25 millions de sesterces supplémentaires⁵⁵. Une taxe (*enhormion*) était également imposée aux navires qui mouillaient dans les ports égyptiens, mais, tout comme le tétarte, les modalités et lieux exacts de perception sont inconnus⁵⁶.

49 BURKHALTER (2002), p. 219.

50 SIDEBOTHAM (1986), p. 110 ; PURPURA (2002), p. 140.

51 COBB (2018), p. 113.

52 SIDEBOTHAM (1986), p. 102.

53 COBB (2018), p. 116. McLAUGHLIN (2014), p. 19, l'estime à plus de 250 millions ; SPEIDEL (2015), pp. 104 – 105, à 200 millions ; et WILSON (2015), p. 23, à 230 millions.

54 WILSON (2015), p. 24.

55 McLAUGHLIN (2014), p. 19.

56 SIDEBOTHAM (1986), p. 102.

Les droits de péages et les taxes pour le désert Oriental étaient en partie perçus par l'arabarque (ou alabarque), un magistrat, probablement chargé du contrôle et de l'administration des douanes dans le désert Oriental, placé sous l'autorité du Préfet de Bérénice⁵⁷. Ses fonctions sont évoquées dans le Tarif de Coptos et dans le Papyrus de Muziris. Dans le premier, il est indiqué que la perception de l'*apostolion* dépendait de l'arabarchie. Dans le second, il est expliqué que certains produits étaient soumis, après l'application du tétarte, à une taxe supplémentaire par l'arabarque. Au regard de la richesse supposée des Romains ayant exercé cette charge, il est également possible qu'ils se chargeaient également de la perception du tétarte⁵⁸.

2.B. IMPLICATION DU GOUVERNEMENT ROMAIN

L'arabarchie étant la seule fonction en lien avec le commerce indo-romain clairement définie, l'absence d'autres indications tangibles laisse ouvertes les spéculations quant à la participation et à l'organisation des structures du pouvoir romain, à commencer par celle de l'état.

Absence d'implication

Une première école de pensée nie toute forme d'implication gouvernementale dans le commerce indo-romain, en insistant essentiellement sur le fait qu'il n'y a eu aucune politique romaine ayant eu pour objectif d'augmenter les profits issus de l'importation de produits orientaux ou de promouvoir le commerce indo-romain. Cette vision des choses s'inscrit alors dans un contexte plus large, au sein duquel l'extension romaine n'est jamais motivée par des raisons commerciales⁵⁹.

Dès 1926, Rostovtzeff affirmait que la politique impériale vis-à-vis du commerce était une attitude de laisser-faire, sans ingérence gouvernementale dans les affaires des marchands⁶⁰. Même avec le développement du commerce indo-romain sous les Flaviens et les Antonins, l'auteur soutient qu'il n'y eut pas de réel changement de politique économique, avec un maintien des taux douaniers et des privilèges accordés aux marchands. Les mesures économiques prises durant les deux premiers

57 SIDEBOTHAM (1986), p. 85, 102 ; BURKHALTER (1999), p. 48.

58 BURKHALTER (1999), pp. 45 – 53. Elle y étudie notamment neuf inscriptions mentionnant divers noms d'arabarques. Elle met ainsi en avant une série de caractéristiques communes dont des rapports étroits avec le pouvoir romain et une grande richesse, probablement en lien avec des intérêts commerciaux dans les ports de la Mer Rouge.

59 SPEIDEL (2015), p. 86. SIDEBOTHAM (1986), p. 181, et GARNSEY (2014), p. 78, insistent sur le fait que l'expansion de l'Empire n'était pas liée à des raisons commerciales, mais a permis d'instaurer les conditions nécessaires à son développement.

60 ROSTOVITZEFF (1957), p. 54, 91, 153.

siècles EC visaient alors une amélioration des finances de l'État et non un ré-ajustement des conditions économiques.

Cette position est peu ou prou reprise par Sidebotham en 1986⁶¹. Ce dernier indique que le gouvernement romain ne prit pas de part active dans le commerce indo-romain, mais qu'il favorisa la perception de taxes et la mise en place de péages afin de pouvoir tirer des revenus conséquents des échanges avec l'océan Indien. Il n'aurait également pas pris part dans l'organisation des guildes marchandes sur la mer Rouge, mais aurait profité de leur existence pour les réguler.

Cette participation indirecte dans le commerce avec l'océan Indien serait alors notamment perceptible dans les nombreuses constructions du désert Oriental, facilitant les déplacements dans cet espace. En effet, les marchands devaient emprunter des caravanes pour charger/décharger leurs marchandises entre Coptos et les ports de Bérénice et de Myos Homos, entre le Nil et la Mer Rouge. Ce trajet, évalué à environ deux semaines, était rendu possible par la construction et le maintien de petites fortifications et de points d'approvisionnement en eau⁶². En outre, la présence de garnisons le long de ces routes aurait pu servir à contrôler les marchands et à les forcer à s'acquitter des frais de douanes⁶³.

À côté du commerce indo-romain, il ne faut pas oublier que le désert Oriental présente d'importantes mines et carrières, exploitées durant les deux premiers siècles de l'ère commune, notamment le Mons Porphyrites pour le porphyre, le Mons Claudianus pour le granodiorite et le Mons Smaragdus pour les émeraudes. Les matériaux extraits transitent alors jusqu'au Nil par le désert. Dans ce contexte, il est possible que les garnisons servaient aussi à la protection de ces cargaisons précieuses⁶⁴.

Cette facilitation passe également par la construction d'un canal entre le Nil et la mer Rouge, destiné à optimiser les déplacements en évitant la coûteuse voie terrestre par le désert Oriental. Construit sous Trajan, avant 112 EC, il reste utilisé au moins jusqu'au IX^e siècle⁶⁵. Il n'est toutefois pas le premier ouvrage de ce type. Les sources anciennes mentionnent en effet une série d'essais et

61 SIDEBOTHAM (1986), pp. 110 – 111.

62 Une analyse complète de ces sites est disponible dans SIDEBOTHAM & GATS-FOSTER (2019), pp. 73 – 285.

63 SIDEBOTHAM & ZITTERKOPF (1989), p. 166 ; YOUNG (2001), p. 63.

64 CAPPERS (2006), p. 9.

65 SIDEBOTHAM (1986), pp. 67 – 68. .

de canaux plus anciens. Aristote (*Meteorologie* I, 14.27)⁶⁶ Strabon (*Géographie* XVII, 1.25)⁶⁷ et Pline l’Ancien (*HN* VI, 33.165)⁶⁸, relatent un essai manqué par Sésotris, roi de la 12^e dynastie d’Égypte. Hérodote (*Histoires* II, 158)⁶⁹ et Diodore de Sicile (*Bibliothèques* I, 33)⁷⁰ affirment que le roi Néchos, de la 24^e dynastie d’Égypte, aurait été le premier à ambitionner de relier le Nil à la mer Rouge, mais qu’il abandonna et que le projet fut repris par le roi perse Darius. Diodore mentionne également un canal nommé *potamos Ptolemaios*, dont il indique qu’il était toujours en usage au début du I^{er} siècle EC. Le canal de Trajan est, quant à lui, mentionné par diverses sources, notamment Ptolémée (*Géographie* IV, 5.24), qui le place à près de 60 km au Sud de Babylone en Égypte, le Caire actuel⁷¹.

Implication visible

Contrairement aux chercheurs qui nient l’implication active du gouvernement romain dans le commerce avec l’Inde, une autre école affirme que ce dernier ne pouvait avoir lieu sans la participation des structures étatiques, que ce soit pour maximiser les profits engendrés par le système de taxation ou assurer la sécurité des transports marchands. De manière générale, les préoccupations sécuritaires sont assez bien attestées par les sources anciennes⁷², même s’il est aujourd’hui accepté que Rome n’a jamais signé d’accord assurant la sûreté des marchands, avec les provinces limitrophes de son empire⁷³. La sécurité des marchands dans l’océan Indien pouvait être assurée par une présence militaire dans le bassin de la mer Rouge, et par des traités dits d’*amicitia*

66 ταύτην γὰρ τῶν βασιλέων τις ἐπειράθη διορύττειν (οὐ γὰρ μικρὰς εἶχεν ἂν αὐτοῖς ὠφελείας πλωτὸς πᾶς ὁ τόπος γενόμενος· λέγεται δὲ πρῶτος Σέσωστρις ἐγχειρῆσαι τῶν παλαιῶν), ἀλλ’ εὗρεν ὑψηλοτέραν οὖσαν τὴν θάλατταν τῆς γῆς· διὸ ἐκεῖνός τε πρότερον καὶ Δαρεῖος ὕστερον ἐπάύσατο διορύττων, ὅπως μὴ διαφθαρῆ τὸ ρεῦμα τοῦ ποταμοῦ συμμιγείσης τῆς θαλάττης

67 Ἄλλη δ’ ἐστὶν ἐκδιδοῦσα εἰς τὴν Ἐρυθρὰν καὶ τὸν Ἀράβιον κόλπον κατὰ πόλιν Ἀρσινόην ἣν ἔνιοι Κλεοπατρίδα καλοῦσι. (...) Ἐπιθήθη δὲ ἡ διώρυξ κατ’ ἀρχὰς μὲν ὑπὸ Σεσώστριος πρὸ τῶν Τρωικῶν, οἱ δὲ ὑπὸ τοῦ Ψαμμιτίχου παιδός, ἀρξαμένου μόνον, εἴτ’ ἐκλιπόντος τὸν βίον, ὕστερον δὲ ὑπὸ Δαρείου τοῦ πρώτου, διαδεξαμένου τὸ ἐξῆς ἔργον

68 *Situs autem ita se habet: a sinu Laeanitico alter sinus quem Arabes Aean vocant, in quo Heroon oppidum est. fuit et Cambysus inter Nelos et Marchadas, deductis eo aegris exercitus. gens Tyro, Daneon portus, ex quo navigabilem alveum perducere in Nilum, qua parte ad Delta dictum decurrit, LXII·D intervallo, quod inter flumen et Rubrum mare interest, primus omnium Sesostris Aegypti rex cogitavit, mox Darius Persarum, deinde Ptolemaeus sequens, qui et duxit fossam latitudine pedum C, altitudine XXX, in longitudinem XXXVII·D p. usque ad Fontes Amaros.*

69 Ψαμμιτίχου δὲ Νεκῶς παῖς ἐγένετο καὶ ἐβασίλευσε Αἰγύπτου, ὃς τῇ διώρυχι ἐπεχείρησε πρῶτος τῇ ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν φερούσῃ, τὴν Δαρεῖος ὁ Πέρσης δεύτερα διώρυξε

70 Ἀπὸ δὲ τοῦ Πηλοσσιακοῦ στόματος διώρυξ ἐστὶ χειροποίητος εἰς τὸν Ἀράβιον κόλπον καὶ τὴν Ἐρυθρὰν θάλατταν. Ταύτην δ’ ἐπέβαλετο πρῶτος κατασκευάζειν Νεκῶς ὁ Ψαμμιτίχου, μετὰ δὲ τοῦτον Δαρεῖος ὁ Πέρσης, καὶ προκόψας τοῖς ἔργοις ἕως τινὸς τὸ τελευταῖον εἶασεν αὐτὴν ἀσυντέλεστον·

71 SIJPESTEIN (1963), pp. 70 – 72 ; AUBERT (2015), pp. 35 – 36.

72 SPEIDEL (2015), p. 87 ; SIDEBOTHAM (1986), pp. 70 – 71 ; COBB (2018), p. 92, indique que les questions concernant la sécurité du Désert Oriental augmentent dès la seconde moitié du I^{er} siècle EC.

73 SPEIDEL (2015), p. 88 ; FINLEY (1973), pp. 161 – 162 ; SIDEBOTHAM (1986), p. 177.

avec les partenaires étrangers, une sorte de traité officieux favorable aux deux parties contractantes, mais dont la valeur économique n'est pas clairement attestée.

La présence d'une force militaire romaine est attestée dans les Îles Farasan, au large des côtes méridionales de l'actuelle Arabie Saoudite. Une première inscription⁷⁴ latine mentionne la légion VI Ferrata et l'autorité d'un *pr(o) pr(aetore)*. Elle se présente dans une *tabula ansata*, sur une dalle de 76 x 50 cm, aujourd'hui fragmentée⁷⁵. Datée des alentours de 120 EC, cette inscription supposerait soit que les îles Farasan faisaient partie du territoire romain, soit que sa garnison avait été placée sous l'autorité du gouverneur de la province d'Arabie. La légion VI Ferrata aurait pu être placée dans les îles à la suite de la prise du territoire nabatéen par les Romains⁷⁶.

Légèrement plus tardive, une seconde inscription⁷⁷ latine atteste de la présence sur les îles Farasan d'un corps de légionnaires et d'auxiliaires provenant d'Égypte. L'inscription se présente également sous la forme d'une *tabula ansata*, inscrite sur une dalle rectangulaire de 72 x 42 cm. La dalle a été découverte remployée dans une tombe du cimetière islamique, à l'Est de Farasan Kabir⁷⁸. Datée de 144 EC, elle mentionne le stationnement sur l'île d'une partie de la légion II Trajana Fortis. Le port insulaire y est présenté comme partie intégrante de la préfecture Farasan, bien que la nature et la fonction de cette subdivision administrative ne soit pas clairement énoncée⁷⁹. Il est aujourd'hui accepté que les préfectures se trouvaient directement sous l'autorité impériale et étaient considérées comme faisant partie intégrante de l'Empire⁸⁰.

Toutefois, la raison de la présence, au II^e siècle EC, d'une garnison sur ces îles n'est pas complètement expliquée, mais pourrait avoir un lien avec le commerce de la mer Rouge. Certains y voient l'implantation d'un bureau de douanes, visant à prévenir l'importation de contrebande, d'autres une réponse plus efficace aux problèmes de piraterie qui nuisaient à la sécurité des marchands⁸¹.

La question de la sécurité de la mer Rouge semble toutefois présente dès le règne d'Auguste, qui ordonna une série de conquêtes et d'actions diplomatiques en Éthiopie et dans les régions Sud-arabiques, ce qui, sans qu'elles soient publiquement motivées par des intérêts commerciaux, aurait

74 AE 2005 (2008), 1640. = AE 2016.1797 = ZPE 163-300

75 SPEIDEL (2007), p. 300. Transcription à la Fig. 16.

76 SPEIDEL (2015), p. 89.

77 AE 2004.1643 = AE 2005.1638 = AE 2005.1639 = AE 2010.1761 = AE 2016.1797 = CRAI 2004.422 = ZPE 163.298.

78 VILLENEUVE (2004), p. 421.

79 SPEIDEL (2015), p. 90 ; SPEIDEL (2007), p. 299 . Transcription à la Fig. 17. VILLENEUVE (2004), pp. 424 – 425, pour l'identification incertaine de ce préfet.

80 SPEIDEL (2015), p. 91.

81 VILLENEUVE (2004), p. 428 ; SPEIDEL (2015), pp. 91 – 92 ; NAPPO (2015), p. 68.

garanti à l'empereur le contrôle de la côte occidentale de la mer Rouge⁸². Il est également possible qu'une partie de la flotte romaine construite pour la campagne d'Arabie par Aelius Gallus, ait été laissée à Myos Hormos pour assurer, dans une certaine mesure, la protection des marchands⁸³. Toutefois, selon Cobb, la capacité des garnisons romaines était en fait assez modeste, ce qui poussait les marchands à engager des escortes privées⁸⁴.

La présence de forces armées, ou tout du moins de garnisons sur les routes entre le Nil et la mer Rouge, pourrait également être mise en lien avec la sécurité des marchands. Contrairement à Sidebotham, Wilson voit dans l'occupation et l'aménagement du désert Oriental une marque d'implication active du gouvernement dans le commerce avec l'Inde⁸⁵. Les nombreuses citernes qui sont disséminées sur les routes reliant Coptos aux ports de la mer Rouge, permettaient, en particulier, de réduire la quantité d'eau que devait transporter les marchands afin d'acheminer plus de biens et donc d'augmenter la rentabilité des caravanes. De la même manière, le creusement du canal de Trajan ainsi que la construction de la *Via Hadriana* auraient pu être avant tout motivés par des intérêts commerciaux. Dans cette optique, la route construite par Hadrien, qui reliait entre eux les différents ports de la Mer Rouge, aurait permis une meilleure communication régionale.

À l'étranger, les marchands romains auraient également pu bénéficier d'une certaine protection ou, en tout cas, d'un contexte politique favorable. Selon Kolb et Speidel, les ambassades indiennes arrivaient à Rome pour demander l'*amicitia*. Aucune trace n'a été conservée de ces traités, mais l'arrivée de la première ambassade indienne à Rome semble suivie par une augmentation du volume commercial avec l'Inde. De la même façon, des relations d'*amicitia* avec Carthage, attestées dès le VI^e siècle AEC, impliquaient une diminution de la piraterie, avec, pour conséquence non-explicite, une augmentation du commerce. Des déclarations de juristes, notamment Sextius Pomponius, indiquent également que la sécurité des marchands dans les pays étrangers dépendait en partie de l'existence d'une *amicitia* entre Rome et ces pays⁸⁶.

Phénomène à la base grec, l'*amicitia* définit en fait une relation particulière entre deux acteurs, sans imposition de contrepartie spécifique. Elle pouvait toutefois générer un certain lien de dépendance

82 SPEIDEL (2015), p. 96.

83 SIDEBOTHAM (1986), p. 69. NAPPO (2015), pp. 60 – 62, atteste de la présence d'une flotte dès le règne d'Auguste, liée ou non à la conquête d'Arabie, ainsi que d'une augmentation de la présence militaire dès le règne de Trajan.

84 COBB (2018), pp. 110 – 111.

85 WILSON (2016), pp. 21 – 22.

86 KOLB & SPEIDEL (2016), pp. 164 – 167 ; GRUEN (1984), pp. 56 – 82, reprend l'origine et la perception des relations d'*amicitia*, avec d'autres exemples, ceux-ci étant plus souvent militaires que commerciaux.

tout en définissant un territoire comme soumis à l'influence romaine⁸⁷. Ainsi, l'existence d'une telle relation, favorisant la présence des Romains sur le sous-continent, pourrait être liée à l'incapacité de Rome d'occuper militairement les territoires indiens. Dans ce sens, l'*amicitia* pourrait être perçue par les Romains comme un signe de soumission de la part des Indiens. Ce sentiment pourrait alors être appuyé par la richesse des biens exportés vers l'Empire, même s'il est impossible d'évaluer la valeur symbolique de ces exportations sur un territoire et une période de temps aussi étendus⁸⁸.

De manière générale, l'*amicitia* peut être perçue comme un outil de diplomatie internationale, qui, dans un contexte qui peut sembler endogène aux vellétés impérialistes de Rome, n'est pas nécessairement accompagné d'arrangement militaire. La relation particulière définie par ce terme ne semble d'ailleurs pas avoir de base coercitive et n'évolue pas automatiquement en traité de paix⁸⁹. Dans un cadre économique, ces traités pourraient être une réponse de l'état romain face aux besoins d'un commerce longue-distance⁹⁰.

2.C. IMPLICATION DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

À côté de la participation de l'État romain dans le commerce avec l'Inde, il persiste des interrogations sur la façon dont la famille impériale aurait, ou non, pu profiter de ces échanges. Ainsi, pour certains chercheurs, la famille impériale participait au commerce indo-romain en permettant la construction et la restauration de structures essentielles à ce commerce. Sidebotham pousse la théorie plus loin en affirmant que les empereurs étaient activement impliqués dans ce commerce via leurs esclaves et affranchis⁹¹. Pour appuyer ses dires, il se base essentiellement sur les ostrakas et graffitis du désert Oriental, et particulièrement sur les données issues des archives de Nikanor, une série de 95 ostrakas, aujourd'hui conservée presque en intégralité au *Petrie Museum* de Londres. Ces documents, datés entre 18 AEC et 62 EC, contiennent des informations commerciales sur l'acheminement et le transit des biens dans le désert Oriental et la mer Rouge pour la firme familiale d'un certain Nikanor⁹².

87 GRUEN (1984), pp. 56 – 57.

88 KOLB & SPEIDEL (2016), p. 169.

89 GRUEN (1984), pp. 68, 77 et 82.

90 COBB (2018), p. 119. KOLB & SPEIDEL (2016), p. 168, notent toutefois qu'il s'agit bien d'une réponse et non d'une condition préalable à l'instauration d'un tel commerce.

91 SIDEBOTHAM (1986), pp. 89 – 90.

92 KRUSE (2014), pp. 370 – 371.

Les premiers ostrakas étudiés par Sidebotham concernent un certain Aniketos, esclave ou affranchi de l'empereur Tibère⁹³. Selon l'auteur, il pourrait s'agir de l'affranchi de Néron mentionné par Tacite (*Annales* XIV, 3)⁹⁴, commandant de la flotte de Misène sous cet empereur. Dans les ostrakas présentés ici, Aniketos est mentionné en lien avec le transport de pain et de vin entre Coptos et Bérénice, pendant une durée de 2,5 ans.

L'ostrakon suivant fait référence à Tiberius Claudius Epaphroditus et Ammonios Chairemonos⁹⁵. Le nom Epaphroditus semble commun en Orient dans les deux premiers siècles EC, généralement en lien avec les domaines impériaux d'Égypte. Il est particulièrement attesté en Égypte durant le règne de Néron, en relation avec les carrières du désert Oriental sous Hadrien, et sur deux graffitis non-datés découverts sur la route entre Coptos et Myos Hormos.

Reprenant cette hypothèse en 2010, Bowman utilise d'autres documents pour appuyer sa théorie⁹⁶. Le premier est le papyrus d'Abusir el-Meleq qui contient de nombreuses références à l'implication des esclaves et des affranchis de la famille impériale, soit directement par des contrats commerciaux, soit indirectement comme prêteurs. Une série d'ostrakas de Bérénice ferait également mention d'affranchis de Claude et de Néron, chargés du transport des biens depuis les ports de la Mer Rouge. Toutefois, l'auteur insiste sur le fait que la qualité en laquelle agissent les affranchis n'est pas déterminée, que ce soit au nom de l'empereur ou en leur capacité propre.

Crawford⁹⁷, pour sa part, voit dans les nombreuses émissions d'Auguste et de Tibère une preuve de l'organisation, par la famille impériale, du transfert direct de monnaie romaine vers l'Inde. Il estime ainsi que les émissions découvertes dans le sous-continent sont en fait assez rares sur le territoire romain. En effet, dans le cas de Rome, ces émissions sont mélangées à de nombreuses pièces républicaines, dont la proportion est très rare en Inde. Pour lui, la seule manière de se procurer un nombre important de ces émissions d'Auguste et de Tibère serait de faire directement appel au Trésor romain. Ainsi, l'envoi du numéraire vers l'océan Indien ne pouvait être organisé que par des Romains socialement très haut placés.

Malheureusement, et à l'aveu de l'auteur, l'identification de ces acteurs, comme celle des membres de la famille impériale, ne peut rester qu'une théorie puisqu'aucun texte ne permet d'étayer cette hypothèse. L'état d'usure des pièces en Inde ne permet pas non plus d'appuyer son idée. En effet,

93 O. Petrie 237 = O. Petrie Mus. 161 ; O Petrie 238 = O. Petrie Mus. 163 O Petrie 239 = O. Petrie Mus. 164 ; O. Petrie 242 = O. Petrie Mus. 166.

94 *obtulit ingenium Anicetus libertus, classi apud Misenum praefectus et pueritiae Neronis educator ac mutuis odiis Agrippinae invisus.*

95 O. Petrie 290 = O. Petrie Mus. 147.

96 BOWMAN (2010), p. 106.

97 CRAWFORD (1980), pp. 215 – 217.

comme mentionné auparavant, l'état d'usure variable des pièces découvertes sur le sous-continent ne permet pas d'envisager pleinement les modalités de leur circulation, que ce soit dans l'Empire ou en Inde.

La théorie de Sidebotham est toutefois loin de faire l'unanimité. Elle est généralement considérée comme une extrapolation de documents dont le contenu est initialement déjà exagéré. Ainsi, Casson pointe le fait que les sommes impliquées dans les ostrakas de Nikanor sont modestes et seraient ainsi plutôt destinées à un bureau local. La présence d'affranchis impériaux dans les ports de la mer Rouge ne serait alors pas nécessairement synonyme d'une implication de la famille impériale dans le commerce avec l'océan Indien⁹⁸. Tout aussi critique, Young indique que rien ne permet d'affirmer que les entreprises commerciales des affranchis impériaux, dont la présence à Myos Hormos, Bérénice et Qusair al-Qadir pourrait se justifier par des rôles administratifs, particulièrement dans la collecte des taxes⁹⁹.

Cobb¹⁰⁰, quant à lui, ne rejette pas complètement l'hypothèse de Sidebotham, même s'il admet la fragilité du raisonnement. Il indique toutefois que l'*Historia Augusta* mentionne l'existence d'un affranchi impérial, Firmus, qui envoyait des bateaux marchands vers l'Inde. Le texte est daté de la fin du IV^e siècle mais pourrait attester d'une pratique antérieure¹⁰¹. Dans tous les cas, les éléments découverts à ce jour ne permettent pas de trancher cette question, par la démonstration claire soit d'une implication, directe ou indirecte, de la famille impériale, soit de la situation inverse.

À défaut de pouvoir définir clairement les acteurs politiques du commerce avec l'Inde sur le territoire romain, il est possible d'en évaluer la lucrativité au travers des documents économiques, tels que les tarifs et les documents douaniers. Que le gouvernement ait ou non favorisé consciemment ce commerce, il ne peut être nié qu'il en tirait des revenus conséquents puisque, au travers des diverses taxes associées, il générerait près d'un tiers des revenus de l'Empire¹⁰². Malheureusement, ces documents, pour la grande majorité administratifs, sont aujourd'hui l'une des rares sources qui nous renseigne sur ce commerce de manière précise. En effet, le volume des biens qui arrivait chaque année dans l'Empire ne se reflète pas dans les découvertes archéologiques, une situation qui est partiellement due à la nature périssable ou fragile des biens importés.

98 CASSON (1989), p. 38 n.74.

99 YOUNG (2001), p. 55.

100 COBB (2018), p. 125.

101 *Historia Augusta*, vie de Firmus, 3.3

102 MCLAUGHLIN (2019), pp. 128 – 129.

3. QUESTION SOCIALE : PASSIVITÉ DE L'ÉTAT INDIEN

La question de l'analyse des acteurs du commerce indo-romain est sujette à plusieurs difficultés : pour le territoire romain, elle est rendue complexe, comme nous l'avons vu, par la disponibilité des sources et les interprétations qui en ont été faites dans l'historiographie ; pour le territoire indien, c'est la géopolitique locale qui représente le plus grand obstacle à notre analyse¹. En effet, le territoire indien a pendant longtemps été traité comme une entité unique, marqué simplement par une antinomie régionale entre le Nord et le Sud, alors que la réalité locale est beaucoup plus complexe. À l'époque romaine, le sous-continent indien est en fait composé d'une multitude de royaumes distincts, dont les attitudes face aux étrangers, et donc envers le commerce avec ceux-ci, différaient.

Pour analyser cette complexité, la recherche adoptera d'abord un point de vue colonialiste et euro-centrique. Le commerce longue-distance n'est alors analysé que comme une preuve de l'impérialisme civilisateur romain, dans lequel les Indiens sont avant tout des acteurs passifs. Cette idée est aujourd'hui remise en cause avec force. Les études archéologiques sur le sous-continent s'intéressent désormais au passé indien, jusqu'alors éclipsé par la recherche de preuves d'échanges avec Rome. Les fouilles plus récentes permettent ainsi de mettre en avant des réseaux d'échanges plus étendus avec l'intérieur du territoire, ainsi qu'avec le reste de l'Asie du Sud-Est, et, dans le même temps, de réévaluer le rôle des Indiens dans le commerce avec la mer Rouge, leur offrant une participation plus active sur leur propre territoire.

À la difficulté d'appréhender le territoire indien dans sa pluralité politique s'ajoute une inégalité de traitement dans les sources et les périodes étudiées en Inde. Ainsi, les fouilles archéologiques se sont longtemps concentrées sur les couches antiques qui pouvaient mettre en avant les liens commerciaux avec Rome², sans s'intéresser aux couches supérieures qui nous sont aujourd'hui perdues. De la même manière, les historiens travaillant sur le Sud de l'Inde ont longtemps donné une place prépondérante au commerce indo-romain, considéré comme un élément essentiel à la compréhension de ce territoire. En effet, les sources les plus aisément accessibles sur le sujet sont les écrits d'auteurs grecs et romains, auteurs qui ne rendent pas compte de la complexité économique et culturelle de l'océan Indien³. Sans nier l'importance des échanges indo-romains, il faut toutefois revaloriser l'ensemble de l'activité économique du bassin océanique indien et ainsi

1 KARTTUNEN (1995), p. 83.

2 FRANCIS (2002), p. 9 ; CONINGHAM (2015), p. 32.

3 THAPAR (2002), p. 209 ; LYTTLE (2016), p. 130.

mieux contextualiser leur importance par rapport aux autres échanges commerciaux et économiques de l'Inde.

3.A. COMPLEXITÉ DU TERRITOIRE INDIEN

Avant de pouvoir envisager l'implication des différents acteurs du commerce indo-romain dans le sous-continent, il faut d'abord définir les structures étatiques présentes dans le Sud de l'Inde aux deux premiers siècles EC, un intervalle chronologique qui correspond à une partie de la période *Sangam* (III^e AEC – III^e EC), du nom de la littérature laissée par ces civilisations. Ces poèmes sont généralement la seule source extensive traitant de la politique de cette époque dans les régions dravidiennes⁴. Ces régions sont formées par trois royaumes principaux : les Chera à l'Ouest, les Pandya au Sud et les Chola à l'Est⁵, lesquels se caractérisent par une économie basée sur le commerce maritime, l'artisanat local et une importante tradition agraire.

L'origine de ces royaumes est encore incertaine. Il semblerait qu'au VIII^e siècle AEC, ce territoire était occupé par des troupes de chasseurs dirigées par des individus ayant pris l'ascendant sur les autres membres de leur groupe. Cette charge de direction du groupe serait devenue héréditaire avec le temps. À un moment indéterminé, ces troupes se seraient regroupées en tribu, chacune vénérant un ensemble de dieux propres. Cette activité de chasse s'incarne plus tard dans les emblèmes choisis pour au moins deux royaumes : l'arc pour les Chera et la carpe pour les Pandya, dont les tribus vivaient de la pêche. Les Chola choisiront, eux, le tigre.

La constitution de ces tribus en royaumes bien définis est difficile à percevoir⁶. Il est possible que le premier royaume à émerger soit celui des Chera, car c'est à eux que font référence les plus anciens poèmes du corpus *Sangam*. Toutefois, la plus ancienne source indigène fait d'abord référence aux Pandya et non aux Chera. Dans tous les cas, ces royaumes se forment par une domination plus importante d'un groupe local sur une série d'entités tribales, même si aucune source, officielle ou poétique, n'explique ce processus de formation étatique. Le passage d'un système tribal à un système monarchique est, en tout cas, marqué par l'introduction du système des castes dans les sociétés tamils au contact des populations aryennes du Nord de l'Inde. Cette organisation sociale particulière nous est d'ailleurs transmise par les auteurs gréco-romains, notamment Pline (*HN VI*, 22.66) et Strabon (*Géographie XV*, 39 – 49).

4 KARASHIMA (2014), pp. 47 – 48, insiste sur le fait qu'en l'état de la documentation, qui repose essentiellement sur ce corpus., aucune étude compréhensive de l'histoire politique de ces régions n'est possible sur le long terme, puisque les informations qu'il livre sont anecdotiques et, dans tous les cas, fragmentaires.

5 Sauf notes complémentaires, les informations générales sur les royaumes Tamils se trouvent dans CHOPRA *ET AL.* (1979), pp. 35 – 59.

6 THAPAR (2002), p. 229.

Les différentes chefferies devaient se soumettre à leur monarque et leur payer un tribut. Cette allégeance semble toutefois purement théorique puisque le mercenariat aurait été une pratique courante de cette époque. Cette situation était peut-être favorisée par le système politique que reflète la littérature *Sangam*. Il semblerait que chaque royaume présentait un double régime : centralisé dans la capitale, et décentralisé dans les villages, avec des cellules administratives plus ou moins autonomes, favorisant l'indépendance relative des chefs locaux.

La définition précise des limites de leur territoire est également difficile. Celui-ci est envisagé en termes de systèmes écologiques, définissant cinq régions principales (*tinai*) : les zones montagneuses, les zones forestières, les terres arides, les vallées fluviales et les côtes⁷. Les différentes chefferies sont organisées autour de vallées fertiles mais dont le pouvoir dépend surtout du statut de leur dirigeant⁸. De plus, les frontières sont plus culturelles que physiques, et, en conséquence, difficile à définir clairement. Cela participe peut-être de l'hostilité endémique qui caractérise les relations avec mes royaumes limitrophes.

Des dissensions se font également jour au sein même des familles régnantes, les différentes branches d'une même famille royale se disputant l'accès au pouvoir. Les Chola possédaient même deux centres politiques (Uraiyūr à l'intérieur des terres et Kāvīrippaṭṭinam sur la côte) avec au moins deux branches familiales parallèles régnant simultanément⁹. Des chroniques du Sri Lanka font par ailleurs mention de conflits avec les rois du sous-continent¹⁰, mettant à nouveau en avant le caractère belliqueux, voire prédateurs, des royaumes Chera, Chola et Pandya.

À côté de cette politique belliqueuse, le commerce semble occuper une place importante dans tout le sous-continent et influencer le développement de structures spécifiques. Il en résulte entre autres la formation de guildes artisanales dans le Sud et l'installation de communautés marchandes dans la plaine gangétique, spécifiquement dédiées au commerce du textile et de la céramique¹¹. Le commerce avec des régions plus lointaines ne peut, quant à lui, être mis en place qu'à partir du moment où les institutions sociales et politiques génèrent du surplus et une demande en biens étrangers, notamment via une politique de réciprocité. Ces institutions semblent émerger aux III^e et II^e siècles AEC, une période qui coïncide avec la montée en puissance d'empires importants sur le

7 KULKE & ROTHERMUND (2004), pp. 99 – 101.

8 SASTRI (1958), p. 141 ; THAPAR (2002), pp. 233 – 234 ; KARASHIMA (2014), p. 53 : en plus de *vēntar*, désignant le monarque, les chefferies pouvaient être dirigées par des *vēlir*, chef de rang supérieur, ou des *kiḷār*, chef de rang inférieur. La littérature utilise aussi le terme de *mannar* pour désigner génériquement un chef.

9 KARASHIMA (2014), p. 50.

10 KULKE & ROTHERMUND (1986), p. 104.

11 SASTRI (1958), pp. 133 – 137 ; BELLINA & GLOVER (2004), p. 69.

pourtour méditerranéen, en Perse, en Inde et en Chine¹². La période entre le IV^e siècle AEC et le IV^e EC est de fait caractérisée par un accroissement des politiques régionales des trois royaumes tamils, et par une interconnectivité toujours plus grande dans l’océan Indien¹³.

3.B. INDIENS COMME ACTEURS PASSIFS

Face à cette géopolitique complexe, Gurukkal affirme que le commerce indo-romain n’a pu être soutenu que par un acteur politique développé tant institutionnellement que économiquement. Dans ce schéma, seul l’Empire romain semble assez “évolué” car il présente une économie différenciée et monétarisée, un pouvoir militaire fort et des « evolved political institutions »¹⁴. Le point de vue de l’auteur s’inscrit dans la lignée des études historiques de la première moitié du XX^e siècle, aujourd’hui dénoncées comme colonialistes.

Ainsi, dès 1917, Ayer, dans son *Historical Sketches of Ancient Dekhan*, étudiait les relations commerciales entre le Sud du sous-continent et les « civilised nations of the West »¹⁵. Dans le même ordre d’idée, Warmington (1928) affirmait la supériorité des Romains en rapprochant la vie économique de leur empire aux volumes de bien échangés avec les régions de l’océan Indien. Il affirmait également que l’importation de monnaies romaines en Inde visait la création d’une économie monétaire dans le sous-continent, afin de combler une supposée lacune numéraire des royaumes locaux¹⁶. Wheeler, en 1955, dresse quant à lui un parallèle entre les implantations romaines et anglaises en Inde, indiquant qu’elles permettaient d’assurer la continuité d’échanges favorables à tous les acteurs commerciaux¹⁷.

En 2016, Gurukkal profite de sa nationalité indienne pour ré-affirmer la position des Romains comme dominante dans les échanges avec le sous-continent. Il part du constat que la majorité des théories, tant anciennes qu’actuelles, partent d’une trop grande généralisation du sujet. Ainsi, même le terme de ‘commerce’ est à remettre en cause, puisqu’il ne définit qu’un type d’échanges.

12 FRANCIS (2002), p. 8.

13 KELLY (2013), pp. 48 – 49, divise cette interconnectivité en trois niveaux : les relations externes (*external connections*) avec le reste de l’Océan Indien, les relations inter-régionales (*inter-regional relations*) avec les autres états de l’Asie du Sud, et les relations internes (*internal regional processes*) propres à l’Inde du Sud.

14 GURUKKAL (2016), p. 249. Il ne précise toutefois pas ce que ce terme englobe exactement.

15 AIYER (1917), p. 82.

16 WARMINGTON (1974), pp. 274 – 285, 319 – 321. Ainsi, l’effondrement du commerce est lié exclusivement à la chute de l’Empire tandis qu’il n’a pu prospérer qu’à l’époque où il était encouragé par les structures politiques romaines.

17 WHEELER (1954), pp. 125.

Il existe en fait trois types d'échanges principaux, conceptualisés par Polanyi dès le milieu du XX^e siècle et abondamment repris depuis¹⁸. Ces concepts, de réciprocité, de redistribution et d'échanges, se basent chacun sur des institutions particulières, sans qu'aucun ne soit exclusif d'un autre ou ne représente un stade plus développé dans l'économie d'un groupe donné. Le premier, la réciprocité, caractérise un échange de biens/de services avec des personnes de même statut, en vue d'établir ou d'entretenir des liens sociaux. Le second, la redistribution, définit l'accumulation de biens par un centre qui, par la suite, les distribue à nouveau. Ce type est alors dépendant d'une structure plus ou moins coercitive, permettant l'organisation de cette centralisation. Finalement, le troisième, l'échange, qualifie les transactions de biens, soit par troc soit contre du numéraire, entre des acteurs n'ayant pas nécessairement de liens familiaux ou sociaux. Il dépend toutefois de la mise en place d'un système d'évaluation de la valeur des biens échangés¹⁹.

Dans ce contexte, le commerce apparaît comme un moyen d'obtenir des biens normalement indisponibles dans la région de l'acheteur, que les denrées produites dans la région du vendeur soient, ou non, initialement conçues comme de potentiels biens commerciaux²⁰. Dans tous les cas, le commerce inclut une idée de distance, de laquelle découlent des notions liées aux acteurs et à l'organisation sociale et institutionnelle de ces échanges. Par exemple, l'administration d'un port commercial et la fixation des équivalences numéraires induit la présence d'une forme de gouvernement.

La difficulté du territoire indien est alors d'étudier ces structures, dans leurs variations, sur l'ensemble du sous-continent, et plus particulièrement, dans notre cas, dans le Sud de l'Inde. Cette étude met en avant des différences importantes dans les pratiques commerciales, incluant tout autant les échanges commerciaux que les relations de réciprocité avec les maisons royales locales. Selon Gurukkal, nous sommes toutefois confrontés à l'impossibilité d'appréhender complètement les échanges entre une société monétarisée, l'Empire, et des royaumes indiens où la place de la monnaie est encore discutée²¹. Pour l'auteur, les Indiens, indépendamment des royaumes auxquels ils appartenaient, manquaient également de structures organisationnelles et institutionnelles pour coordonner des échanges avec l'étranger. Ainsi, aucun élément archéologique ne supporte l'idée d'une technologie navale compétente pour la traversée de l'océan par les Indiens. De plus, il semble que leurs systèmes économiques soient essentiellement basés sur le modèle clanique, avec une

18 C'est sur ces catégories que se basent entre autres les études de SELAND (2010) et de GURUKKAL (2016).

19 POLANYI (1957), pp. 250 – 251.

20 POLANYI (1957), pp. 257 – 263. Il s'agit ici de mettre en avant la vision substantiviste (commerce tourné vers l'acquisition) ou la vision catallictique (commerce tournée vers la vente).

21 GURUKKAL (2016), pp. 293 – 296. Il admet ici la propre limite de son travail, c'est-à-dire l'impossibilité d'évaluer le concept de valeur équivalente dans des sociétés aux économies différentes.

économie plutôt tournée vers la redistribution. L'organisation des différents royaumes en une société divisée en classes sociales aurait alors été une des conséquences indirectes du commerce indo-romain.

3.C. INDIENS COMME ACTEURS ACTIFS

De manière générale, l'ouvrage et les théories de Gurukkal sont assez bien reçus, car l'auteur prend le parti de redéfinir les échanges économiques, qui étaient jusqu'alors souvent perçus comme des échanges commerciaux monétarisés. Toutefois, Sidebotham se montre assez critique face à cet ouvrage, mettant en avant un traitement insuffisant, voire erroné, des données archéologiques, une mauvaise connaissance du corpus des sources occidentales et une sous-exploitation des sources contemporaines²². Cobb pointe également le fait que cette théorie, dans la lignée primitiviste, nie l'existence de réseaux commerciaux antérieurs en insistant trop sur les relations de redistribution²³.

Seland, pour sa part, ne le rejette pas totalement. Ainsi, bien qu'il place les Indiens dans une position dominante au sein des échanges avec Rome, il reconnaît qu'une complexification sociétale est visible dans les royaumes marchands aux I^{er} et II^e siècles EC²⁴. Pour évaluer la participation tamile dans le commerce longue-distance, il définit trois stratégies mises en place par les dirigeants indiens²⁵. La première est la centralisation, qui consiste à limiter l'importation de biens étrangers à un port donné. Cette attitude facilite le contrôle des biens par l'autorité compétente. La seconde mesure est le développement de l'administration, afin de mieux contrôler la production puis l'exportation de biens indiens et ainsi de s'assurer un revenu conséquent. La dernière attitude est une politique d'expansion qui vise principalement l'occupation des côtes ou des ports, ou, à minima, l'entrave des ports ennemis. C'est en tout cas ce que suggère l'étude du site du Muziris, défini par le PME comme le port majeur des Chera mais déconseillé quelques décennies plus tard par Pline pour cause de piraterie²⁶.

Ces théories sont en fait exprimées dès le début du XX^e siècle, conjointement aux idées colonialistes des auteurs européens. Incidemment, ces ouvrages sont pour la majorité écrits par des

22 SIDEBOTHAM (2017), pp. 426 – 428.

23 COBB (2018), pp. 11 – 12.

24 SELAND (2010), pp. 1 – 6. Plus nuancés, KULKE & ROTHERMUND (1986), p. 100, et THAPAR (2002), p. 231, attribuent en partie ce développement au royaume septentrional des Maurya, dès le III^e siècle AEC.

25 SELAND (2010), pp. 74 – 77.

26 PME (54) : « Muziris, in the same kingdom, owes its prosperity to the shipping from Ariake that comes there as well as to Greek shipping ». Pline (HN, VI. 104) : « (...) de là, par vent hippale, on gagne en quarante jours le premier entrepôt de l'Inde, Muziris. Il ne faut pas rechercher cette escale, à cause du voisinage des pirates, qui occupent un lieu appelé Nitries (...) ».

auteurs indiens. Ainsi, en 1912, Mookerji fait remarquer que le commerce ne peut être motivé que par un surplus dans la production. Les biens échangés avec Rome, particulièrement visibles dans le PME, laissent donc entrevoir la richesse des états indiens dans les deux premiers siècles de l'ère commune. L'auteur indique également que cette position dominante est en partie justifiée par la maîtrise de la chimie appliquée, qui aurait valu aux Indiens, pendant près d'un millénaire, « an easy and universally recognized pre-eminence among nations of the world in exports and manufacture »²⁷.

En 1945, Pannikar mettait en avant les qualités navales des Indiens, qui, au-delà d'une position géographique idéale, au cœur de l'océan Indien, leur auraient permis non seulement de maintenir leur territoire sur le sous-continent, mais aussi de participer activement à des échanges avec l'Afrique et l'Arabie²⁸. Toutefois, l'auteur écrit clairement dans une visée nationaliste, demandant explicitement « whether India can, within a measurable time, become a naval power, independent of outside help »²⁹.

En 1993, Himanshu Ray rejette lui aussi la théorie d'une domination des échanges par les Romains sur base des données archéologiques et littéraires³⁰. Pour l'auteur, la proportion des céramiques locales par rapport aux céramiques importées sur les sites commerciaux pointent vers une occupation quasi anecdotique du territoire par les Romains. De la même manière, il insiste sur le fait que le PME ne s'intéresse réellement qu'à la côte occidentale du sous-continent, puisque la description des territoires au-delà du Sri Lanka est en fait beaucoup moins développée et probablement obtenue de seconde main³¹.

Finalement, Majundar, dans une étude des textes classiques sur l'Inde, impute cette vision dominatrice aux textes étudiés, la majorité étant écrit par des Grecs ou des Romains qui considéraient les Indiens comme des barbares immoraux à civiliser. L'auteur n'invalide pas le contenu de ces textes mais met en garde contre une utilisation abusive et non-critique des informations qu'ils contiennent³².

Sans s'avancer sur un hypothétique rapport de force entre les acteurs du commerce indo-romain, Karashima met en avant une série d'actions entreprises par les royaumes tamils pour favoriser, ou

27 MOOKERJI (1962) ; p. 127.

28 PANIKKAR (1945), pp. 92 – 96.

29 PANIKKAR (1945), p. 93.

30 RAY (1993), pp. 479 – 482.

31 CASSON (1989), p. 24.

32 MAJUMDAR (1960), pp. xxv – xxvi.

au moins contrôler, les échanges avec le reste de l’océan Indien³³. Ainsi, le port Chola de Kāvīrippattinam était soumis à une supervision officielle destinée à augmenter les revenus issus du commerce maritime. Les Chera, quant à eux, prendront des mesures pour combattre la piraterie qui menaçait leurs intérêts économiques dans les échanges avec Rome et avec les régions de l’Asie du Sud-Est.

3.D. AUTRES RÉSEAUX COMMERCIAUX DE L’OCÉAN INDIEN

Il faut, selon Grolund Evers, réévaluer le rôle des royaumes indiens dans le commerce avec Rome pour leur accorder une place, si pas dominante, au moins égale dans l’organisation de ces échanges longue-distance³⁴. En étudiant certains biens-clés, il met en avant le rôle des marchands et des artisans dans l’organisation du commerce, autant dans l’Empire romain que dans les royaumes indiens. Ainsi, le rassemblement des marchands romains au sein de *collegia* ou autres structures associées fait écho aux *shrenis* indiens, qui s’occupaient de la production des tissus de coton et de soie.

Deux ans auparavant, Mathew publiait un ouvrage collaboratif, dans lequel les auteurs étaient invités à reconsidérer la pré-dominance romaine par l’étude des réseaux commerciaux antérieurs à l’arrivée des Romains dans le bassin indien, notamment au travers d’une réévaluation du matériel archéologique. Dans ce cadre, de Saxcé s’intéressera aux relations entre le Sri Lanka et le Sud de l’Inde, et leurs liens avec l’Égypte et Rome. Partant de l’étude de la Momie de Grottarossa, elle met en avant la sophistication des réseaux d’échanges dans l’ensemble de l’océan Indien. Le sarcophage fut découvert en février 1964, le long de la Via Cassia, dans les alentours de Rome. Il contenait les restes momifiés d’une fille de 8 ans portant une robe de soie chinoise, une poupée en ivoire d’Inde ou du Sri Lanka, et un collier en or et en saphir provenant du Sri Lanka. L’ensemble est daté de la fin du II^e siècle EC³⁵. Bien que les études palynologiques n’ont pas permis de déterminer le lieu exact d’embaumement³⁶, de Saxcé considère l’Égypte comme un candidat potentiel. Pour elle, cette région servait de point d’arrivée aux biens orientaux, ce qui pourrait expliquer leur présence dans le sarcophage mais aussi démontrer les réseaux d’échanges dans l’océan Indien, particulièrement entre le Sri Lanka et l’Inde³⁷.

33 KARASHIMA (2014), p. 54.

34 EVERS (2017), pp. 173 – 176.

35 CASTELLANI (1964), pp. 138 – 142 ; SCAMUZZI (1965), pp. 74 – 83 ; ASCENZI & BIANCO (1998), pp. 263 – 266.

36 L’étude palynologique de CIUFFARELLA (1998), pp. 205 – 207, montre une prédominance d’essence du Nord-Est de l’Afrique, mais sans qu’il puisse être déterminé s’il s’agit d’un embaumement local ou s’il fut réalisé en Italie avec des plantes de cette région africaine.

37 DE SAXCÉ (2015), pp. 67 – 70.

Les fouilles menées à Bali, plus précisément sur les sites de Sembiran et Pacung, ont mis au jour des céramiques indiennes ainsi que des perles en pierres et en verre³⁸. Les assemblages céramiques contiennent entre autre de la céramique roulettée ainsi que des fragments de céramique fine et commune. Les perles ressemblent aux productions d'Inde du Sud, et plus particulièrement à celles d'Arikamedu³⁹.

En 2019, Tansen Sen tente d'élargir la question en incluant les transferts culturels possibles dans les échanges de l'océan Indien⁴⁰. Ceux-ci sont alors envisagés par la transmission du bouddhisme entre l'Inde et la Chine, via les routes commerciales maritimes⁴¹. Cette doctrine semble se diffuser à l'Asie du Sud-Est dès le règne d'Asoka (270 – 230 AEC) au travers des réseaux maritimes mis en place au cours du premier millénaire AEC et favorisés par la suite par une demande grandissante en Chine de produits d'Asie centrale⁴². Ces routes perdureront d'ailleurs au-delà du II^e siècle EC et permettront la diffusion d'autres courants religieux, tels que l'Islam et l'Hindouisme⁴³.

L'Inde, de par sa position au centre de l'océan Indien, sert également de port de transfert pour les biens asiatiques et romains, comme le suggère la découverte de biens romains dans d'autres régions d'Asie du Sud-Est, particulièrement sur la côté chinoise. Dans ce contexte, du verre romain a été découvert dans les années 2010 sur le site de Sebiram, Indonésie. Il est d'ailleurs possible que ce rôle d'intermédiaire ait été en partie stimulé par la demande romaine en produits exotiques, notamment le clou de girofle originaire d'Indonésie⁴⁴.

Il faut toutefois noter que cette vision inter-régionale du commerce dans l'océan Indien n'est pas nouvelle, mais s'appuie depuis quelques décennies sur un corpus de sources plus développé et surtout plus accessible⁴⁵. Ainsi, les fouilles d'Anaradhapura, au Sri Lanka, ont permis une meilleure compréhension de ces échanges par une datation séquentielle des découvertes. Une tranchée de 9.5 m de profondeur a permis de mettre en avant les échanges commerciaux de cette île avec le reste du bassin, autant antérieurs que postérieurs aux contacts avec les Romains, au travers de la céramique

38 ARDIKA (2018), p. 19.

39 ARDIKA (2018), p. 22.

40 Alors que Sen s'intéresse particulièrement à la question religieuse, RAY (2018) étudie quant à lui l'influence du commerce et des réseaux marchands sur les infrastructures des sites côtiers de l'océan Indien oriental à partir des monuments portuaires du Tamil Nadu.

41 SEN (2019), p. 18.

42 SEN (2019), p. 49. L'idée est évoquée auparavant, notamment chez SCHENK (2000), p. 661 ; Tripathi (2017), p. 5.

43 SARAN (2018), p. 9.

44 BELLINA & GLOVER (2004), p. 70 ; ARDIKA (2018), pp. 23 – 24 ; SEN (2019), pp. 21 – 22.

45 KARTTUNEN (1995), pp. 81 – 82, cite particulièrement les études épigraphiques, papyrologiques et philologiques indiennes ; BELLINA & GLOVER (2004), p. 72, affirment que les potentielles nouvelles données seront majoritairement d'ordre archéologique ; LYTLE (2016), p. 113, suppose que les sources écrites ont été énormément étudiées et que rien de bien nouveau ne peut en être conclu, si ce n'est pour appuyer les nouvelles découvertes archéologiques.

locale et importée trouvée en stratigraphie⁴⁶. Toutefois, il est bon de noter que, généralement, les auteurs traitent séparément les échanges des parties orientales et occidentales de l’océan Indien. Celui-ci comprend en fait trois réseaux principaux : celui de la mer Rouge et de la mer d’Arabie avec la côte occidentale de l’Inde, celui de la baie du Bengale avec la côte orientale de l’Inde, et finalement celui de la mer Chinoise Méridionale, qui relie les pays Malais à la Chine⁴⁷. Cependant, deux éléments (la céramique roulettée et les perles) peuvent aujourd’hui servir de marqueurs pour qualifier les échanges de part et d’autre du sous-continent, et ainsi envisager la position active des marchands indiens qui ne se limitaient pas à la partie occidentale du bassin⁴⁸.

Céramique roulettée (RW)

La céramique roulettée (*Rouletted Ware*, RW), ou Arikamedu Type 1, est un type céramique défini pour la première fois par Wheeler, lors des fouilles d’Arikamedu (Fig. 18). Elle correspond à un type de plat à fond plat, sans pied, entre 20 et 35 cm de diamètre pour une hauteur d’environ 5 cm. La pâte est plutôt grise mais peut être recouverte d’un enduit noir ou rouge, à l’intérieur comme à l’extérieur. La pièce était tournée et les parois, intérieures et extérieures, sont lisses, même si la technique exacte de façonnage est inconnue. La RW doit son nom à sa décoration, composée de deux ou trois bandeaux concentriques dont les motifs sont réalisés à l’aide d’une roulette. Les motifs sont géométriques, le plus souvent triangulaires même s’ils peuvent présenter des parallélogrammes, des croissants ou encore des points⁴⁹.

Wheeler affirme que ce type céramique est originaire de l’Empire romain, et que les pièces de moins bonne qualité en sont des imitations locales. Son hypothèse sera reprise pendant près de 40 ans sans qu’elle soit remise en question, et ce malgré l’absence de parallèles dans le monde romain en termes de formes, de couleurs ou encore de systèmes décoratifs. La RW est par contre attestée dans près de 50 sites indiens et sri-lankais. L’examen des publications de Wheeler concernant ces fouilles permet à Begley de catégoriser différents types de RW⁵⁰, tandis que leurs répartitions le long de la côte de Coromandel et du Sri Lanka est, pour Suresh, une preuve de réseaux de

46 CONINGHAM (2002), pp. 99 – 100.

47 FRANCIS (2002), p. 5.

48 À titre d’exceptions peuvent être cités BELLINA & GLOVER (2004), pp. 70 – 80, qui s’intéressent particulièrement à l’articulation des deux grandes zones commerciales entre le IV^e siècle AEC et le II^e EC ; FRANCIS (2002), dont la monographie traite de la diffusion des perles indiennes en Asie ; et l’ouvrage collaboratif de CAMPBELL (2016).

49 WHEELER (1946), pp. 45 – 48 ; BEGLEY (1988), pp. 429 – 430 ; SCHENK (2006), p. 125.

50 BEGLEY (1988), p. 428. Cela n’empêche pas certains auteurs, comme GURUKKAL (2014), p. 28 – 30, de différencier sur les sites indiens une RW indienne et une RW méditerranéenne.

communication entre les deux régions⁵¹. En 2015, Coningham, Manuel et Shoebridge proposent une réévaluation de la céramique roulettée et des *torpedo jars*, afin de déterminer des réseaux d'échanges antérieurs aux romains.

Alors que la RW a longtemps été considérée comme un type méditerranéen, marqueur d'échanges avec Rome, les études céramiques, notamment portées par Begley depuis 1983, ont néanmoins pu mettre en avant leur origine indienne, bien que la technique décorative soit inspirée d'une tradition méditerranéenne⁵². Ainsi, si la forme, le façonnage et la technique de chauffe semblent découler de traditions locales du I^{er} millénaire AEC, le décor rouletté aurait été inspiré par les premières amphores méditerranéennes, arrivées sur les côtes indiennes au II^e siècle AEC⁵³. La datation des pièces elles-mêmes posent certains problèmes. Elles apparaissent en contexte archéologique dès le II^e siècle AEC et auraient été produites jusqu'au I^{er} CE, même si elles ont été longtemps employées, jusqu'au IV^e siècle⁵⁴.

Begley distingue alors deux variétés importantes. La première présente une surface intérieure noire sur la moitié de la lèvre alors que l'autre moitié et la surface extérieure est brune. La base est également noire. La pâte, quant à elle, présente une couleur gris foncé, parfois brune. La seconde variété est caractérisée par une surface intérieure et une base grises, tandis que la paroi extérieure est rouge. La pâte est gris claire, sauf pour la partie externe supérieure qui est plus rougeâtre. Les différences de couleurs entre les deux variétés pourraient être imputées à des conditions de chauffe différentes. Begley propose de voir dans la bicolouration de ces variétés un reliquat de l'âge du Fer de l'Inde du Sud, caractérisé entre autre par une céramique Noir-et-Rouge (*Black-and-Red Ware*)⁵⁵. Également présente sur le site d'Arikamedu⁵⁶, elle présente toutefois une inversion chromatique avec la RW, avec une couleur noire au niveau de la lèvre et une couleur brune sur la moitié inférieure⁵⁷.

Il existe également une différence dans la qualité des pièces. Les céramiques trouvées sur les sites côtiers semblent plus fines, très proches d'un point de vue technique des types roulettés

51 SURESH (2004), p. 90. Dans l'appendice II, l'auteur référence une centaine de sites ayant révélé de la RW, soit en contexte stratigraphique soit comme trouvaille de surface. SELAND (2014), p. 371, estime aujourd'hui le nombre de sites à 150.

52 MAGEE (2010), p. 1044.

53 BEGLEY (1988), p. 439 ; SCHENK (2006), p. 127.

54 SCHENK (2006), p. 125. Certains chercheurs, dont JAHAN (2010), p. 8, utilisent la fondation de Nagarjunakonda, Andhra Pradesh, au III^e siècle EC comme TAQ pour dater l'arrêt de production de cette céramique.

55 BEGLEY (1988), pp. 430 – 432, et RAY (2006), p. 80, se basent alors sur des études anthropologiques menées dans le Sud de l'Inde, qui montrent que les potiers de l'époque moderne n'utilisent pas de fours mais construisent des foyers dans leurs cours sur lesquels sont disposées les céramiques.

56 WHEELER (1946), p. 51.

57 BEGLEY (1988), p. 433 ; BELLINA & GLOVER (2004), p. 78.

méditerranéens. La pâte présente alors des incrustations de mica. Les pièces trouvées à l'intérieur des terres semblent plus communes, avec une pâte rugueuse et des décors plus grossiers⁵⁸.

Malgré ces différences importantes, l'ensemble des RW semble provenir d'un centre régional unique, car les études minéralogiques sur des fragments provenant de différentes régions de l'Asie du Sud-Est présentent des données équivalentes. Les analyses XRD (*X-Ray Diffraction*) menées par Gopte indiquent, elles aussi, une source géologique unique, probablement bengali⁵⁹, une donnée corroborée par les études NAA (*Neutron Activation Analysis*) menées sur neufs fragments indiens, sri-lankais et balinaï⁶⁰. L'identification de ce centre de production reste toutefois incertaine.

D'un côté, Begley, sur base du corpus d'Arikamedu, envisage un centre de production local, dans les environs du site tamil. De l'autre, sur base des analyses XRD et NAA, Schenk estime que leur distribution en Inde et au Sri Lanke reflète des contacts avec l'Empire Maurya dès le III^e siècle AEC, dans la plaine gangétique et plus particulièrement sous le règne d'Aśoka. Cela pourrait être lié à l'expansion du bouddhisme dans les régions méridionales du sous-continent. À l'aveu de l'auteur, aucune preuve ne permet de soutenir cette hypothèse. Il insiste cependant pour voir dans cette distribution un reflet de l'activité diplomatique des Mauryas dans l'océan Indien⁶¹. Cette théorie pourrait être appuyée par la découverte de RW à Mahasthangarh (Bengale), site fondé par les Mauryas afin de devenir leur capitale orientale et sur lequel la RW apparaît dans les couches les plus anciennes⁶².

Bien que présent en Inde du Sud, autant sur les sites côtiers qu'à l'intérieur des terres, aucun exemplaire n'a, pour le moment, été retrouvé dans le Nord de l'Inde ni au Pakistan, à l'exception des sites indiens d'Ayodhya et de Rajghat. Cette absence pourrait s'expliquer par une diffusion de la céramique ou de la technique roulettée par voie purement maritime ou fluviale⁶³. Des occurrences sont également documentées au Sri Lanka et dans la baie du Bengale, notamment en Indonésie et au Bangladesh⁶⁴.

58 SURESH (2004), p. 94. L'auteur reconnaît toutefois qu'une étude exhaustive du matériel céramique n'est pas possible car les fragments de nombreux sites sont inaccessibles.

59 JAHAN (2010), p. 12 ; Ford & Coningham (2005), p. 394.

60 ARDIKA (2018), p. 21.

61 BEGLEY (1988), p. 139 ; SCHENK (2006), pp. 139 – 140 ; MAGEE (2010), p. 1044 ; JAHAN (2010), p. 413.

62 RAY (2006), p. 75.

63 SURESH (2004), pp. 92 – 93 ; SCHENK (2006), p. 132 ; REDDY (2015), p. 262.

64 TRIPATI (2017), pp. 5 – 6, mentionne au total six sites au Sri Lanka, quatre au Bangladesh, un au Myanmar, deux à Java, deux en Indonésie, un au Vietnam, au Sumatra, en Indonésie et en Malaisie. En l'absence de sources accessibles, seuls les principaux sites seront ici développés.

Six sites sont référencés au Sri Lanka. Le premier, Anuradhapura, permet d'envisager l'existence de relations entre l'Inde et l'ancienne Ceylon, grâce à des assemblages céramiques similaires. Ainsi, de la RW (1191 fragments, Fig. 19), de la céramique Arikamedu type 10⁶⁵, et des coupes décorées de motifs d'oiseaux, proviennent du port tamil. Elles sont datées respectivement du IV^e AEC au III^e EC, et du II^e AEC au III^e EC. De la céramique grise (*Grey Ware*) a également été mise au jour sur les deux sites. Elle a été datée à Anuradhapura des V^e au III^e siècles AEC⁶⁶.

23 fragments de RW sont aussi attestés sur le site de Tissamaharama (Fig. 20). Elle y est associée à des tessons de céramique fine de la plaine gangétique (*Northern Black Polished Ware*) et à de la céramique grise. Cette dernière apparaît dès la fin du IV^e siècle AEC tandis que la RW n'apparaît que dans la seconde moitié du III^e siècle AEC. Le site présente aussi des *torpedo jars*, une céramique originaire de la péninsule arabique⁶⁷.

Finalement, le site de Mantai présente également, dans sa phase proto-historique (II^e siècle AEC au II^e EC), de la RW associée à de la BRW⁶⁸. Sur le site de Kantarodai, de la RW a été découverte en relation avec de la céramique Noire-et-Rouge, de la céramique grise et des fragments d'Arikamedu Type 10. Ces ensembles sont datés entre 100 et 10 AEC⁶⁹.

En Indonésie, les sites de Sembiran et de Pacung, à Bali, ont dévoilé plus d'une centaine de tessons indiens, parmi lesquels quelques RW. Les plus anciens exemplaires seraient arrivés sur l'île indonésienne au cours des deux premiers siècles EC⁷⁰. Au Bangladesh, le site de Wari-Batshwar, des fragments de RW (Fig. 21) ont été découverts en contexte avec de la céramique grise et de la *Northern Black Polish Ware*. Cet assemblage est ici daté entre le III^e AEC et le III^e EC⁷¹.

En dehors de l'océan Indien oriental, de la RW a également été mise au jour dans la partie occidentale du bassin, sur des sites en lien avec les échanges romains. À Khor Rori en Oman, les RW semblent être arrivées avant le I^{er} siècle AEC, mais il n'est pas possible d'affirmer si elles sont parvenues sur le site directement depuis l'Inde ou indirectement par le Sri Lanka. Elles se trouvent toutefois en contexte avec d'autres céramiques indiennes, notamment de la céramique fine rouge

65 Jusqu'en 1983 et la réévaluation des types céramique d'Arikamedu par Begley, ce type particulier est appelé Wheeler type 10.

66 FORD *ET AL.* (2005), pp. 911 – 909 ; MAGEE (2010), pp.1044 – 1046.

67 SCHENK (2000), pp. 656 – 662 ; SELAND (2014), p. 375.

68 SHINDE (1987), p. 329.

69 SHOEBRIDGE (2017), pp. 106 – 107.

70 BELLINA & GLOVER (2004), p. 78 ; ARDIKA (2018), p. 20.

71 JAHAN (2010), pp. 142 – 143.

(*Indian Red Polished Ware*)⁷². Toujours dans le golfe d'Oman, cette céramique a aussi été dégagée à Dibba, au sein d'un assemblage composé de céramique indienne fine et commune, ainsi que d'amphores romaines et de céramique arétine⁷³. En Égypte, de la RW a été découverte à Myos Hormos, Bérénice et Coptos, trois villes importantes dans l'importation de biens orientaux⁷⁴.

Dans ce contexte, la RW, longtemps utilisée pour déterminer les routes du commerce indo-romain, sert aujourd'hui à qualifier les échanges entre l'Inde et le reste de l'océan Indien. La technique utilisée pour le décor aurait toutefois été influencée par les premières amphores à atteindre le sous-continent, avant le II^e siècle AEC. Cette céramique particulière met donc en avant un vaste réseau d'échanges dans lequel sont échangés non seulement des biens, mais aussi des techniques.

D'autres céramiques indiennes peuvent servir de marqueurs du commerce indien. Par exemple, la *Northern Black Polished Ware* (NBPW) a notamment été référencée sur près de 415 sites indiens, principalement le long des côtes ou près de fleuves majeurs tels que le Gange ou la Yamuna, mais aussi au Pakistan, au Bangladesh et au Sri Lanka. Il s'agit d'un type de céramique fine, associé aux monastères et aux maisons royales, caractérisé par une pâte fine dont l'argile provient de la vallée gangétique. Les pièces sont datées entre le VII^e et le I^{er} siècles AEC⁷⁵.

Finalement, une autre méthode serait de se concentrer sur les assemblages plutôt que sur un type céramique particulier. Ainsi, le site d'Hafun, en Somalie, présente des amphores méditerranéennes et de la céramique à cuire romaine semblables à celles trouvées en Égypte et à Arikamedu, des poteries glaçurées provenant du golfe Persique, et de la céramique indienne comparable aux sites mégalithiques du sous-continent, parmi lesquels Nevasa, Brahmagiri, Chandravalli et Arikamedu⁷⁶.

Perles en verre indiennes

Le second bien qui permet d'envisager ces échanges sont les perles produites en Inde. Il s'agit d'un bien considéré comme commun en Inde et luxueux en Occident⁷⁷, fait de verre, de pierres semi-précieuses (généralement quartz ou lapis-lazuli) ou encore de produits organiques (ambre, corail, ivoire et perle). Il est toutefois possible que, dans certains cas, le verre ait été utilisé comme produit de substitution aux pierres semi-précieuses⁷⁸.

72 REDDY (2015), pp. 262 – 265.

73 JASIM & YOUSIF (2014), pp. 63 – 64.

74 SIDEBOTHAM (2011), p. 231.

75 TRIPATI (2017), pp. 4 – 5.

76 GUPTA (2016), p. 162.

77 KELLY (2013), p. 179.

78 FRANCIS (2002), pp. 10 – 13 ; ABRAHAM (2016), p. 6.

Dans un article fondateur, Beck définit une série de critères pensés pour favoriser leur classification et ainsi homogénéiser la recherche. Ceux-ci incluent la forme, le type de perforation, les matériaux et la décoration⁷⁹. Aujourd'hui, le processus de fabrication s'ajoute à ces critères afin de déterminer l'endroit d'origine de ces objets. Ils restent cependant peu étudiés en comparaison à des matériaux mieux connus, tels que la céramique⁸⁰.

Les perles en verre indiennes font partie d'un ensemble plus large, les perles indo-pacifiques monochromes, presque opaques, constituant l'un des biens commerciaux les plus largement distribués au monde, des côtes orientales de l'Afrique aux îles du Pacifique. Elles sont échangées pendant près de deux millénaires, dans des régions très variées, même si leur méthode de fabrication n'a jamais été explicitée. Toutefois, seuls les sites indiens, ou indianisés, semblent pouvoir être qualifiés de centres de production, car ils sont les seuls à présenter des restes liés à leur confection⁸¹. Les similarités techniques entre les sites semblent alors indiquer un transfert de savoir-faire par les artisans eux-mêmes, qui lieraient les différents sites de production⁸².

À Arikamedu, la production de perles est attestée dans les niveaux dits mégalithiques ou de l'âge du Fer, par des restes du travail de la pierre et par des tubes à verre. Cet artisanat semble ensuite persister pendant plusieurs siècles. À 40 km au Sud, le site Karaikadu, fondé hypothétiquement comme un établissement satellite d'Arikamedu après les premiers contacts avec Rome, présente également des traces d'artisanat de perles en verre et en pierre, sous forme de déchets de productions⁸³.

Dans le même temps, le site de Khao Sam Kaeo en Thaïlande présente lui aussi un artisanat du verre, développé dès le V^e siècle AEC. Il fournit alors une partie de l'Asie du Sud-Est ainsi que les réseaux d'échanges chinois méridionaux en perles, mais aussi en bracelets. Les échanges semblent cependant assez limités et n'ont, dans tous les cas, que peu d'impacts culturels ou économiques sur les régions plus éloignées⁸⁴.

L'industrie paraît ensuite se transmettre dans la baie du Bengale, avec au moins quatre centres de productions avérés à Mantai (Sri Lanka), Oc Eo (Vietnam), Khlong Thom (Thaïlande) et Kuala

79 BECK (2006), p. 1.

80 FRANCIS (2002), p. 13 ; ABRAHAM (2016), p. 8, pointe le fait que les rapports de fouilles se cantonnent généralement à des descriptions très brèves de ces pièces, qui ne tiennent pas compte des critères de classification de Beck.

81 KANUNGO (2004), pp. 123 – 126 ; DUSSUBIEUX *ET AL.* (2008), p. 798 ; ABRAHAM (2016), p. 4.

82 FRANCIS (2002), pp. 19 – 20.

83 FRANCIS (2002), pp. 20 – 23 ; ABRAHAM (2016), p. 8. Selon CARTER (2016), p. 19, la seule présence de déchets est insuffisante pour caractériser un site de production, qui nécessiterait au moins la présence d'un four.

84 CARTER (2016), pp. 23, 26.

Selinsing (Malaisie)⁸⁵. Les trois derniers sites font partie de l'état de Funan ou entretiennent des liens avec ce dernier. Cet état, avant tout connu par les sources chinoises, s'était installé, au I^{er} siècle EC, dans le delta du Mekong avant de s'étendre au Vietnam et dans la péninsule Malay. Sa capitale, Vyadhapura, se situait à 200 km à l'intérieur des terres et était probablement en partie desservie par le port d'Oc Eo, dont la fonction, quoique incertaine, est apparentée à celle d'un emporium commercial. Sa position stratégique, entre les réseaux océanique oriental et chinois méridional, lui permit en tout cas de faciliter les échanges dans ces deux zones⁸⁶. L'hypothèse d'un transfert technique par voie maritime, probablement via les réseaux commerciaux est alors appuyée par le fait que la majorité des lieux de découverte du début de l'ère commune se trouvent près des côtes⁸⁷.

Les contacts avec les Indiens n'auraient pas été limités aux denrées mais auraient entraîné un phénomène d'indianisation, c'est-à-dire une diffusion de la culture et des techniques indiennes, parmi lesquelles l'artisanat du verre⁸⁸. Cette hypothèse est toutefois assez controversée, notamment en raison du fait que de nombreuses perles ont été découvertes dans des contextes funéraires purement locaux, ne présentant aucune influence indienne. Ainsi, en l'absence de textes permettant d'envisager la perception sociologique de ces perles, il faut admettre que la réception de ces perles ne peut ni infirmer ni confirmer un processus d'indianisation⁸⁹.

Une autre hypothèse, rejetant elle aussi ce phénomène d'indianisation, veut que les différents artisanats de perles régionaux se soient développés indépendamment les uns des autres, comme le montrerait l'absence de traces de migrations à Kodumanal (Inde). Il est également possible que les perles arrivaient simplement dégrossies dans les lieux de vente, où elles étaient alors polies avant d'être mises sur le marché. En conséquence, et au vu de l'interconnectivité du bassin Indien, cette étape supplémentaire dans la chaîne opératoire rend difficile la perception de traditions techniques purement régionales.⁹⁰

L'origine des matériaux peut également être révélateur de ces réseaux d'échanges⁹¹. Pour le verre, certains chercheurs ont voulu voir une origine arabe ou méditerranéenne, mais l'analyse des pièces

85 FRANCIS (2002), pp. 31 – 33 ; DUSSUBIEUX *ET AL.* (2008), p. 798. Pour illustration, voir Fig. 22.

86 COEDÈS (1975), pp. 36 – 37 ; HALL (1982), pp. 81 – 83.

87 KANUNGO (2004), p. 146 ; LANKTON & DUSSUBIEUX (2006), p. 124.

88 FRANCIS (2002), p. 35. DZUNG (2011), p. 11, insiste sur le fait que ce processus d'indianisation est indépendant de tout phénomène de colonisation. Il s'agit bien de transfert culturel exogène et non de domination aryenne ou dravidiennne.

89 CARTER (2016), p. 26.

90 KELLY (2013), p. 82.

91 REHREN & FREESTONE (2015), p. 238.

indo-pacifiques montre que, contrairement au verre occidental, elles ne contiennent aucun plomb. De plus, le mélange utilisé pour certains exemplaires, à base de potasse, ne sera attesté en occident qu'à partir du II^e millénaire EC. Finalement, l'étude régionale des différentes perles montre de fortes divergences de composition, malgré des similarités dans les pièces issues de régions proches, tels qu'Arikamedu et Karaikadu⁹².

Les analyses minéralogiques effectuées ces deux dernières décennies corroborent l'idée de centres de productions régionaux sur base de la composition du verre. Le type le plus commun, le verre à base d'aluminosilicate de sodium (m-Na-Al ou mNA), est utilisé pour près de 40 % des perles trouvées en Inde et en Asie du Sud-Est, tandis que sa distribution correspond aux réseaux d'échanges identifiés dans ces régions⁹³.

Au-delà de l'origine des techniques et des matériaux, les perles elles-mêmes restent un excellent marqueur pour qualifier ces échanges, car elles sont moins fragiles et moins périssables que d'autres denrées ayant pu voyager par les mêmes canaux, notamment la RW généralement trouvée fragmentaire. Au contraire, les perles indo-pacifiques sont assez courantes en fouilles, même si certains cas sont exceptionnels⁹⁴. Ainsi, dans les tombes royales de Paekche/Baekje (Corée) près de 10 000 perles multicolores ont été mises au jour. Toujours en Corée, le site de Kyongju/Geonju, également un contexte funéraire royal, en a révélé près du double, cette fois-ci majoritairement bleues. Elles se retrouvent également dans les tombes royales japonaises de la période Yayoi (300 AEC – 250 EC)⁹⁵.

En Inde, des perles sont référencées sur près de 200 sites différents⁹⁶. À titre d'exemple, le site de Pattanam a révélé près de 130 000 perles, pour la plupart monochromes. Elles se trouvent généralement dans les couches proto-historiques et médiévales, avec quelques exemplaires dans la stratigraphie moderne, mais dont les occurrences sont peut-être dues à une forte perturbation des couches⁹⁷. Dans le Tamil Nadu, les fouilles de Kodumanal ont mis au jour 132 perles en verre, tandis que le site de Porunthal présentait, sur une fenêtre de fouilles de 50 m², près de 2000 occurrences. Malheureusement, la majorité des découvertes proviennent de prospections pédestres,

92 FRANCIS (2002), pp. 37 – 38.

93 LANKTON & DUSSUBIEUX (2006), pp. 127 – 134 ; DUSSUBIEUX *ET AL* (2008), p. 798.

94 LEE (2009), p. 178. Peuvent ici être cités les sites Chem, Vietnam (DZUNG (2011), p. 9) ; de Ban Don Ta Phet, Thaïlande (GLOVER & BELLINA (2011), p. 30) ;

95 FRANCIS (2002), pp. 45 – 46 ; LEE (2009), p. 176 ; YU & RO (2018), p. 310.

96 KANUNGO (2004), pp. 123 – 126.

97 ABRAHAM (2016), p. 8.

ce qui ne permet pas d'assurer une chronologie régionale des différents sites. Leur abondance sur les sites indiens en ferait toutefois un objet de la vie quotidienne, qui pourrait donc être utilisé comme marqueur de changement socio-économique. Ainsi, une étude statistique des perles à Kodumanal montre une évolution dans la représentation de la richesse, liée à l'introduction de nouveaux vecteurs matériels et à l'émergence de nouvelles idéologies⁹⁸.

Au Sri Lanka, les fouilles de Mantai ont fourni des perles indo-pacifiques dans toutes les couches du site, avec des déchets de productions entre le I^{er} et le X^e siècle EC. L'épave de Godavaya, près de la côte méridionale de l'île et datée du I^{er} siècle AEC, présente, quant à elle, des lingots de verre bleu dont la composition chimique, principalement la chaux sodée, est similaire à celle des perles en verre trouvées en Inde et au Sri Lanka⁹⁹.

Dans la partie occidentale de l'océan Indien, les données accessibles pointent vers une dichotomie entre les sites romains et les sites arabes. En Égypte, les occurrences sont assez rares, avec quelques perles attestées dans les couches romaines de Quseir al-Qadim et quatre exemplaires à Bérénice dans les couches antérieures au IV^e siècle EC, provenant probablement de Mantai et non dans les couches antérieures au IV^e siècle EC, provenant probablement de Mantai et non d'Arikamedu¹⁰⁰. Sur les sites arabes, les occurrences sont beaucoup plus nombreuses, notamment à Bérénice, où 369 exemplaires ont pu être répertoriés dans les couches datées du IV^e au VI^e siècle EC – un phénomène également visible à Quseir al-Qadim¹⁰¹. La majorité des perles trouvées sur la côte est africaine, serait, issue d'une production d'Asie du Sud-Est avec du verre provenant des régions arabes (Iran et Irak actuels). Dans tous les cas, l'analyse minéralogique des pièces ne permet ni de confirmer ni d'infirmer cette hypothèse¹⁰².

Les analyses statistiques sur les perles, comme sur la céramique, permettent ainsi d'envisager des échanges de biens comme de techniques impliquant des régions plus ou moins éloignées de l'océan Indien. Malheureusement, l'absence de données statistiques globales sur la totalité des régions concernées rend difficile une analyse compréhensive de ces échanges. Ainsi, les études modernes rendent assez bien compte des interactions entre les états de l'Asie du Sud et de l'Asie du Sud-Est, mais n'englobent pas aussi clairement les données issues de l'océan Indien occidental. Elles permettent toutefois de mettre en avant le rôle actif des Indiens dans ces interactions, quelles

98 KELLY (2013), pp. 179, 199, 230 – 231.

99 ABRAHAM (2016), p. 9.

100 THEN-OBLUSKA & DUSSUBIEUX (2016), pp. 81 – 83/.

101 FRANCIS (2002), p. 49.

102 GUPTA (2016), p. 188 ; DUSSUBIEUX *ET AL.* (2008), pp. 816 – 817, REHREN & FREESTONE (2015), p. 237.

qu'aient été leur nature précise, grâce à leur position avantageuse au centre de ces réseaux. Il n'est toutefois pas possible de déterminer un éventuel ascendant d'un des acteurs de ces régions car ces échanges prennent avant tout la forme de relations commerciales mutuelles. Cette limite est également inhérente à la façon dont le matériel, céramique ou perles, est abordé. En effet, les études modernes se concentrent sur la transmission des biens, avec la mise en avant d'occurrences dans différentes régions, plutôt que sur les moyens mis en œuvre pour leur transmission. Il serait ici intéressant d'envisager les différentes relations définies par Polanyi pour mieux appréhender les raisons socio-économiques motivant l'acquisition d'objets étrangers dans des régions parfois très éloignées les unes des autres.

CONCLUSION

L'analyse de l'interconnectivité des réseaux commerciaux asiatiques permet d'insister sur les limites méthodologiques de la recherche sur le commerce dans l'océan Indien. Bien que focalisés sur la partie orientale du bassin océanique, les chercheurs font face à un manque d'homogénéité et d'accessibilité de la recherche archéologique, qui entravent la construction d'hypothèses globales concernant le commerce maritime dans ces régions.

Une situation similaire a été observée en Inde, au travers du site de Pattanam. En effet, la présentation du site n'a pas pu être effectuée sur base des rapports de fouilles car ceux-ci sont indisponibles en Europe. Si la consultation de certains rapports préalables et d'articles annexes, particulièrement sur les assemblages céramiques étudiés par Tomber, permet de pallier partiellement cette difficulté, ils ne sont généralement pas assez exhaustifs pour permettre des études statistiques sur le matériel. Par ailleurs, l'inaccessibilité des rapports oblige les chercheurs à se reposer sur les conclusions avancées par les auteurs de ces rapports, sans vérification possible, par exemple, des données stratigraphiques.

Ce problème d'accès est couplé à une importante tradition, mise en place principalement dans les deux premiers tiers du XX^e siècle et sur laquelle reposent les monographies historiques de Rawlinson, Charlesworth et Warmington, ainsi que les études archéologiques de Wheeler et numismatiques de Sewell. Malgré le caractère colonial de leurs ouvrages, leurs conclusions seront longtemps reprises sans remettre en cause leur fondement.

Cette tendance est illustrée par le site d'Arikamedu, fouillé par Wheeler, dont l'une des conclusions – l'origine méditerranéenne, romaine, de la *Rouletted Ware* – aura un impact considérable sur toute l'archéologie indienne pendant des décennies. En effet, à partir de 1950, la RW sera utilisée comme marqueur d'une activité romaine dans le sous-continent, alors que les sites où ce type céramique a été mis au jour seront datés sur base de la stratigraphie d'Arikamedu. Cette hypothèse est réfutée par Begley à partir des années 1980, qui met en avant une tradition beaucoup plus ancienne, issue d'un type indien local influencé par la technique de décoration des premières amphores à atteindre l'Inde au II^e siècle AEC. La chercheuse propose une révision de la chronologie du site, sur base de l'examen des rapports disponibles. Cette nouvelle datation, confirmée par des fouilles à la fin du XX^e siècle, induit alors une réévaluation de la chronologie de l'ensemble des sites indiens ayant été datés sur base de la stratigraphie d'Arikamedu.

En réalité, la majorité des données issues de la tradition colonialiste doivent être soumises à un examen important pour éviter de trop hâtives répétitions. Dans le cas de la RW, les chercheurs se

contentaient de reprendre les conclusions de Wheeler, sans chercher à définir ce type céramique. Cependant, l'étude fondatrice de Begley ainsi que les articles subséquents qui s'intéressent à la dichotomie entre la définition de Wheeler et le matériel qualifié de RW sur certains sites indiens, montrent aisément des problèmes d'attribution qui auraient pu être évités par la redéfinition de la céramique de Wheeler.

Pour les données numismatiques, la répétition de conclusions antérieures est également motivée par le problème d'accès aux sources. En dehors des sites archéologiques assez mal voire très peu publiés, de nombreuses pièces sont issues de trouvailles ponctuelles et font, dans la plupart des cas, partie de collections privées inaccessibles. Cependant, au travers d'études statistiques sur le matériel connu, Nappo a démontré l'exagération des conclusions quant à l'importance des émissions augustéennes présentes sur le territoire indien. En étudiant la proportion des pièces comparées au nombre d'années de règne des empereurs les ayant émis, le chercheur arrive à réfuter la conclusion selon laquelle les échanges commerciaux orientaux étaient prolifiques sous le premier empereur. Cette étude est rendue possible par le caractère particulier de la numismatique. En effet, même si les pièces ne sont plus accessibles, elles ont généralement fait l'objet de notices dans des journaux savants/scientifiques dès le XVIII^e siècle. Si ces articles ne précisent généralement pas les conditions de découvertes, elles permettent toutefois une première étude statistique sur les émissions romaines favorisées par les Indiens. Malheureusement, en dehors de données stratigraphiques, cette étude n'autorise pas à envisager les questions de circulation de ces monnaies.

Par rapport au sous-continent, le territoire égyptien est mieux documenté. Les rapports de fouilles de sites majeurs tels que Bérénice ou Quseir al-Qadim, ont fait l'objet de publications régulières, accessibles dans les bibliothèques universitaires européennes¹. De grandes campagnes de prospection, menées entre autre par Sidebotham pendant près de 30 ans, permettent également de mieux appréhender les structures du désert Oriental qui devaient probablement accommoder, au moins en partie, les caravanes marchandes sur la route de Coptos.

Cependant, malgré de nombreuses monographies et études récentes sur la province égyptienne, les documents mis au jour n'autorisent pas une étude diachronique des régulations économiques de cet espace. *A contrario* d'un problème de référencement, la recherche est ici entravée par la nature même des documents économiques, généralement rédigés sur des supports périssables ou fragiles, tels que du papyrus ou des ostraka.

1 Les rapports de Bérénice sont ainsi disponibles, en intégralité, à Leiden. Ils ne font toutefois pas partie de la campagne d'ouverture de documents universitaires qui s'était mise en place dans la foulée de la crise sanitaire liée au COVID-19 et n'ont, pour cette raison, pas pu être consultés.

Quand des documents sont conservés, la recherche a tendance à les surexploiter, participant à la vision synchronique du commerce indo-romain. Ainsi, les estimations du volume d'importations des navires romains se basent généralement sur le texte strabonnien du début du I^{er} siècle EC, et sur le Papyrus Muziris daté du milieu du II^e siècle EC. Actuellement, il n'existe pas de réelle alternative à cette vision synchronique, hormis rappeler régulièrement les limites de ces études, mais il faut insister sur le caractère hypothétique d'une continuité de la politique économique sur des périodes aussi longues. L'une des alternatives serait d'étudier les changements économiques dans le reste de l'Empire gardant en tête que les politiques régionales différaient les unes des autres, et que l'Égypte possédait au demeurant un statut particulier, de par la richesse qu'elle transmettait à Rome.

Les exemples utilisés dans ce mémoire présentent donc les limites de la recherche actuelle, malgré le caractère non-exhaustif des thèmes choisis. Si, du côté indien, les publications et l'accès aux sources fait défaut, les études sur la province égyptienne ont trop souvent tendance à se reposer sur la vision synchronique. De plus, les conclusions récentes font encore trop souvent référence aux études anciennes, sans critique apparente de celles-ci. Certaines études des années 2000 essaient cependant de changer cet état de fait par des esquisses d'études statistiques ainsi que par une réévaluation attentive du matériel disponible et des hypothèses proposées au cours du XX^e siècle. Ce travail est toutefois loin d'être conclu et mérite ainsi l'attention qui lui est portée depuis plusieurs décennies, comme le prouvent les très nombreuses publications sur le commerce indo-romain.

ANNEXE : AUTEURS ANTIQUES

PLINE L'ANCIEN – HISTOIRE NATURELLE (LIVRE VI)

Texte transcrit à partir Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, VI, 2^e partie (*l'Asie centrale et orientale, l'Inde*, texte établi, traduit et commenté par J. André et J. Filiozat, édition des Belles-Lettres, Paris, 1980.

21. 56. À partir du point où l'accord se fait sur les peuples s'élève la chaîne de l'Hémodus et commence le peuple des Indiens, en bordure non seulement de la mer Orientale, mais aussi de la mer Méridionale, que nous avons appelée mer Indienne. La partie orientale s'étend en ligne droite jusqu'à un coude et, au commencement de la mer Indienne, sa longueur est de 1 875 milles ; ensuite, à partir de l'endroit où elle oblique vers le sud, on compte 2 475 milles d'après Ératosthène jusqu'au fleuve Indus, qui est a limite occidentale de l'Inde.

Sed unde plane constant gentes, Hemodi montes adsurgunt Indorumque gens incipit, non Eoo tantum mari adiacens, uerum et meridiano quod Indicum appellauimus. Quae pars orienti est aduersa, recto praetenditur spatio ad flexum et iniio Indici maris |XVIII| LXXV colligit, deinde qua se flexit in meridiem, |XXIII| LVXX, ut Eratosthenes tradit, usque ad Indum amnem, qui est ab occidente finis Indiae.

21. 57. Plusieurs auteurs en ont estimé la longueur totale à quarante jours et quarante nuits de navigation à la voile et à 2 850 milles du nord au sud. Agrippa a donné une longueur de 3 300 milles et une largeur de 1 300. Posidonius en a donné la mesure du nord-est au sud-est en la situant à l'opposite de la Gaule mesurée du nord-ouest au sud-ouest, et l'a placée tout entière du côté du Favonius ; il a ainsi montré de manière indubitable que l'Inde, exposée au souffle de ce vent, en est favorisée et assainie.

Conplures autem totam eius longitudinem XL dierum noctiumque uelifico nauium cursu determinauere et a septentrione ad meridiem |XXVIII| L, Agrippa longitudinis |XXXIII|, latitudinis |XIII| prodidit. Poseidonius ab aestiuo solis ortu ad hibernum exortum metatus est eam, aduersam Galliam statuens, quam ab occidente aestiuoad occidentem hibernun metabatur, totam a fauonio : itaque aduerso eius uenti adflatu iuuari Indiam salubremque fieri haud dubia ratione docuit.

21. 58. L'aspect du ciel y est différent, ainsi que les levers des astres : deux étés dans l'année, deux moussons séparées par un hiver où soufflent les vents étésiens, mais, au moment de notre solstice d'hiver, des brises légères et une mer navigable. Les peuples et les villes seraient innombrables si on voulait les énumérer tous. (...)

Alia illi caelis facies, alii siderum ortus ; binae aestate in anno, binae messes, media inter allas hieme etesiarum flatu, nostra uero bruma lenes ibi aerae, mare nauigale ? Gentes ei urbesque innumerae, si quis omnes persequi uelit. (...)

22. 66. (...) Chez les peuples indiens civilisés, la population est divisée en plusieurs classes : les uns cultivent la terre, d'autres font la guerre, d'autres exportent les produits étrangers ; les meilleurs et les plus riches administrent les affaires publiques, rendent la justice et conseillent le roi. Les membres d'une cinquième classe s'adonnent à une sagesse tenue en honneur chez ces peuples et presque tournée en religion, et mettent toujours fin à leur vie par le suicide sur un bûcher qu'ils ont préalablement allumé eux-mêmes. Outre ces classes, il en est une à demi-sauvage, assujétie à la tâche considérable – dont sont dispensées les précédentes – de chasser et de dompter les éléphants. On emploie ces animaux pour labourer et pour voyager ; on ne connaît guère d'autre bétail ; avec eux on fait la guerre et on défend le pays ; on les choisit pour les combats d'après la force, l'âge et la taille.

Namque uita mitioribus populis Indorum multipertita degitur : tellurem exercent, militiam alii capessunt, merces alii suas euehant, externas inuehant, res publicas optumi ditissimique temperant, iudicia reddunt, regibus adsident. Quintum genus, celebratae illis et prope in religionem uersae sapientiae deditum, uoluntaria semper morte uitam accenso prius rogo finit. Vnum super haec est semiferum ac plenum laboris immensi – a quo supra dicta continentur – uenandi elephantos domandique : his arant, his uehantur, haec maxime nouere pecuaria, his militant dimicantque pro finibus ; dilectum in bella uires et aetas atque magnitudo faciunt.

26. 101. L'âge suivant jugea plus courte et plus sûre la route allant du même cap [Syagors en Arabie] au port indien de Zigerus et ce fut pendant longtemps la route suivie jusqu'à ce qu'un marchand découvrit une plus courte et que l'appât du gain rapprochât l'Inde : le voyage a lieu en effet tous les ans ; on embarquait des cohortes d'archers, car les attaques de pirates étaient très fréquentes.

Il ne serait pas mauvais de donner l'itinéraire complet depuis l'Égypte, maintenant qu'on en a pour la première fois une connaissance certaine : le sujet est d'importance car il n'est pas d'année où l'Inde tire moins de cinquante millions de sesterces de notre empire en échange de marchandises vendues chez nous cent fois leur prix.

Secuta aetas propiorem cursum tutioremque iudicavit, si ab eodem promunturio Zigerum portum Indiae peteret, diuque ita nauigatum est, donec compendia inuenit mercator lucroque India admota est : quippe omnibus annis nauigatur sagittariorum cohortibus inpositis ; etenim piratae maxime infestabant.

Nec pigebit totum cursum ab Aegypto exponere, nunc primum certa notitia patescente : digna res nullo anno minus HS \overline{D} imperii nostri exhauriente India et merces remittente, quae apud nos centuplicato ueneant.

26. 102. À deux milles d'Alexandrie se trouve la ville de Juliopolis ; de là on va par le Nil à Coptus, à 309 milles, voyage qui prend douze jours, quand soufflent les vents étésiens. De Coptus on va à dos de chameau ; des stations sont disposées pour le ravitaillement en eau (...)

MM p. ab Alexandria abest oppidum Iuliopolis ; inde nauigant Nilo Coptum $\overline{CCCVIII}$ p., qui cursus etesiis flantibus peragitur XII diebus. A Copto camelis itur, aquationum ratione mansionibus dispositis (...)

26. 103. (...) Puis la ville de Bérénicé, qui a un port sur la Mer Rouge, à 257 milles de Coptus. Mais, comme la plus grande partie de la route se fait de nuit à cause de la chaleur et que le jour se passe dans les stations, l'itinéraire complet de Coptus à Bérénice prend douze jours.

(...) Inde Berenice oppidum, ubi portus Rubri maris, a Copto CCLVII p. Sed quia maior pars itineris conficitur noctibus propter aestus et statiuis dies absumuntur, totum a Copto Berenicen iter duodecimo die peragitur.

26. 104. La navigation commence au début de l'été avant le lever du Chien ou immédiatement après (...). Pour aller en Inde, le mieux est de partir d'Océlis ; de là, par vent hippale, on gagne en quarante jours le premier entrepôt de l'Inde, Muziris. Il ne faut pas rechercher cette escale à cause du voisinage des pirates, qui occupent un lieu appelé Nitries, et de sa pauvreté en marchandises ; de

plus, le mouillage est éloigné de la terre, et le chargement et le déchargement se font par des barques. Le roi, au moment où j'écris, est Caelobothras.

Nauigare incipiunt aestate media ante canis ortum aut ab exortu protinus (...). Indos autem petentibus utilissimum est ab Oceli egredi ; inde uento hippalo nauigant diebus XL ad primum emporium Indiae Muzirim. Non expetendum propter uicinos piratas, qui optinent locum nomine Nitrias, neque est abundans mercibus ; praeterae longe a terra abest nauium statio, lintribusque adferuntur onera et egeruntur. Regnabat ibi, cum proderem haec, Caelobothras.

26. 105. Il y a un autre port plus commode, appelé Bécaré, chez le peuple des Néacyndes. Là règne Pandion, une ville de l'intérieur à une grande distance de l'entrepôt, nommée Modura. La contrée d'où le poivre est amené en pirogue à Bécaré s'appelle Cottonara. Tous ces noms de peuples, de ports ou de villes ne figurent chez aucune des auteurs précédents, d'où il apparaît que les situations géographiques ont changé.

Alius utilitor portus gentis Naecyndon, qui uocatur Becare. Ibi regnabat Pandion, longe ab emporio in mediterraneo distante oppido quod uocatur Modura. Regio autem, ex qua piper monoxyllis lintribus Becaren conuehunt, uocatur Cottonara. Quae omnia gentium portuumue aut oppidorum nomina apud neminem priorum reperiuntur, quo apparet mutari locorum status.

26. 106. Le retour de l'Inde a lieu au début du mois égyptien de Tybis, qui est notre décembre, ou en tout cas avant le 6^e jour du mois égyptien de Méchiris, c'est-à-dire avant nos ides de janvier : il se fait ainsi qu'on revient dans une même année. On fait voile de l'Inde par vent vulturne et, une fois entré dans le mer Rouge, par l'africus ou par l'auster.

Ex India renauigat mense Aegyptio Tybi incipiente, nostro Decembri, aut utique Mechiris Aegyptii intra diem sectum, quod fit intra idus Ianuarias nostras : ita euenit ut eodem anno remment. Nauigant autem ex India uento uolturno et, cum intrauere Rubrum mare, Africo uel austro.

PLINE L'ANCIEN – HISTOIRE NATURELLE (LIVRE XII)

Texte transcrit à partir de Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle, livre XII*, texte établi, traduit et commenté par A. Ernout, édition Belles Lettres, Paris, 1949.

8.17. À propos du pays des Sérès, nous avons parlé de ses arbres à laine, de même à propos de l'Inde, de la grandeur de ses arbres. De ceux qui sont propres à cette contrée, Virgile n'a célébré que l'ébénier, proclamant qu'il ne pousse nulle part ailleurs. Hérodote pourtant a laissé entendre qu'il appartenait plutôt à l'Éthiopie, lorsque rapporte que les Éthiopiens fournissaient aux rois de Perse, à titre de tribut triennal, cent billes de ce bois ; en plus de l'or et de l'ivoire.

Lanigeras Serum in mentione gentis eius narrauimus, item Indiae arborum magnitudinem. Vnam e peculiaribus Indiae Vergilius celebrauit hebenum, nusquam alibi nasci professus. Herodotus eam Aethiopiae intellegi maluit, in tributi uicem regibus Persidis e materia euis centenas phalangas tertio quoque anno pensitasse Aethiopas cum auro et ebore prodendo.

10.21. Il y [en Inde] pousse une épine semblable à l'ébénier, mais qu'on reconnaît entre autres à ce qu'elle laisse transparaître immédiatement la flamme d'une lampe.

Nous allons exposer maintenant les arbres que la victoire d'Aexandre lui permit d'admirer, quand elle lui eut ouvert cette partie du monde.

Est ibi et spina similis, sed deprehensa uel lucernis, igni protimus transiliente.

Nunc eas exponemus quas mirata est Alexandri Magni uictoria orbe eo patefacto.

11. 22. Il y pousse un figuier aux fruits excellents, qui est perpétuellement son propre héritier. Il étale en tous sens ses larges branches, dont les plus basses se recourbent vers la terre au point de s'y enraciner dans l'espace d'un an, et de former autour du tronc naturel une nouvelle génération, décrivant un cercle qu'on croirait l'œuvre d'un jardinier paysagiste. Les pâtres viennent passer l'été à l'intérieur de cette enceinte, qui leur fournit à la fois de l'ombre et une palissade protectrice, et dont la voûte circulaire offre un fort bel aspect à qui la regarde par-dessous ou de loin.

Ficus ibi eximia pomo, sui ipsa semper heres. Vastis diffunditur ramis, quorum imi in terram adeo curuantur ut annuo spatio infigantur, nouamque sibi progeniem faciant circa parentem in orbe quodam opere topiario. Intra saepem eam aestiuant pastores, opacam pariter et minutam uallo arboris, decora specie subter intuenti proculue fornicato ambitu.

11. 23. Les branches supérieures de l'arbre s'élancent en hauteur, comme une forêt touffue, du vaste tronc maternel, de sorte que la plupart de ces figuiers couvrent un cercle de 60 pas, et leur ombre,

jusqu'à deux stades. Les feuilles sont larges, en forme de bouclier d'Amazone ; aussi, comme elles recouvrent le fruit, l'empêchent-elles de grossir. Le fruit est peu abondant, et ne dépasse pas la taille d'une fève, mais mûri par le soleil à travers les feuilles, il est d'une saveur très douce et se montre digne de cet arbre prodigieux. Ce figuier pousse surtout sur les bords du fleuve Acesines.

Superiores eiusdem rami in excelsum emicant siluosa multitudine, uasto matris corpore, ut LX passus pleraeque orbe colligant, umbra uero bine stadia operiant. Foliorum latitudo peltae effigiem Amazonicae habet ; ea causa fructum integens crescere prohibet. Rarusque <est> nec fabae magnitudinem excedens, sed per folia solibus coctus praedulcis sapore et dignus miraculo arboris. Gignitur circa Acesinem maxime annem.

12. 24. Un autre figuier produit des fruits plus gros et d'un goût plus suave encore, dont vivent les sages de l'Inde. La feuille, longue de trois coudées, large de deux, ressemble à une aile d'oiseau. Il émet de son écorce un fruit merveilleux par la douceur de son suc, et dont un seul peut rassasier quatre personnes. L'arbre s'appelle *pala*, et son fruit, *ariera*. Il abonde surtout chez les Sydraques, terme de l'expédition d'Alexandre. Il existe un autre arbre semblable à celui-ci, à fruits plus doux, mais mauvais pour l'intestin. Alexandre avait interdit à tout membre de son armée de toucher à ce fruit.

Maior alia pomo et suauitate praecellentior, quo sapientes Indorum uiuunt. Folium alas auium imitatur, longitudine trium cubitorum, latitudine duum. Fructum cortice emittit admirabilem suci dulcedine, ut uno quaternos satiet. Arbori nomen palae, pomo arierae. Plurima est in Sydracis, expeditionum Alexandri termino. Est et alia similis huic, dulcior pomo, sed interaneorum ualetudini infesta. Edixerat Alexander ne quis agminis sui id pomum attingeret.

14. 26. L'olivier de l'Inde ne produit rien que les fruits de l'olivier sauvage. Mais les arbres à poivre, qui ressemblent à nos genévriers, s'y rencontrent partout, bien que, selon certains, on les trouve seulement sur le versant du Caucase exposé au soleil. Les graines diffèrent du genévrier par leurs toutes petites gousses, comme on en voit aux doliques. Ces gousses, détachées avant leur déhiscence et grillées au soleil, donnent ce qu'on appelle le poivre long ; s'entr'ouvrant peu à peu avec la maturité, elles laissent apparaître le poivre blanc, qui par la suite, sous l'effet du soleil qui le grille, change de couleur et se ride.

Oliua Indiae sterilis praeterquam oleastri fructus. Passim uero quae piper gignunt iunipiris nostris similes, quamquam in fronte Caucasi solibus opposita gigni tantum eas aliqui radidere. Semina a iunipiro distant paruulis siiquis, qualis in phasiolos uidemus. Hae prius quam dehiscant decerptae tostaeque sole faciunt quod uocatur piper longum ; paulatim uero dehiscentes maturitate ostendunt candidum piper, quod deinde tostum solibus colore rugisque mutatur.

14. 27. Ces fruits, du reste, ont, comme les autres, leurs maladies : brouis par les intempéries, ils deviennent des grains vides et creux, qu'on appelle *bregma*, mot qui, dans la langue indienne, signifie « mort ». De toute l'espèce, c'est la plus âpre, la plus légère, elle est de teinte pâle ; la noire est plus agréable ; la blanche, plus douce que les deux autres.

Verum et his sua iniuria est, atque caeli intemperie carbunculant funtque semina cassa et inania, quod uocant bregma, sic Indorum lingua significante mortuum. Hoc ex omni genere asperrimum est leuissimumque et pallidum, gratius nigrum, lenius utroque candidum.

14. 28. Le poivrier n'a pas pour racine, comme certains l'ont pensé, ce qu'on nomme *zingiberi* ou encore *zimpiberi* (gingembre), bien qu'il ait semblable saveur. Celui-ci, en effet, pousse en Arabie et chez les Troglodytes, où on le cultive dans des fermes : c'est une petite plante herbacée, à racine blanche. Elle se gâte rapidement, malgré sa forte amertume. Le prix est de six deniers la livre.

Le poivre long se falsifie très facilement avec la moutarde d'Alexandrie : il se vend quinze deniers la livre, le blanc, sept, le noir, quatre.

Non est huius arboris radix, ut aliqui existimauere, quod uocant zingiberi, alii uero zimpiberi, quamquam sapore simili. Id enim in Arabia atque Trogodytica in uillis nascitur, parua herba, radice candida. Celeriter ea cariem sentit, quamuis in tanta amaritudine. Pretium eius in libras X VI.

Piper longum facillime adulteratur Alexandrino sinapi. Emitur in libras X VI, album X VII, nigrum X III.

14. 29. Il est étonnant que son usage ait rencontré tant de faveur. Dans les autres aliments, tantôt c'est leur douceur qui captive, tantôt c'est leur aspect qui séduit ; mais lui, ni son fruit ni sa baie n'ont rien qui les recommande. Dire qu'il ne plaît que par son amertume, et qu'on va la chercher

dans l'Inde ! Qui a bien pu le premier l'essayer dans es aliments ? Qui ne s'est pas contenté de la faim pour aiguïser son appétit ? Le poivre et le gingembre poussent à l'état sauvage dans leurs pays, et pourtant ils s'achètent au poids comme l'or ou l'argent.

L'Italie, elle aussi, a maintenant un arbre à poivre, plus grand que le myrte, et qui lui ressemble assez. Libre aux gens d'attribuer son grain la même amertume qu'au poivre frais ; il lui manque en tout cas cette maturité grillée du poivre indien, et par la suite la similitude des rides et des couleurs. On falsifie le poivre avec des baies de genièvre, qui en prennent étonnamment le goût, et, pour le poids, de maintes autres façons.

Vsum eius adeo placuisse mirum est. In aliis quippe suauitas cepit, in aliis species inuitavit ; huic nec pomi nec bacae commendatio est aliqua. Sola placere amaritudine, et hanc in Indos peti ! Quis ille primus experiri cibis uoluit, aut cui in appetenda auidate esurir non fuit satis ? Vtrumque siluestre gentibus suis est, et tamen pondere emitur ut aurum uel argentum.

Piperis arborem iam et Italia habet, maiorem myrto nec absimilem. Amaritudo grano eadem quae piperi musteo credatur esse ; deest tosta illa maturitas, ideoque et rugarum colorisque similitudo. Adulteratur iunipiri bacis mire uim trahentibus ; in pondere quidem nullis modis.

15. 30. Il existe aussi dans l'Inde une graine semblable au poivre, mais plus grosse et plus friable : le *caryophyllon* (girofle). On dit qu'elle pousse sur le lotus indien ; on l'importe pour son arôme. On y trouve aussi une épine qui porte des graines semblables au poivre, d'une amertume extrême ; elle a des feuilles petites et serrées à la façon du *cypros* (henné), des branches de trois coudées, une écorce pâle, une racine large et ligneuse couleur de buis. Cette racine bouillie dans l'eau avec la graine) ceci dans un vase de bronze – produit le médicament appelé *lycion*.

Est etiamnum in India piperis granis simile quod uocatur caryophyllon, grandius fragiliusque. Tradunt in Indica loto id gigni ; aduehitur odoris gratia. Fert et spina piperis similitudinem praecipua amaritudine, foliis paruis densisque cypri modo, ramis trium cubitorum, cortice pallido, radice lata lignosaque, buxei coloris. Hac in aqua cum semine excocta in aereo uase medicamentum fit, quod uocatur lycion.

15. 31. Une épine de cette sorte pousse aussi sur le mont Pélion, et sert à falsifier le médicament, comme aussi pour la racine d'asphodèle, le fiel de bœuf, l'absinthe, la rue, le marc d'olive. Le plus propre à l'usage médical est le lycion écumeux. Les Indiens l'expédient dans des outres en peau de

chameau ou de rhinocéros. Quand à l'épine elle-même, on l'appelle parfois en Grèce *pyxacanthé de Chiron*.

Ea spina et in Pelio monte nascitur adulteratque medicamentum, item asphodeli radix aut fel bubulim aut apsinthium uel rhus uel amurca. Aptissimum medicinae quod est spumosum. Indi in utribus camelorum aut rhinocerotum id mittunt. Spinam ipsam in Graecia quidam pyxacanthum Chironium uocant.

16. 32. Le *macir* est aussi importé de l'Inde. C'est l'écorce rougeâtre d'une grosse racine appartenant à l'arbre du même nom. Comment est cet arbre, je n'ai pu le découvrir. L'écorce en décoction dans du miel s'emploie surtout en médecine contre la dysenterie.

Et macir ex India aduehitur, cortex rubens radice magnae, nomine arboris suae. Qualis sit ea incompertum habeo. Corticis melle decocti usus in medicina ad dysintericos praecipuus habetur.

17. 32. L'Arabie produit aussi du sucre ; mais celui de l'Inde est plus réputé. C'est un miel recueilli sur des roseaux, blanc comme de la gomme, qui se casse sous la dent, de la grosseur au plus d'une noisette, utilisé seulement en médecine.

Saccaron et Arabia fert, sed laudatius India. Est autem mel in harundinibus collectum, cummum modo candidum, dentibus fragile, amplissimum nucis abellanae magnitudine, ad medicinae tantum usum.

18. 33. Aux confins de l'Inde se trouve la nation qu'on appelle aryenne. On y trouve une épine précieuse par ses larmes semblables à la myrrhe, mais d'un abord difficile à cause de ses piquants. On y trouve aussi un arbrisseau toxique, <de la grandeur> d'un chou, à feuilles de laurier, dont l'odeur attire les chevaux, ce qui faillit priver Alexandre de sa cavalerie à son entrée dans ce pays.

Contermina Indis gens Ariana appellatur, cui spina lacrima pretiosa murræ simili, difficili accessu propter aculeos adnexos. Ibi et frutex pestilens, ... raphani, follio lauri ; odore equos inuitans, qui paene equitatu orbavit Alexandrum primo introitu.

25.41. Une racine et une feuille sont très prisées dans l'Inde. La racine est celle du *costus* ; elle est de saveur brûlante, d'odeur exquise ; le reste de la plante est sans emploi. On la trouve à l'entrée du

delta de l'Indus, dans l'île de Pattala, sous deux espèces : la noire et la blanche, qui est la meilleure.
Prix : cinq deniers et demi la livre.

Radix et folium Indis in maximo pretio. Radix costi gustu feruens, odore eximia, frutice alia inutili. Primo statim introitu amnis Indi in Patale insula duo eius genera : nigrum et, quod melius, candicans. Pretium in libras X VS.

26. 42. Quant à la feuille – qui est celle du *nard* – il convient d'en parler plus longuement, car elle joue le principal rôle dans les parfums. Le *nard* est un arbrisseau à racine pesante et grosse, mais courte et noire, fragile malgré sa contexture huileuse, d'odeur fétide comme celle du souchet, de saveur âpre, à feuilles petites et serrées. La cime des tiges se ramifie en nombreux épis aristés ; aussi vante-t-on le *nard* pour ses doubles dons, les épis et les feuilles. Une autre espèce qui pousse sur les bords du Gange est absolument condamnée, sous le nom d'*ozaenitis*, à cause de son odeur vireuse.

De folio nardi plura dici par est ut principali in unguentis. Frutex est graui et crassa radice, sed breui ac nigra fragilique, quamuis pingui, situm redolente, ut cyperi, aspero sapore, folio paruo densoque. Cacumina in aristas se spargunt ; ideo gemina dote nardi spicas ac folia celebrant. Alterum eius genus apud Gangen nascens damnatur iin totum ozaenitidos nomine, urus redolens.

26. 43. On falsifie également le *nard* avec le *pseudonard*, herbacé qui pousse partout, à feuilles plus épaisses et plus larges, et d'une couleur effacée tirant sur le blanc ; ou encore avec sa racine qu'on y mélange pour faire du poids, avec de la gomme, de l'écume d'argent (litharge), du *stibium* (antimoine), du souchet ou de l'écorce de souchet. Le *nard* pur se reconnaît à sa légèreté, à sa couleur rousse, à la suavité de son odeur, à sa saveur agréable, mais très astringente. L'épi se vend cent deniers la livre. Le prix des feuilles est établi d'après leur taille : l'*hadrosphère*, ainsi appelé parce qu'on en fait les plus grosses boulettes, se vend 40 deniers ;

Adulteratur et pseudonardo herba, quae ubique nascitur crassiore atque latiore folio et colore languido in candidum uergente, item sua radice permixta ponderis causa et cummi spumaque argenti aut stibi ac cypero cyperie cortice. Sincerum quidem leuitate deprehenditur et colore rufo odorisque suauitate et gustu maxime siccante os, sapore iucundo. Pretium spicae in libras X C. Folia diuisere annonam amplitudine. Hadrosphaerum uocatur maioribus pilis X XXXX.

26. 44. le *mésosphère*, fait de feuilles petites, [se vend] 60 deniers ; le plus estimé, le *microsphère*, fait avec les plus petites feuilles, 75 deniers. Tous ont une odeur agréable, mais elle l'est davantage dans le nard frais. Lorsqu'ils sont vieux, le noir est préférable.

Quod minore folio est, mesophaerum appellatur ; emitur ꝥ LX. Laudatissimum microsphaerum e minimis foliis ; pretium eius ꝥ LXXV. Odoris gratia omnibus, maior recentibus. Nardo colos, si inueterauit, nigriori melior.

28. 48. L'*amome* en grappe, qu'on utilise, provient d'une vigne sauvage de l'Inde, ou, comme d'autres l'ont pensé, d'un arbuste tortueux, de la hauteur d'une palme. On l'arrache avec sa racine, et on le met en botte avec précaution, car il est fragile. Le plus estimé est celui qui a les feuilles semblables à celles du grenadier, lisses, et de couleur rousse. La seconde qualité est de couleur pâle ; moins bon est l'amome de couleur d'herbe, et le plus mauvais est le blanc, couleur qu'il prend en vieillissant.

Amomi uua in usu est <ex> Indica uite labrusca, ut alii existimauere, frutice tortuoso, palmi altitudine, carpiturque cum radice, manipulatim leniter componitur, protinus fragile. Laudatur quam maxime Punici mali foliis simile nec rugosis, colore rufo. Secunda bonitas pallido ; herbaceum peius, pessimumque candidum, quod et uetustate euenit.

28. 49. Le prix en grappes est de 60 deniers la livre ; concassé, l'amome vaut 48 deniers. Il pousse aussi en Arménie dans la région d'Otène, en Médie et dans le Pont. On le falsifie avec des feuilles de grenadier et une solution de gomme, pour qu'il puisse s'agglutiner et se rouler en forme de grappe. Il en existe une autre sorte qu'on appelle *amomis*, moins veinée, plus dure et moins odorante : ce qui montre ou que c'est une autre produit, ou qu'il a été cueilli avant maturité.

Pretium uuae in libras ꝥ LX, friato uero amomo ꝥ XLIX. Nascitur et in Armeniae parte quae uocatur Otene et in Media et in Ponto. Adulteratur foliis Punici et cummi liquido, ut cohaereat conuoluatque se in uuae modum. Est et quae uocatur amomis, minus uenosa atque durior ac minus odorata, quo apparet aut aliud esse aut colligi immaturum.

35. 71. [au sujet de la myrrhe d'Arabie] Mais la falsification la plus trompeuse se fait avec la myrrhe d'Inde, qu'on y récolte sur un arbre épineux. C'est le seul produit de l'Inde qui soit pire que ce qu'on récolte ailleurs : la distinction en est facile, tant il est inférieur.

Fallacissime autem adulteratur Indica murra, quae ibi de quadam spina colligitur. Hoc solum peius India adfert, facili distinctione : tanto deterior est.

41. 84. Mais ce que l'Arabie a de plus heureux encore, c'est sa mer, dont elle tire les perles qu'elle exporte, et, selon l'évaluation la plus basse, c'est cent millions de sesterces par an que l'Inde, les Sères et cette péninsule soustraient à notre Empire : tant nous coûtent cher le luxe et les femmes ! Quelle part, en effet, de cet argent, je vous en prie, revient maintenant aux dieux, même ceux des enfers ?

Verum Arabiae etiamnum felicius mare est : ex illo namque margaritas mittit, minimaque computatione milies centena milia sestertium annis omnibus India et Seres et paeninsula illa imperio nostro adimunt : tanti nobis deliciae et feminae constant. Quota enim portio ex illis ad deos, quaeso, iam uel ad inferos pertinet ?

49. 129. La Syrie donne encore le *malobathrum*, arbre à feuilles enroulées, de couleur feuille morte. On en exprime une huile pour la parfumerie. L'Égypte en produit davantage que la Syrie, mais le meilleur vient de l'Inde. On dit qu'il y pousse dans les marais, comme la lentille : il est plus odorant que le safran, noirâtre, rugueux, et avec un goût de sel. On estime moins le blanc. Il se gâte très vite en vieillissant. Placé sous la langue, sa saveur rappelle celle du nard ; bouilli dans du vin, son parfum dépasse tous les autres. Quant au prix, d'une variation incroyable, il va de 1 à 300 deniers la livre ; la feuille, elle, vaut 60 deniers la livre.

Dat et malobathrum Syria, arborem folio conuoluto, colore aridi folii, ex quo premitur oleum ad unguenta, fertiliore eiusdem Aegypto ; laudatius tamen ex India uenit. In paludibus ibi gigni tradunt lentis modo, odoratius croco, nigricans scrabrumque, quodam salis gustu. Minus probatur candidum. Celerime situm in uetustate sentit. Sapor eius nardo similis esse debet sub lingua. Odor uero in uino subferuefacti antecedit alios. In pretio quidem prodigio simile est, a denariis singulis ad X CCC peruenire libras, folium autem ipsum in libras X LX.

STRABON – GÉOGRAPHIE (LIVRE XV)

Texte transcrit à partir de Strabon, *Géographie, Livre XV. L'Inde, l'Ariane et la Perse*, texte établi et traduit par P.-O. Leroy, édition « Belles-Lettres », Paris, 2016.

11. Les frontières de l'Inde sont, au nord, les dernières hauteurs du Taurus depuis l'Ariane jusqu'à la mer orientale, chaîne de montagne dont les diverses parties sont nommées par les gens du pays Paropamisos, Émedon, Imaon et d'autres noms, tandis que les Macédoniens l'appellent le Caucase ; à l'ouest, le fleuve Indus ; les flancs sud et est, bien plus long que les deux autres, saillent en direction de la mer Atlantique et la forme du pays est celle d'un losange, chacun des deux flancs les plus longs dépassant le flanc qui lui fait face de 3000 stades (soit la longueur du cap qui est commun aux rivages du Levant et du Midi) et formant un saillant sur l'extérieur, dépassant le rivage opposé sur une longueur égale de chaque côtés. On dit que le flanc ouest, depuis les montagnes du Caucase jusqu'à la mer méridionale, mesure 13 000 stades, le long de l'Indus, jusqu'à ses embouchures ; en sorte que le flanc qui lui fait face, ajoutant à cette mesure les 3000 stades du cap, atteindra une longueur de 16 000 stades. Voilà, pour la largeur du pays, la taille minimale et la maximale. Le sens de la longueur va d'ouest en est ; en l'occurrence, jusqu'à Palibothra, on pourrait en donner la mesure avec certitude, car elle a été effectuée au cordeau ; il s'agit d'une route royale longue de 10 000 stades. Pour la partie qui est au-delà, on peut en conjecturer la mesure en s'appuyant sur le temps qu'on met à remonter le fleuve Gange depuis la mer jusqu'à Palibothra ; disons quelque 6000 stades. Ainsi le total, au minimum, se montera à 16 000 stades, comme Eratosthène dit l'avoir trouvé dans le relevé d'étapes le plus fiable et comme, d'autre part, Mégasthène lui-même le dit. Patrocle affirme qu'il y a 1000 stades de moins. Et à nouveau, si l'on ajoute à cette distance la longueur du cap qui forme un gigantesque saillant vers le Levant, ses 3000 stades nous donneront la longueur maximale. Ce segment va des embouchures du fleuve Indus, le long du rivage qui s'étend ensuite, jusqu'au cap dont nous avons déjà parlé et à son point le plus oriental. C'est là que vit le peuple appelé les Coniaci.

Τὴν Ἰνδικὴν περιώρικεν, ἀπὸ μὲν τῶν ἄρκτων, τοῦ Ταύρου τὰ ἔσχατα, ἀπὸ τῆς Ἀριανῆς μέχρι τῆς ἐφ' ἑσπερίας θαλάττης, ἅπερ οἱ ἐπιχώριοι κατὰ μέρος Παροπαμισόν τε καὶ Ἡμωδὸν καὶ Ἴμαον καὶ ἄλλα ὀνομάζουσι, Μακεδόνες δὲ Καύκασον· ἀπὸ δὲ τῆς ἐσπέρας, ὁ Ἰνδὸς ποταμός· τὸ δὲ νότιον καὶ τὸ Προσεφρον πλευρόν, πολὺ μείζω τῶν ἐτέρων ὄνρα, προπέπτωκεν εἰς τὸ Ἀτλαντικὸν πέλαγος, καὶ γίνεται ῥομβοειδὲς τὸ τῆς χώρας σχῆμα, τῶν μειζόνων πλευρῶν ἑκατέρου πλεονεκτουντος παρὰ τὸ ἀπεναντίον πλευρόν καὶ τρισχιλίους σταδίους, ὅσων ἐστὶ τὸ κοινὸν ἄκρον τῆς τε ἐσπερίας παραλίας καὶ τῆς μεσημβρινῆς, ἔξω προπεπτωκὸς ἐξ ἴσης ἐφ' ἑκάτερον παρὰ τὴν ἄλλην ἡύονα. Τῆς μὲν οὖν ἐσπερίου

πλευρας ἀπὸ των Καυκασίων ὄπων ἐπὶ τὴν νότιον θάλατταν στάδιοι μάλιστα λέγονται μύριοι τρισχίλιοι παρὰ τὸν Ἰνδὸν ποταμὸν μέχρι των ἐκβολων αὐτου, ὥστ' ἀπεναντίον ἢ ἐωθινή προσλαβουσα τοὺς της ἄρκας τρισχιλίους ἔσται μυρίων καὶ ἑξακισχιλίων σταδίων. Τοῦτο μὲν οὖν πλάτος της χώρας τό τ' ἐλάχιστον καὶ τὸ μέγιστον. Μῆκος δὲ τὸ ἀπὸ της ἐσπέρας ἐπὶ τὴν ἕω· τούτου δὲ τὸ μὲν μέχρι Παλιβόθρων ἔχει τις ἂν βεβαιότερως εἶπειν· καταμεμέτρηται γὰρ σχοινίοις, καὶ ἔστιν ὁδὸς βασιλικὴ σταδίων μυρίων· τὰ δ' ἐπέκεινα στοχασμῶ λαμβάνεται διὰ των ἀνάπλων των ἐκ θαλάττης διὰ του Γάγγου ποταμου μέχρι Παλιβόθρων· εἴη δ' ἂν τι σταδίων ἑξακισχιλίων. Ἔσται δὲ τὸ παν, ἢ βραχύτατον, μυρίων ἑξακισχιλίων, ὡς ἔκ τε της ἀναγραφης των σταθμων της πεπιστευμένης μάλιστα λαβειν Ἐρατοσθένης φησί, καὶ ὁ Μαγασθένης οὕτω συναποφαίνεται. Πατροκλῆς δὲ χιλίους ἔλαττον φησί. Τούτῳ δὲ πάλιν τῷ διαστήματι προστεθὲν τὸ της ἄρκας διάστημα τὸ προπιπτον ἐπὶ πλέον πρὸς τὰς ἀνατολάς, οἱ τρισχίλιοι στάδιοι ποιήσουσι τὸ μέγιστον μῆκος· ἔστι δὲ τοῦτο τὸ ἀπὸ των ἐκβολων του Ἰνδου ποταμου παρὰ τὴν ἑξῆς ἡὸνα μέχρι της λεχθείσης ἄρκας καὶ των ἀνατολικων αὐτης τερμόνων· οἰηουσι δ' ἔνταυθα οἱ Κωβιακοὶ καλούμενοι.

12. On peut voir ici, à ce propos, combien différent les affirmations des autres auteurs ; Ctésias affirme que l'Inde n'est pas moins vaste que le reste de l'Asie, Onésicrite qu'elle représente le tiers de la terre habitée, Néarque que la traversée de la plaine dure quatre mois, tandis que Mégasthène et Déimaque sont plus modérés, posant en effet la distance qui s'étend depuis la mer méridionale vers le Caucase est de plus de 20 000 stades (et plus de 30 000 par endroits, précise Déimaque). Nous leur avons répondu dans nos premiers livres. À présent, il suffit de dire que tout cela plaide en faveur de ceux qui demandent qu'on les excuse lorsqu'ils parlent de l'Inde sans établir de certitude.

Ἐκ δὲ τούτων πάρεστιν ὅραν ὅσον διαφέρουσιν αἱ των ἄλλων ἀποφάσεις, Κτησίου μὲν οὐκ ἐλάττω της ἄλλης Ἀσίας τὴν Ἰνδικὴν λέγοντος, Ὀνησικρίτου δὲ τρίτον μέρος της οἰκουμένης, Νεάρχου δὲ μῆγων ὁδόβην τεττάρων τὴν διὰ του πεδίου, Ἰ Μεγασθένους δὲ καὶ Δημάρχου μετριασάντων μαλλον· - ὑπὲρ γὰρ δισμυρίους τιθέασι σταδίους τὸ ἀπὸ της νοτίου θαλάττης ἐπὶ τὸν Καύκασον, Δημάχος δ' ὑπὲρ τοὺς τρισμυρίους κατ' ἐνίους τόπους· πρὸς οὓς ἐν τοῖς πρώτοις λόγοις εἴρηται, νυν δὲ τοσούτον εἶπειν ἰκανόν, ὅτι καὶ ταυτα συνηγορεῖ τοῖς αἰτουμένοις συγγνώμην, ἐάν τι περὶ των Ἰνδικων λέγοντες μὴ δισχυρίζωνται.

22. (...) Il pousse aussi en Inde beaucoup d'herbes médicinales, et beaucoup de racines provoquant la guérison aussi bien que l'effet contraire ; on y produit de nombreuses couleurs, à ce que disent Onésicrite et d'autres. Ce dernier ajoute qu'il existe une loi qui veut que tout homme qui découvre

un poison soit condamné à mort, s'il n'en trouve aussi l'antidote. Celui qui a découvert les deux se voit attribuer une récompense par les rois. On trouve encore cinnamome, nard et bien d'autres aromates dans le Sud de l'Inde, comme en Arabie et en Éthiopie, puisque ces territoires ont quelques choses de commun concernant les effets des rayons du soleil. Mais l'Inde surpasse les autres par l'abondance de ses eaux, qui rend l'air humide et ainsi, de surcroît, plus nourricier et plus fertile, ce qui est vrai aussi pour la terre et l'eau, et rend assurément les animaux terrestres et marins, chez les Indiens, plus grands que ceux que l'on trouve ailleurs. (...)

(...) Καὶ πολυφάρμακον δὲ καὶ πολύρριζον τῶν τε σωτηρίων καὶ τῶν ἐναντίων ὥστερ καὶ πολυχρώματος, καὶ οὗτος εἶρηκε καὶ ἄλλοι γε· προστίθησι δ' οὗτος ὅτι καὶ νόμος εἶη τὸν ἀνευρόντα τι τῶν ὀλεθρίων, ἐὰν μὴ προσανεύρη καὶ τὸ ἄκος αὐτοῦ, θανατουσθαι· ἀνευρόντα δὲ τιμῆς τυγχάνειν παρὰ τοῖς βασιλευσιν. Ἰ ἔχειν δὲ καὶ κιννάμωμον καὶ νάρδον καὶ τὰ ἄλλα ἀρώματα τὴν νότιον γῆν τὴν Ἰνδικὴν ὁμοίως ὥστερ τὴν Ἀραβίαν καὶ τὴν Αἰθιοπίαν ἔχουσάν τι ἐμπερὲς ἐκείναις κατὰ τοὺς ἡλίους· διαφέρουν δὲ τῶν πλεονασμῶν τῶν ὑδάτων ὥστ' ἔνικμον εἶναι τὸν ἀέρα καὶ τροφιμώτερον παρὰ τοῦτο καὶ γόνιμον μαλλον, ὡς δ' αὐτῶς καὶ τὴν γῆν καὶ τὸ ὕδωρ, ἢ δὴ καὶ μείζω τὰ τε χερσαία τῶν ζώων καὶ τὰ καθ' ὕδατος τὰ ἐν Ἰνδοῖς τῶν παρ' ἄλλοις εὐρίσκεσθαι. (...)

39. Mégasthènes dit que le nombre des Indiens est divisé en sept groupes ; les premiers pour le rang, qui sont aussi les derniers en nombre, sont les philosophes. On fait appel à leurs services, à titre individuel, pour les sacrifices des dieux ou les devoirs à rendre aux morts et en groupe, les rois les convoquent à ce que l'on nomme le « Grand Rassemblement », où, à la nouvelle année, tous les philosophes se réunissent à la porte du roi et mettent en commun tout ce que chacun exhorte à faire d'utile ou prévoit pour la prospérité des cultures et de l'élevage, ou au sujet du gouvernement. Celui qui est pris à s'être trompé trois, la loi l'oblige à se taire toute sa vie. Quant à celui qui voit juste, on lui accorde de ne plus payer ni taxe ni impôt.

Φησὶ δὴ τὸ τῶν Ἰνδῶν πλῆθος εἰς ἑπτὰ μέρη διηρησθαι, καὶ πρώτους μὲν τοὺς φιλοσόφους εἶναι κατὰ τιμὴν, ἐλαχίστους δὲ κατ' ἀριθμὸν· χρῆσθαι δ' αὐτοῖς ἰδίᾳ μὲν ἐκάστον τοὺς θύοντας ἢ τοὺς ἐναγίζοντας, κοινῇ δὲ τοὺς βασιλέας κατὰ τὴν μεγάλην λεγομένην σύνοδον, καθ' ἣν τοῦ νέου ἔτους ἅπαντες οἱ φιλόσοφοι τῶν βασιλείων συνελθόντες ἐπὶ θύρας ὅτι ἂν αὐτῶν ἕκαστος συντάξῃ τῶν χρησίμων ἢ τηρήσῃ πρὸς εὐετηρίαν καρπῶν τε καὶ ζώων καὶ περὶ πολιτείας, προσφέρει τοῦτ' εἰς τὸ μέσον· ὅς δ' ἂν τρεῖς ἐψευσμένος ἄλλω νόμος ἐστὶ σιγᾶν διὰ βίου· τὸν δὲ κατοπθώσαντα ἄφορον καὶ ἀτελεῖ κρύνουσι.

40. Le deuxième groupe est celui des paysans, qui sont les plus nombreux et les plus pacifiques ; ils n'ont pas d'obligation de service militaire et ont la liberté de travailler leur terre ; ils ne s'approchent pas de la cité, ni pour un autre besoin, ni pour des troubles civils. Très souvent, du moins, au même moment et dans le même lieu, il arrive que les soldats soient rangés en ordre de bataille et fassent la guerre aux ennemis et que les paysans sèment ou labourent sans rien risquer, avec les soldats pour défenseurs. Toute la terre est la propriété du roi. Les paysans la cultivent en payant une taxe d'affermage équivalente au quart de la récolte.

Δεύτερον δὲ μέρος εἶναι τὸ τῶν γεωργῶν, οἳ πλειστοί τε εἶσι καὶ ἐπιεικέστατοι, ἀστρατεία καὶ ἀδεία τοῦ ἐργάζεσθαι, πόλει μὴ προσιόντες μηδ' ἄλλη χρεῖα μηδ' ὀχλήσει κοινῇ· πολλάκις γοῦν ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ καὶ τόπῳ τοῖς μὲν ταρατετάχθαι συμβαίνει καὶ διακινδυνεύειν πρὸς τοὺς πολεμίους, οἳ δ' ἀρῶσιν ἢ σκάπτουσιν ἀκινδύνως, προμάχους ἔχοντες ἐκείνους. Ἔστι δ' ἡ χώρα βασιλικὴ πασα· μισθοῦ δ' αὐτὴν ἐπὶ τετάπταις ἐργάζονται τῶν καρπῶν.

41. Le troisième est celui des bergers et des chasseurs, qui ont seuls le droit de chasser et d'élever des animaux et de vendre ou de louer des bêtes de somme. Ils nettoient le pays des bêtes sauvages et des oiseaux qui picorent les graines et en échange le roi leur attribue une certaine mesure de blé ; ils vivent en nomades, sous la tente. Pour ce qui est des chevaux et des éléphants, les particuliers n'ont pas le droit d'en posséder. Ils estiment en effet que seul le roi peut en posséder et il y a des gens pour s'en occuper.

Τρίτον τὸ τῶν ποιμένων καὶ θηρευτῶν, οἷς μόνοις ἔξεστι θηρεύειν καὶ θρεμματοτροφεῖν ὧνά τε παρέχειν καὶ μισθοῦ ζεύγη· ἀντὶ δὲ τοῦ τὴν γῆν ἐλευτεροῦν θηρίων καὶ τῶν σπερμολόγων ὀρνέων μετροῦνται παρὰ τοῦ βασιλέως σίτον, πλάνητα καὶ σκηνίτην νεμόμενοι βίον. Ἴππον δὲ καὶ ἐλέφαντα τρέφειν οὐκ ἔξεστιν ἰδιώτῃ· βασιλικὸν δ' ἐκάτερον νενόμισται τὸ κτήμα, καὶ εἰσὶν αὐτῶν ἐπιμεληταί.

46. Ainsi, après les chasseurs et les bergers, le quatrième groupe, affirme Mégasthène, est composé des artisans, des marchands et de ceux qui tirent de leur corps le fruit de leur travail. Parmi ceux-là, les uns payent une taxe et fournissent des services d'utilité publique fixés pour chaque corps de métier, et pour ceux qui fabriquent armes et navires, le salaire et la nourriture leur viennent du roi. En effet, ils ne travaillent que pour lui. C'est le responsable de l'armée qui fournit les armes aux soldats et c'est le navarque qui loue les navires aux marins et aux marchands.

Μετά γὰρ τοὺς θηρευτὰς καὶ τοὺς ποιμένας τέταρτόν φησιν εἶναι μέρος τοὺς ἐργαζομένους τὰς τέχνας καὶ τοὺς καπηλικούς καὶ οἷς ἀπὸ τοῦ σώματος ἢ ἐργασία· ὧν οἱ μὲν φόρον τελουσι καὶ ναυπηγοὺς παρέχονται τακτάς, τοὺς δ' ὀπλοποιοὺς καὶ ναυπηγοὺς μισθοὶ καὶ τροφαὶ παρὰ βασιλέως ἔκκινται· μόνῳ γὰρ ἐργάζονται· παρέχει δὲ τὰ μὲν ὄπλα τοὺς στρατιώταις ὁ στρατοφύλαξ, τὰς δὲ ναυς μισθοῦ τοὺς πλέουσιν ὁ ναύαρχος καὶ τοὺς ἐμπόρους.

47. Le cinquième est celui des guerriers, qui passent le temps où ils n'exercent pas leur métier à ne rien faire et à boire, aux frais de la couronne, en sorte qu'ils partent très vite en expédition, quand il le faut, n'ayant rien d'autre à fournir que leurs propres corps.

Πέμπτον ἐστὶ τὸ τῶν πολεμιστῶν, οἷς τὸν ἄλλον χρόνον ἐν σχολῇ καὶ πότει οἱ βίος ἐστὶν ἐκ τοῦ βασιλικοῦ διαιωμένοι, ὥστε τὰς ἐξόδους, ὅτων ἢ χρεῖα, ταχέως ποιησθαι, πλὴν τῶν σωμάτων μηδὲν ἄλλο κομίζοντας παρ' ἑαυτῶν.

48. Le sixième groupe est celui des inspecteurs. Il leur est confié la mission d'observer ce qui se fait et de le rapporter en cachette au roi, faisant des courtisanes leurs alliées, celles de la ville pour ceux de la ville et celles des calos militaires pour ceux de là-bas. On confie cette tâche aux meilleurs et aux plus fiables.

Ἐκτοὶ δ' εἰσὶν οἱ ἔφοροι· τούτοις δ' ἐποπτεύειν δέδοται τὰ πραττόμενα καὶ ἀναγγέλλειν λάθρᾳ τῷ βασιλεὶ συνεργοὺς ποιούμενοι τὰς ἐταίρας, τοὺς μὲν ἐν τῇ πόλει τὰς ἐν τῇ πόλει, τοὺς δὲ ἐν στρατοπέδῳ τὰς αὐτόθι· καθίστανται δ' οἱ ἀριστοὶ καὶ πιστότατοι.

49. En septième position, les conseillers qui siègent aux côtés du roi, dont dépendent les magistratures, les tribunaux et l'administration de l'État. Il n'est pas permis qu'aient lieu des mariages entre gens de corps différents, ni de changer d'activité ou de travail, en prenant l'une puis l'autre, ni qu'un seul homme se charge de plusieurs activités, à moins qu'il ne soit des philosophes. En effet, on les laisse libres, eu égard à leur supériorité.

Ἐβδομοὶ δ' οἱ σύμβουλοι καὶ σύνοδοι τοῦ βασιλέως, ἐξ ὧν τὰ ἀρχαῖα καὶ δικαστηρια καὶ ἡ διοίκησις τῶν ὅλων. Οὐκ ἔστι δ' οὔτε γαμῆν ἐξ ἄλλου γένους οὔτ' ἐπιτήδευμαοῦτ' ἐργασίαν μεταλαμβάνειν ἄλλην ἐξ ἄλλης, οὐδὲ πλείους μεταχειρίζεσθαι τὸν αὐτὸν πλὴν εἰ τῶν φιλοσόφων τις εἴη· ἕασθαι γὰρ τοῦτον δι' ἀρετῆν.

PERIPLUS MARIS ERYTHRAEI

Texte transcrit à partir de Lionel Casson, *The Periplus Maris Erythraei*, text with introduction, translation and commentary, Princeton University Press, Princeton, 1989.

1. Of the designated harbours of the Erythraean Sea and the ports of trade on it, first comes Egypt's port of Myos Hormos and, beyond it, after a sail of 1800 stades to the right, Berenicê. The ports of both are bays of the Red Sea on the edge of Egypt.

Τῶν ἀποδεδειγμένων ὄρμων τῆς Ἐρυθραῖς θαλάσσης καὶ τῶν περὶ αὐτὴν ἐμπορίων πρῶτός ἐστιν λιμὴν τῆς Αἰγύπτου Μυὸς ὄρμος, μετὰ δὲ αὐτὸν εἰσπεόντων ἀπὸ χιλίων ὀκτακοσίων σταδίων ἐν δεξιᾷ ἢ Βερ-νίκη· ἀμφοτέρων <δὲ> οἱ λιμένες ἐν τῷ ἐσχάτῳ τῆς Αἰγύπτου κόλποι [δὲ] τῆς Ἐρυθραῖς θαλάσσης κεῖνται.

14. Departure from Egypt for all these 'far-side' ports of trade is around the month of July, that is Epeiph. To these 'far-side' ports of trade it is also common to ship in from the inner regions of Ariakê and Barigazra goods from those places that find a market : grain ; rice ; ghee ; sesame oil ; cotton cloth, the *monachê* and the *sagmatogênê* ; girdles ; cane sugar. Some ships sail principally to these ports of trade but some follow the coast and take on whatever cargoes come their way. The area is not ruled by a king but each port of trade is administered by its own chief.

Πλέεται δὲ εἰς πάντα ταῦτα τοῦ πέραν ἐμπόρια ἀπὸ μὲν Αἰγύπτου περὶ τὸν Ἰούλιον μῆνα, ὃ ἐστὶν Ἐπίφι. Ἐξαρτιζεται δὲ συνήθως καὶ ἀπὸ τῶν ἔσω τόπων τῆς Ἀριακῆς καὶ Βαρυγάζων εἰς τὰ αὐτὰ τὰ τοῦ πέρα<v> ἐμπόρια γένη προχωροῦντα ἀπὸ τῶν τόπων, οἷτος καὶ ὄρυζα καὶ βούτυρον καὶ ἔλαιον σησάμινον καὶ ὀθόνιον, ἢ τε μοναχή[ν] καὶ ἢ σαγματογήνη, καὶ περιζώματα καὶ μέλι τὸ καλάμινον τὸ λεγόμενον σάκχαρι. Καὶ οἱ μὲν προηγουμένως εἰς ταῦτα τὰ ἐμπόρια πλέουσιν, οἱ δὲ <κατὰ> τὸν παράπλου ἀντιφορτίζονται τὰ ἐμπερόντα. Οὐ βασιλεύεται δὲ ὁ τόπος, ἀλλὰ τυράννοις ἰδίους καθ' ἕκαστον ἐμπόριον διοικεῖται.

53. Beyond Kalliena other local ports of trade are : Sêmylla, Mandagora, Palaipatmai, Melizeigara, Byzantion, Toparon, Tyrannosboas. Then come the Sêsekreienai Islands as they are caled, the Isle of the Aigidioi, the Isle of the Keineittoi near what is called the Peninsula, around which places there are pirates, and next White Island. Then come Naura and Tyndis, the first ports of trade of Limyrikê, and, after these, Muziris and Nelkynda, which are now the active ones.

Μετὰ δὲ Καλλιέναν ἄλλα ἐμπόρια τοπικὰ Σήρυλλα καὶ Μανδαγόρα καὶ Παλαιπάτμαι καὶ Μαλιζειγάρα καὶ Βυζάντιον τοπαρον καὶ τύραντος βοας. Εἶπα Σησεκρέειναι λεγόμεναι νῆσοι καὶ ἡ τῶν Αἰγιδίων καὶ ἡ τῶν Καινειτῶν κατὰ τὴν λεγομένην Χερσόνησον, καθ' οὓς τόπους εἰσὶν πειραταί, καὶ μετὰ ταύτην Λευκὴ νῆσος. Εἶτα Νάουρα καὶ Τύνδεις, τὰ πρῶτα ἐμπόρια τῆς Λιμυρικῆς, καὶ μετὰ ταύτας Μούζιρις καὶ Νελκύνδα, αἱ νῦν πράσουσαι.

54. Tyndis, a well-known village on the coast, is in the kingdom of Kêprobotos. Muziris, in the same kingdom, owes its prosperity to the shipping from Ariakê that comes there as well as to Greek shipping. It lies on a river 500 stades distant from Tyndis by river and sea, and from [? the river mouth] to it is 20 stades. Nelkynda is just about 500 stades from Muziris, like by river and sea, but it is in another kingdom, Pandiôn's. It too lies on a river, about 120 stades from the sea.

Βασιλείας ἐστ' ἰν ἡ μὲν Τύνδεις Κηπροβότου, κώμη παραθαλάσσιος ἔνσημος· ἡ δὲ Μούζιρις βασιλείας μὲν τῆς αὐτῆς, ἀκμάζουσα δὲ τοῖς ἀπὸ τῆς Ἀριακῆς εἰς αὐτὴν ἐρχομένοις πλοίοις καὶ τοῖς Ἑλληνικοῖς· κεῖται δὲ παρὰ ποταμὸν ἀπέχουσα ἀπὸ μὲν Τύνδεως διὰ τοῦ ποταμοῦ καὶ διὰ θαλάσσης σταδίους πεντακοσίους, ἀπὸ δὲ τοῦ <*> κατ' αὐτὴν αἴκοσι. Ἡ δὲ Νελκύνδα σταδίους μὲν ἀπὸ Μουζίρεως ἀπέκει[ν] σχεδὸν πεντακοσίους, ὁμοίως διὰ τε ποταμοῦ [καὶ πεζῆ] καὶ διὰ θαλάσσης, βασιλείας δὲ ἐστὶν ἐτέρας, τῆς Πανδίωνος· κεῖται δὲ καὶ αὐτὴ παρὰ ποταμὸν ὡσεὶ ἀπὸ σταδίων ἑκατὸν εἴκοσι τῆς θαλάσσης.

55. Another settlement lies at the very mouth of the river, Bakarê, to which vessels drop downriver from Nelkynda for the outbound voyage ; they anchor in the open roads to take on their cargoes because the river has sandbanks and channels that are shoal. The kings themselves of both ports of trade dwell in the interior. Vessels coming from the open sea in the vicinity of these places get an indication that they are approaching land from the snakes that emerge to meet them ; these are also black in color but shorter and with dragon-shaped head and blood-red eyes.

Ἐτέρα δὲ καὶ αὐτὸ τὸ στόμα τοῦ ποταμοῦ πρόκειται κώμη Βακαρή, εἰς ἣν ἀπὸ Νελκύνδως ἐπὶ τῆς ἀναγωγῆς προκαταβαίνουσι τὰ πλοῖα· ἐπὶ σάλῳ διορμίζεται πρὸς ἀνάληψιν τῶν φορτίων διὰ τὸ τὸν ποταμὸν ἄλματα καὶ διάπλους ἔχει<ν> ἐλαφροῦς. Αὐτοὶ δὲ οἱ βασιλεῖς ἀμφοτέρων τῶν ἐμπορίων ἐν τῇ μεσογαίῳ κατοικοῦσιν. Καὶ περὶ τούσδε τοὺς τόπους τοῖς ἐκ πελάγους σημεῖον ἐπιβολῆς εἰσὶν οἱ προαπαντῶντες ὄφεις, μέλανες μὲν καὶ αὐτοὶ τὴν χροάν, βραχύτεροι δὲ καὶ δρακοντοειδεῖς τὴν κεφαλὴν καὶ τοῖς ὄμμασιν αἱματώδεις.

56. Ships in these ports of trade carry full loads because of the volume and quantity of pepper and malabathron. They offer a market for : mainly a great amount of money ; peridot (?) ; clothing with no adorning, in limited quantity ; multicolored textiles ; sulphide of antimony ; coral ; raw glass ; copper, tin, lead ; wine, in limited quantity, as much goes to Barygaza ; realgar ; orpiment ; grain in sufficient amount for those involved with shipping, because the [sc. Local] merchants do not use it. They export pepper, grown from the most part in only one place connected with these ports, that called Kottanarikê. They also export : good supplies of fine-quality pearls ; ivory ; Chinese [i.e., silk] cloth ; Gangetic nard ; malabathron, brought here from the interior ; all kind of transparent gems ; diamonds ; sapphires ; tortoise shell, both the kind from Chrysê Island and the kind caught around the islands lying off Limyrikê itself. For those sailing here from Egypt, the right time to set out is around the month of July, that is, Epeiph.

Πλεῖ δὲ εἰς τὰ ἐμπόροα ταῦτα μεστὰ πλοῖα διὰ τὸν ὄγκον καὶ τὸ πλῆθος τοῦ πιπέρεως καὶ τοῦ μαλαβάθρου. Προχωρεῖ δὲ εἰς αὐτὴν προηγουμένως [δὲ] χρήματα πλεῖστα, χρυσόλιθα, ἱματισμὸς ἀπλοῦς οὐ πολὺς, πολὺμιτα, στιμι, κοράλλιον, ὕελος ἀργή, χαλκός, κασσίτερος, μόλιβος, οἶνος δὲ οὐ πολὺς, σώζει δὲ τοσοῦτον, ὅσον ἐν Βαρυγάζοις, σανδαοάκη, ἀρσενικόν, σιτος δὲ ὅσος ἀρχέσει τοῖς περὶ τὸ ναυκλήριον διὰ τὸ μὴ τοὺς ἐμπόρους αὐτῷ χρῆσθαι. Φέρεται δὲ πέπερι, μονογενῶς ἐν ἐνὶ τόπῳ τούτων τῶν ἐμπορίων γεννώμενον πολὺ, λεγομένη Κοτταναπικῆ. Φέρεται δὲ καὶ μαργαρίτης ἱκανὸς καὶ διάφορος καὶ ἐλέφας καὶ ὀθόνια Σηρικὰ καὶ νάρδος ἢ Γαγγιτικὴ καὶ μαλάβαθρον ἐκ τῶν ἔσω τόπων εἰς αὐτὴν καὶ λιθία διαφανῆς παντοία καὶ ἀδάμας καὶ ὑάκινθος καὶ χελώνη ἢ τε Χρυσονητιωτικὴ καὶ ἢ περὶ τὰς νήσους θηρευομένη τὰς χελώνη ἢ τε τῆς Λιμυρικῆς. Πλέουσι δὲ αἰς αὐτὴν οἱ κατὰ καιρὸν ἀναγόμενοι ἀπ' Αἰγύπτου περὶ τὸν Ἰούλιον μῆνα, ὃ ἐστὶν Ἐπίφι.

60. Of the ports of trade and harbors in these parts at which vessels sailing from both Limyrikê and the north call, the more important, lying in a row, are the ports of trade of Kamara, Podukê, and Sôpatma. They are home ports for local bats that sail along the coast as far as Limyrikê and others ; called *sangara*, that are very big dugout canoes held together by a yoke, as well as for the very big *kolandiophônta* that sail across to Chrysê and the Gangês region. There is a market in these place for all the [sc. Wetsern] trade goods imported by Limyrikê, and, generally speaking, there come to them all year round both the cash originating from Egypt and most kinds of all the goods originating from Limyrikê and supplied along this coast.

Τῶν δὲ κατὰ τοῦτον ἐμπορίων τε καὶ ὄρων, ἐς οὓς οἱ τε ἀπὸ τῆς λιμυρικῆς καὶ ἀπὸ ἄρκτου πλάοντες κατάγονται, ἐπισημότερα καὶ κατὰ τὸ ἐξῆς κείμενά ἐστιν ἐμπόρια καμάρα καὶ Ποδούκη καὶ Σωπάτμα, ἐν οἷς τοπικὰ μὲν ἐστὶν πλοῖα μέχρι λιμυρικῆς παραλεγόμενα τὴν γῆν, ἕτερα δ' ἐκ μονοξύλων πλοίων μεγίστρων ἀφῆς· ἐζευγμένα, λεγόμενα σάνγαρα· τὰ δὲ εἰς τὴν Χρυσῆν καὶ εἰς τὸν Γάγγην διαίροντα κολανδιοφωντα τὰ μέγιστρα. Προχωρεῖ δὲ εἰς τοὺς τόπους τούτους πάντα τὰ εἰς τὴν Λιμυρικὴν ἐργαζόμενα, καὶ σχεδὸν εἰς αὐτοὺς κατανατᾷ τό τε χρῆμα τὸ ἀπ' Αἰγύπτου ἐρόμενον τῷ παντὶ χρόνῳ κα<ι> τὰ πλεῖστα γένη πάντων τῶν ἀπὸ Λιμυρικῆς φερομένων <καὶ> διὰ ταύτης τῆς παραλίας ἐπιχορηγομένων.

CARNET D'ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : ivoire pompéien reconstitué, vue de face. 25 AEC – 50 EC.
Conservé au *Museo Nazionale Archeologico di Napoli* (inv. 149425)
Image Copyright Asher (2012), p. 71, plate 3.

Fig. 2 : ivoire pompéien, dans son état de découverte. 25 AEC – 50 EC.
Pièce reconstituée conservée au *Museo Nazionale Archeologico di Napoli* (inv. 149425)
Image Copyright Maiuri (1938), tav. XLV.1.

Fig. 3 : carte de Walsperger, Konstanz, 1448.
Conservé à la *Biblioteca Apostolica Vaticana* (Pal. Lat. 1362.b)
Images Copyright Biblioteca Apostolica Vaticana

Fig. 4 : carte de Frau Mauro, Venise, 1459.
Conservé à la *Biblioteca nazionale Marciana* de Venise (Ms. 11548).
Images Copyright Engineering Historical Memory

Fig. 5 : carte du monde, basé sur la Géographie de Ptolémée. Édition de Rome, 1478.
Conservé à la *British Library* (C.3.d.6, map 1)
Images Copyright British Library

Fig. 6 : carte du monde, basé sur la Géographie de Ptolémée, Édition d'Ulm, 1482.
Conservé à la *British Library* (IC. 9304)
Image Copyright British Library

Fig. 7 : coupe stratigraphique de la tranchée n°II du site d'Arikamedu, basée sur les fouilles de Wheeler.
In Wheeler (1946), p. 23.

Fig. 8 : coupe stratigraphique de la tranchée n°4 d'Arikamedu, basée sur les fouilles de Casal
In Casal (), fig. 3.

Fig. 9 : ostraka inscrit, découvert à Quseir al-Qadim. 8,1x 10,4 cm.
In Bagnal (), plate 19.54.

Fig. 10 : O. Max. inv. 654. Ostraka inscrit, découvert à al-Zarqa (désert Oriental). II^e siècle EC.
5,2 x 6 cm.
In Bülow-Jacobsen et al (), p. 37, plate IV.

Fig. 11 : Retranscription du Tarif par Coptos par Flanders Petrie. 90 EC.
In Petrie (), plate XXIV.

Fig. 12 : *Tabula Peutingeriana*, section XI, représentant Muziris et le *Templum Augusti* adjacent.
Conservé à l'*Österreichischen Nationalbibliothek*
In Cobb (2016), fig. 8.

Fig. 13 : Fouilles de Pattanam, vue du quai (a) et du canoë (b) *in situ*. Les éléments entourés en rouge correspondent à des trous de poteaux.
In Cherian *et al.* (2009), plate 3.

Fig. 14 : graphiques reprenant le nombre de pièces romaines en Inde par rapport à chaque empereur, et par rapport au nombre d'années de règnes de chaque empereur.
In Nappo (2018), figs. 17.2 et 17.4.

Fig. 15 : *Aureus* provenant probablement de Pudukottai (Tamil Nadu) et conservé au British Museum de Londres (inv. 1898,0803.4). Pièce émise en Italie en 27 AEC. L'avvers présente un portrait d'Auguste entaillé.
Image Copyright : Trustees of the British Museum

Fig. 16 : Transcription d'une inscription (ZPE 163 – 300) par Speidel, mentionnant la légion VI Ferrata et l'autorité d'un pro-préteur, découverte sur les Îles Farasan (Arabie Saoudite). c. 120 EC. 76 x 50 cm.
In Speidel (2015), p. 300.

Fig. 17 : Transcription d'une inscription (ZPE 163 – 298) par Speidel, mentionnant une présence romaine près des côtes orientales de la mer Rouge, découverte sur les Îles Farasan (Arabie Saoudite). 144 EC. 72 x 42 cm.
In Speidel (2015), p. 298.

Fig. 18 : Planche céramique d'Arikamedu, représentant quelques exemplaires de *Rouletted Ware*.
In Wheeler (1946), fig. 12.

Fig. 19 : Tesson de RW (inv. de fouilles 590), découvert à Anuradhapura.
In Shoebridge (), fig. 1.1.

Fig. 20 : assemblage céramique issu des fouilles de Tissamaharama. La RW se situe dans le coin supérieur droit (b).
In Schenk (2006), fig. 2.

Fig. 21 : tessons de RW issu des fouilles de Wari.
In Jahan (2010), fig. 2.

Fig. 22 : perles de verre provenant de Giribawa (Sri Lanka),
In Dussubieux et al (2008), fig. 4.



Fig. 1 : ivoire pompéien reconstitué, vue de face. 25 AEC – 50 EC.
Conservé au *Museo Nazionale Archeologico di Napoli* (inv. 149425)
Image Copyright Asher (2012), p. 71, plate 3.



Fig. 2 : ivoire pompéien, dans son état de découverte. 25 AEC – 50 EC.
Pièce reconstituée conservée au *Museo Nazionale Archeologico di Napoli* (inv. 149425)
Image Copyright Maiuri (1938), tav. XLV.1.



I am mior pofitio figurat...
 Colunt...
 Et...

Fig. 3 : carte de Walsperger, Konstanz, 1448.
 Conservé à la *Biblioteca Apostolica Vaticana* (Pal. Lat. 1362.b)
 Images Copyright Biblioteca Apostolica Vaticana



Fig. 4 : carte de Frau Mauro, Venise, 1459.
Conservé à la *Biblioteca nazionale Marciana* de Venise (Ms. 11548).
Images Copyright Engineering Historical Memory

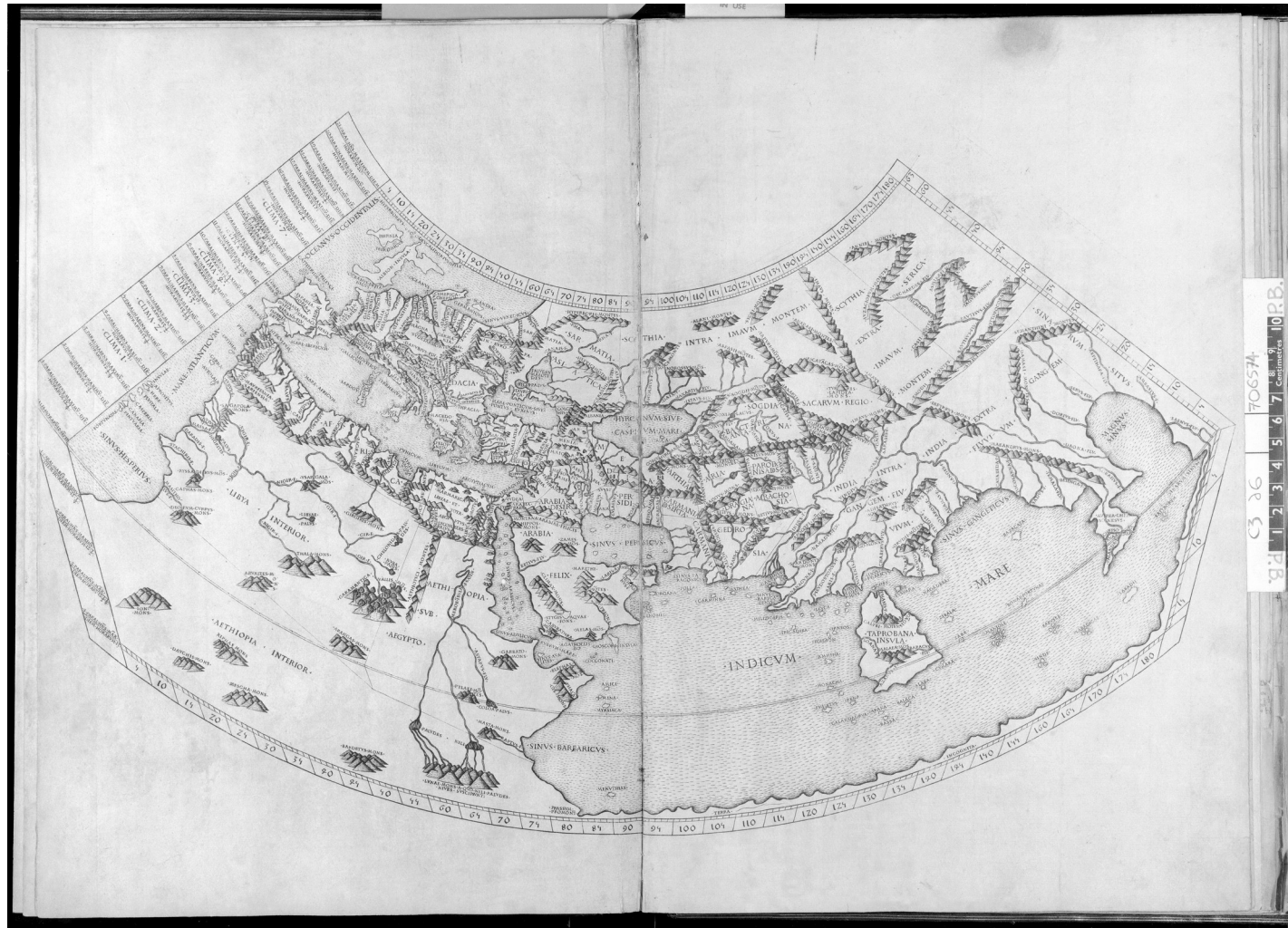


Fig. 5 : carte du monde, basé sur la Géographie de Ptolémée. Édition de Rome, 1478.
Conservé à la *British Library* (C.3.d.6, map 1)
Images Copyright British Library

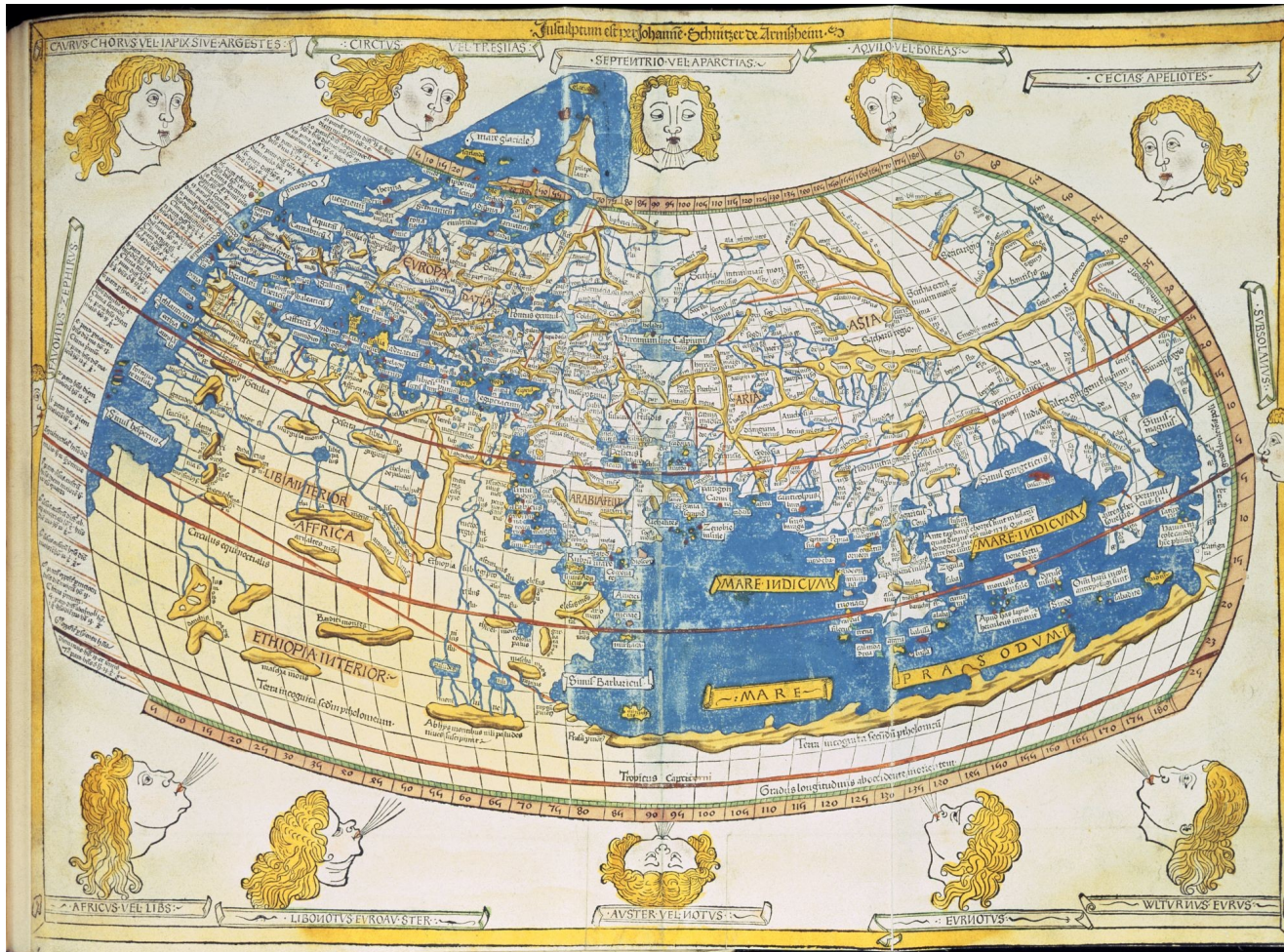


Fig. 6 : carte du monde, basé sur la Géographie de Ptolémée, Édition d'Ulm, 1482.
 Conservé à la *British Library* (IC. 9304)
 Image Copyright British Library

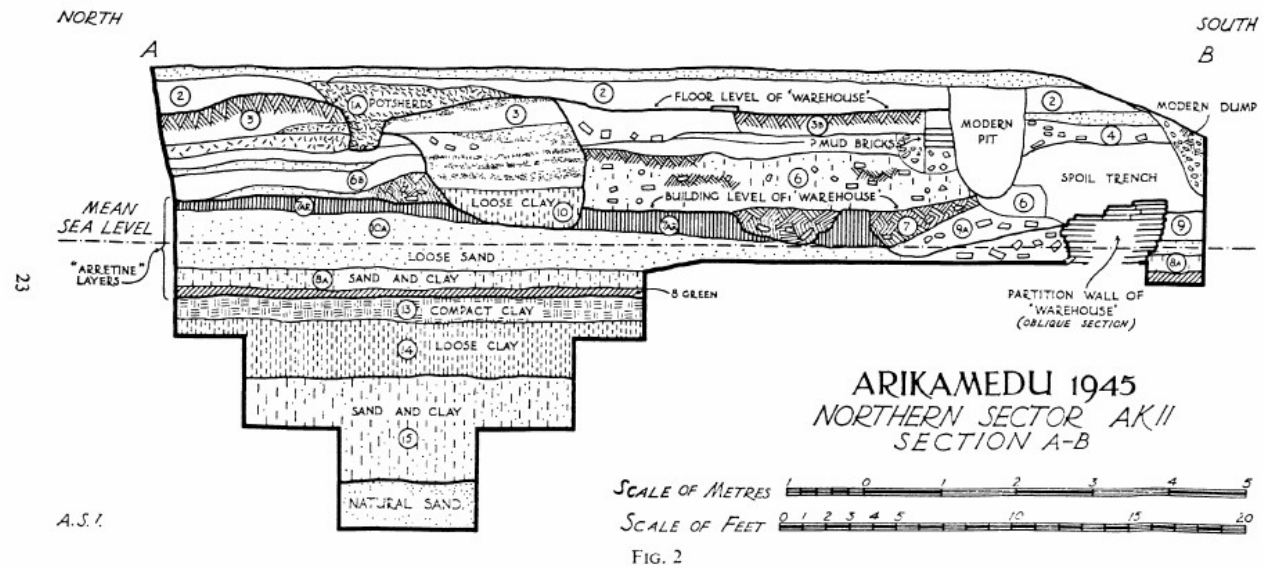


Fig. 7 : coupe stratigraphique de la tranchée n°II du site d'Arikamedu, basée sur les fouilles de Wheeler. In Wheeler (1946), p. 23.

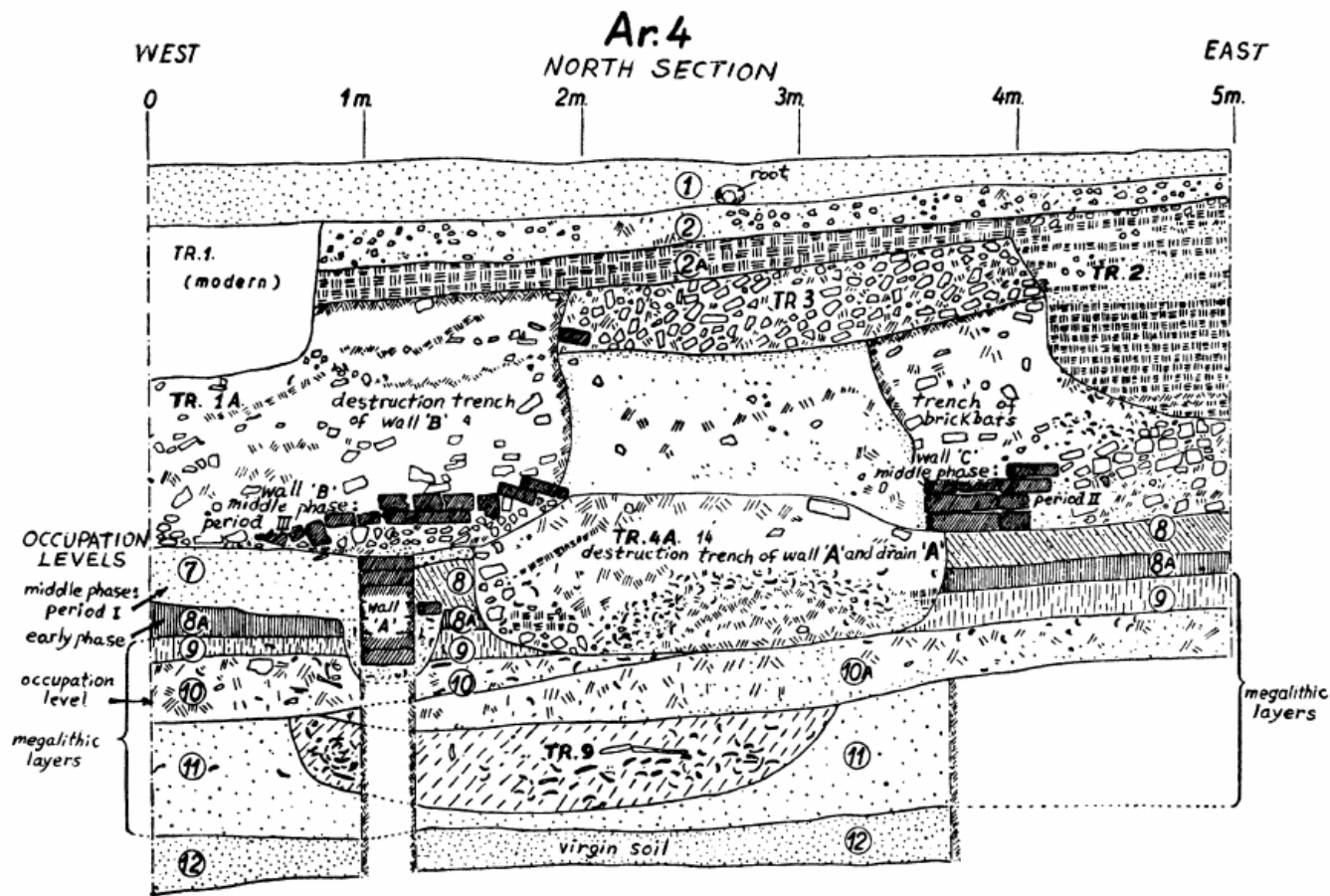


Fig. 8 : coupe stratigraphique de la tranchée n°4 d'Arikamedu, basée sur les fouilles de Casal In Casal (), fig. 3.



Fig. 9 : ostraka inscrit, découvert à Quseir al-Qadim. 8,1x 10,4 cm.
In Bagnol (), plate 19.54.



]]
] προβις]
] ξενου ονα]
] διὰ Μυ(ὸ)ς "Ορ[μου
 5] ρατος πολ[
] καὶ Ἡρακλ[]
] καὶ Μαξιμ[]
 ἄ]σπασε πάν[τας
 ἄ]σπασε []
 10 Κ]λαύδιον

Fig. 10 : O. Max. inv. 654. Ostraka inscrit, découvert à al-Zarqa (désert Oriental).
 II^e siècle EC. 5,2 x 6 cm. In Bülow-Jacobsen et al (), p. 37, plate IV.

ΕΣ ΕΠΙΤΑΓΗ C
 ΟΣΑ ΔΕΙΤΟ ΥΣΜΙΘΩ
 ΤΑΣΤΟ ΥΕΝ ΚΟΠΤΩΙ ΥΠΟ ΠΕΙΠΤΟΝ
 ΤΟΣ ΤΗΙΑ ΡΑ ΒΑΡΧΙΑ ΑΠΟΣΤΟΛΙΟΥ ΤΡΑ C
 CΕΙΝ ΚΑΤΑ ΤC Ν ΓΝΩΜΟΝ, ΤΗ ΔΕ ΤΗ
 CΤΗΛΗ ΕΝ ΚΕΧΑΡΑ ΚΤΑ ΔΙΑΛΟΥ ΚΙΟΥ
 ΑΝΤΙCΤΙΟΥ ΑCΙΑΤΙΚΟΥ ΕΠΑΡΧΟΥ
 ΟΡΟΥC ΒΕΡΕΝCΙΚΗ C
 ΚΥΒΕΡΝΗΤΟΥ ΕΡΥΘΡΑΙΚΟΥ ΔΡΑ
 ΧΜΑC ΟΚΤΩΙ
 ΕΣ ΠΡΩΡΕΩC ΔΡΑΧΜΑC ΔΕΚΑ
 ΑΚΟΥ ΔΡΑΧΜΑC ΔΕΚΑ
 ΚΥΤΟΥ ΔΡΑΧΜΑC ΠΕΝΤΕ
 ΡΑΤΕΥ ΤΟΥ ΝΑΥΠΗΓΟΥ ΔΡΑΧΜΑC
 ΠΕΝΤΕ ΧΕΙΡΟΤΕΧΝΟΥ ΔΡΑΧΜΑC
 ΟΚΤΩΙ ΓΥΝΑΙΚΩΝ ΠΡΟC ΕΤΑΙΡΙC
 ΜΟΝ ΔΡΑΧΜΑC ΕΚΑΤΟΝ ΟΚΤΩ
 ΓΥΝΑΙΚΩΝ ΕΙC ΠΛΕΟΥC ΩΝ ΔΡΑ
 ΧΜΑC ΕΙΚΟCΙ ΓΥΝΑΙΚΩΝ CΤΡΑΤΙ
 ΩΤΩΝ ΔΡΑΧΜΑC ΕΙΚΟCΙ
 ΠΙΤΤΑΚΙΟΥ ΚΑΜΗΛΩΝ ΟΒΟΛΟΝ ΕΝΑ
 CΦΡΑΓΙCΜΟΥ ΠΙΤΤΑΚΙΟΥ ΟΒΟΛΟΥC ΔΥΟ
 ΠΟΡΕΙΑC ΕΞΕΡΧΟΜΕΝΗ C ΕΚΑCΤΟΥ
 ΠΙΤΤΑΚΙΟΥ ΤΟΥ ΑΝΔΡΟC ΑΝΑΒΑΙΝΟΝ
 ΤΟC ΔΡΑΧΜΗΝ ΜΙΑΝ ΓΥΝΑΙΚΩΝ
 ΠΑCΩΝ ΑΝΑ ΔΡΑΧΜΑC ΤΕC CΑΡΑC
 ΟΝΟΥ ΟΒΟΛΟΥC ΔΥΟ ΑΜΑΞΗC ΕΧΟΥ
 CΗC ΤΕΤΡΑΓΩΝΟΝ ΔΡΑΧΜΑC ΤΕC CΑΡΕC
 ΙCΤΟΥ ΔΡΑΧΜΑC ΕΙΚΟCΙ ΚΕΡΑΤΟC ΔΡΑ
 ΧΜΑC ΤΕC CΑΡΕC ΤΑΦΗC ΑΝΑΦΕΡΟΜΕ
 ΝΗC ΚΑΙ ΚΑΤΑΦΕΡΟΜΕΝΗC ΔΡΑΧΜΗΝ Μ
 ΑΝΤΕ ΠΡΩΒΟΛΟΝ ΛΘ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟC
 ΚΑΙ CΑΡΟC CΕΒΑCΤΟΥ ΠΑΧΩΙC

Fig. 11 : Retranscription du Tarif de Coptos par Flanders Petrie. 90 EC.
 In Petrie (), plate XXIV.



Fig. 12 : *Tabula Peutingeriana*, section XI, représentant Muziris et le *Templum Augusti* adjacent.
 Conservé à l'Österreichischen Nationalbibliothek
 In Cobb (2016), fig. 8.

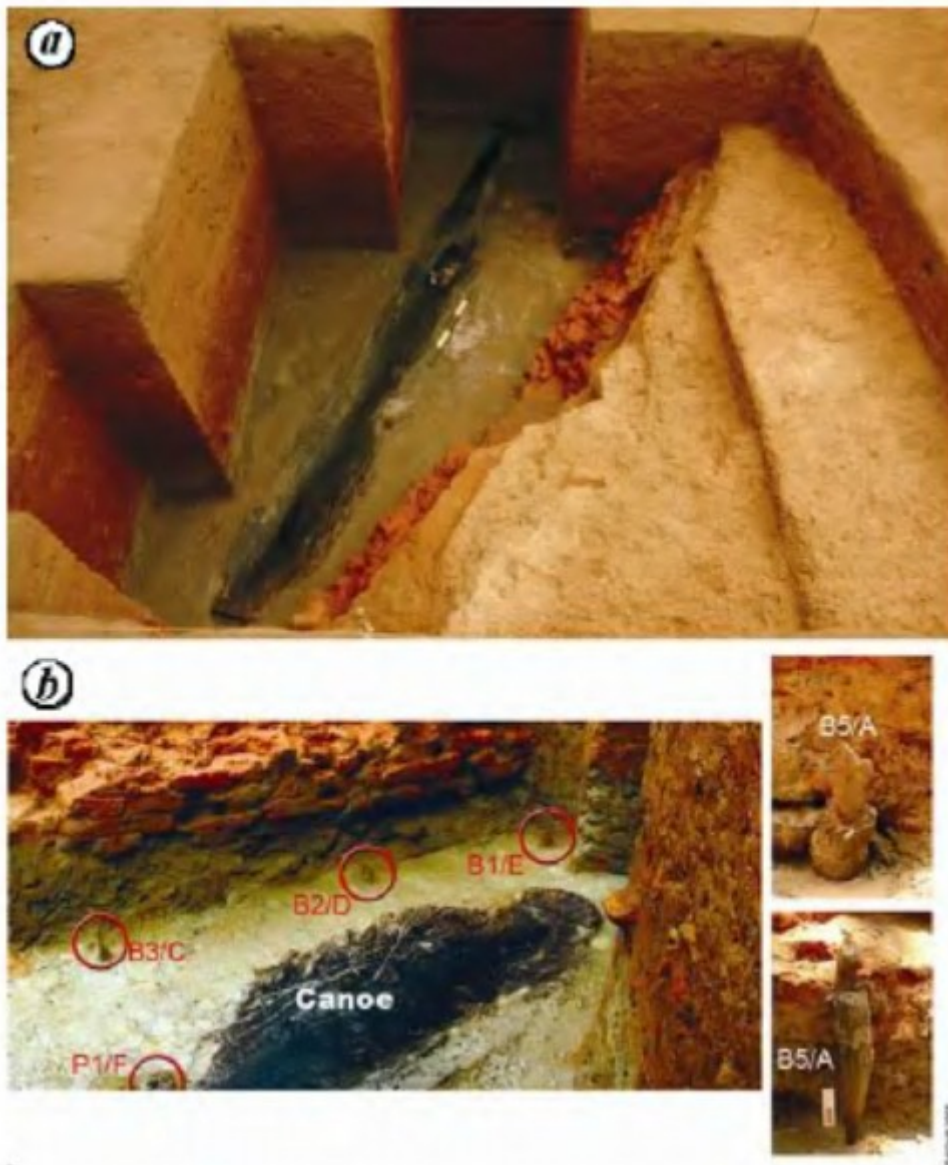


Fig. 13 : fouilles de Pattanam, vue du quai (a) et du canoe (b) *in situ*. Les éléments entourés en rouge correspondent à des trous de poteaux.
 In Cherian et al. (2009), plate 3.

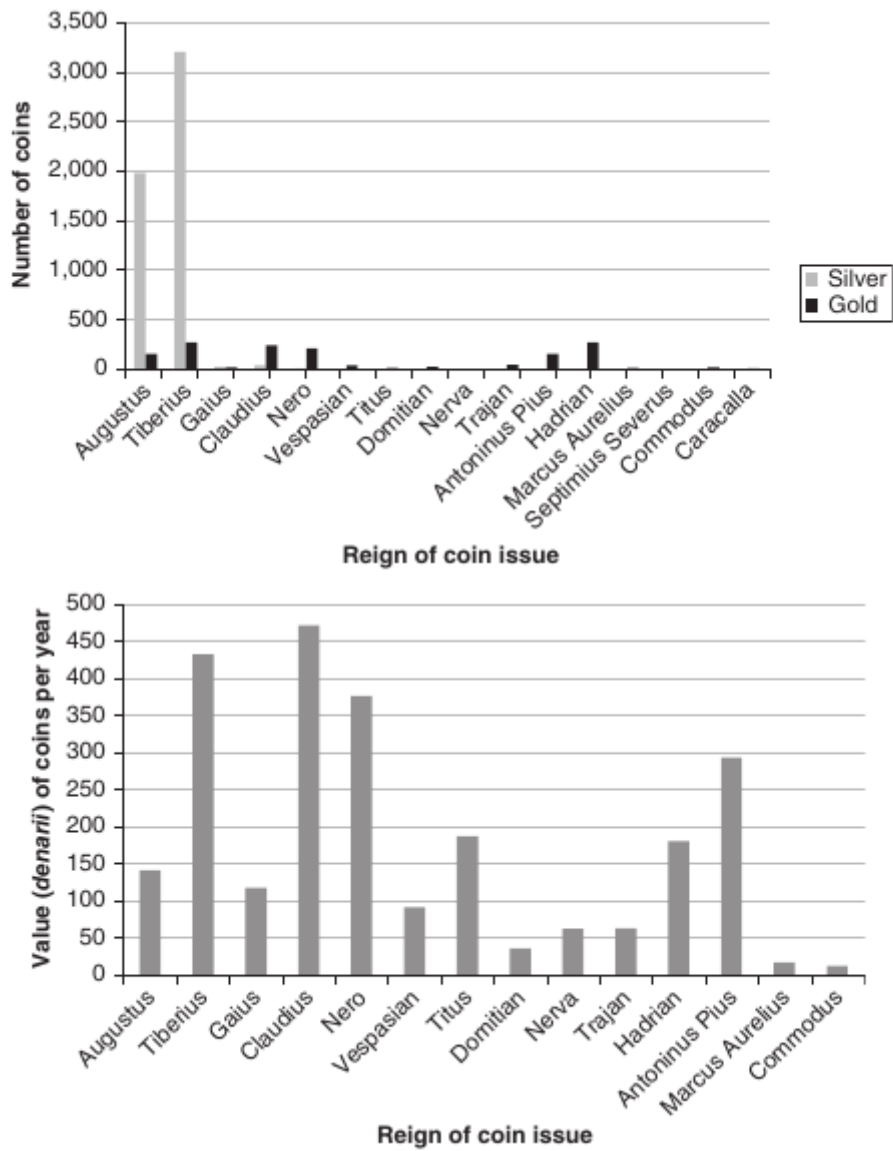


Fig. 14 : graphiques reprenant le nombre de pièces romaines en Inde par rapport à chaque empereur, et par rapport au nombre d'années de règnes de chaque empereur.
 In Nappo (2018), figs. 17.2 et 17.4.



Fig. 15 : *Aureus* provenant probablement de Pudukottai (Tamil Nadu) et conservé au British Museum de Londres (inv. 1898,0803.4). Pièce émise en Italie en 27 AEC. L'avvers présente un portrait d'Auguste entaillé.
Image Copyright : Trustees of the British Museum

[- - - - -]
 [- - - - -]
 [- - -]V̄I FERR
 [- - -]PR PR

Fig. 16 : Transcription d’une inscription (ZPE 163 – 300) par Speidel, mentionnant la légion VI Ferrata et l’autorité d’un pro-préteur, découverte sur les Îles Farasan (Arabie Saoudite). c. 120 EC.
 76 x 50 cm.
 In Speidel (2015), p. 300.

*Imp(eratore) Caes(are) Tito Ael(io) Hadr(iano)
 Antonino Aug(usto) Pio, pont(ifice)
 max(imo), trib(unicia) pot(estate) VII, c(o)s(ule) III,
 p(atre) p(atriciae), vexill(atio) leg(ionis) II Tr(aiana) Fortis
 et auxil(iares) eius castr[a sub ---]
 Avito praef(ecto) Ferresani portus (?)
 et Pont(i) Hercul(is) fec(erunt) et d[ed(icaverunt)].*

Fig. 17 : Transcription d’une inscription (ZPE 163 – 298) par Speidel, mentionnant une présence romaine près des côtes orientales de la mer Rouge, découverte sur les Îles Farasan (Arabie Saoudite). 144 EC. 72 x 42 cm.
 In Speidel (2015), p. 298.

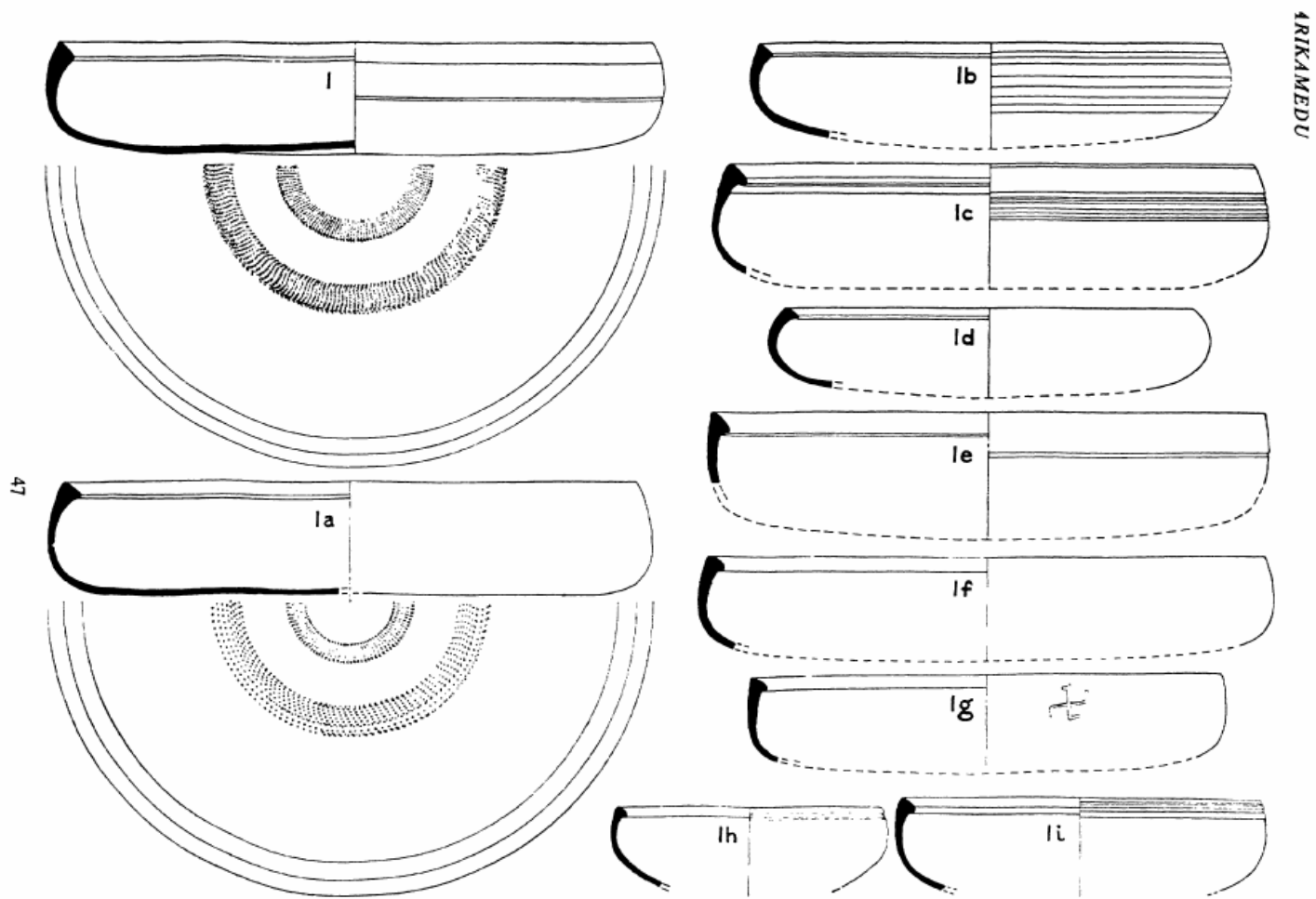


FIG. 12. *Type 1, rouletted ware.*

Fig. 18 : Planche céramique d'Arikamedu, représentant quelques exemplaires de *Rouletted Ware*.
In Wheeler (1946), fig. 12.



Fig. 19 : Tesson de RW (inv. de fouilles 590), découvert à Anuradhapura.
In Shoebridge (), fig. 1.1.

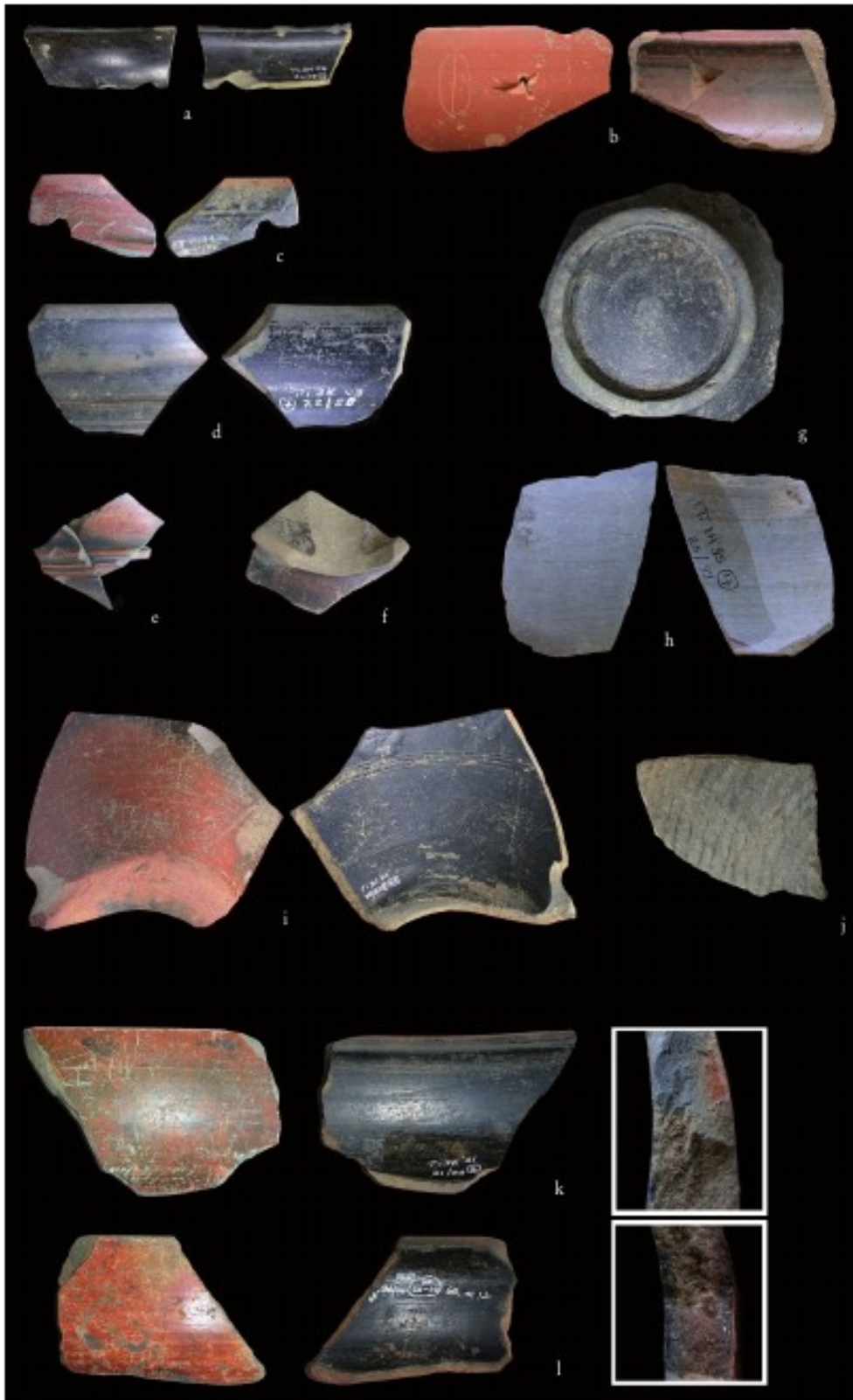


Fig. 20 : assemblage céramique issu des fouilles de Tissamaharama. La RW se situe dans le coin supérieur droit (b).
In Schenk (2006), fig. 2.



Fig. 21 : tessons de RW issu des fouilles de Wari.
In Jahan (2010), fig. 2.



Fig. 22 : perles de verre provenant de Giribawa (Sri Lanka),
In Dussubieux et al (2008), fig. 4.

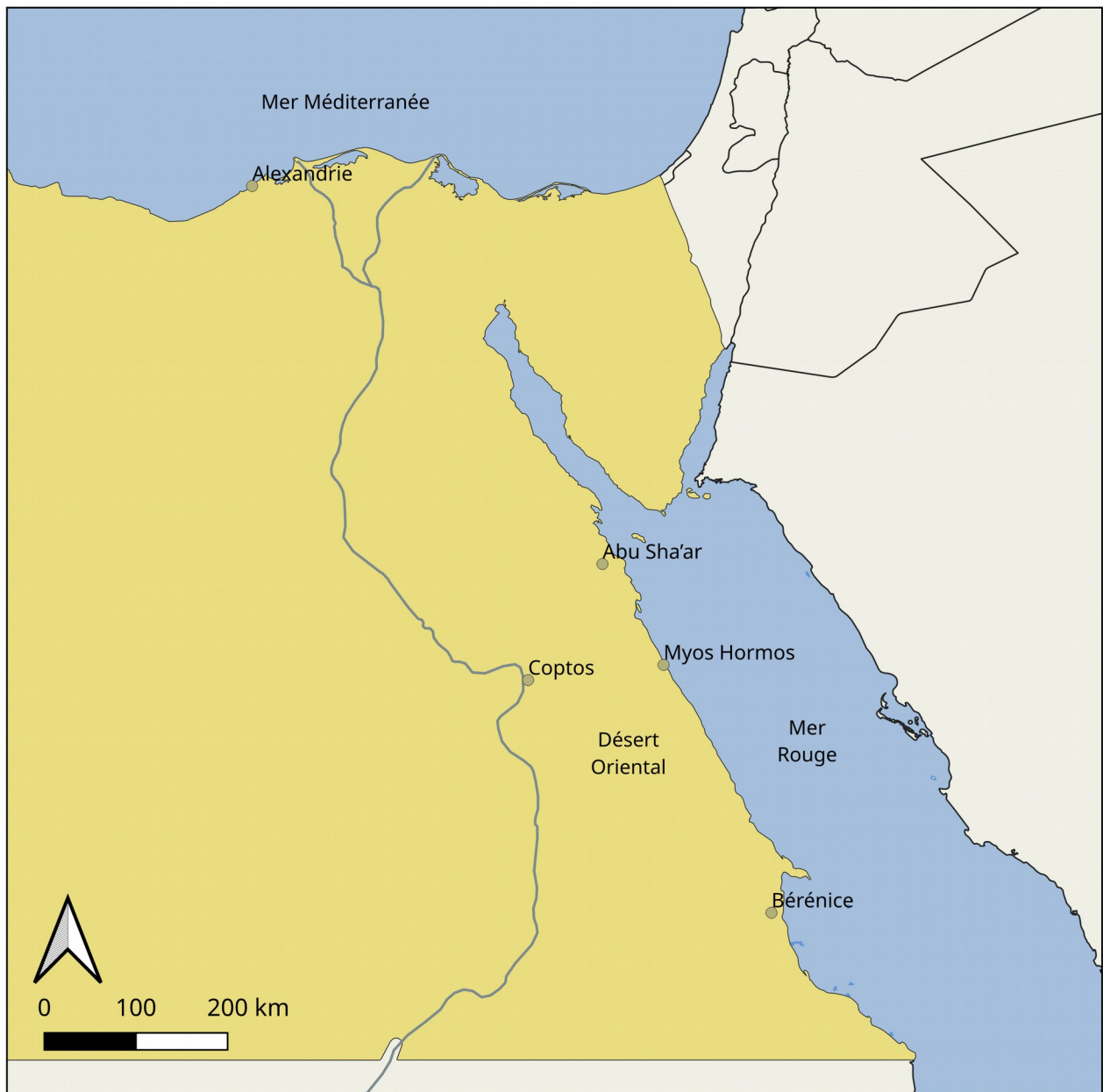


Fig. 23 : Carte de l'Égypte.

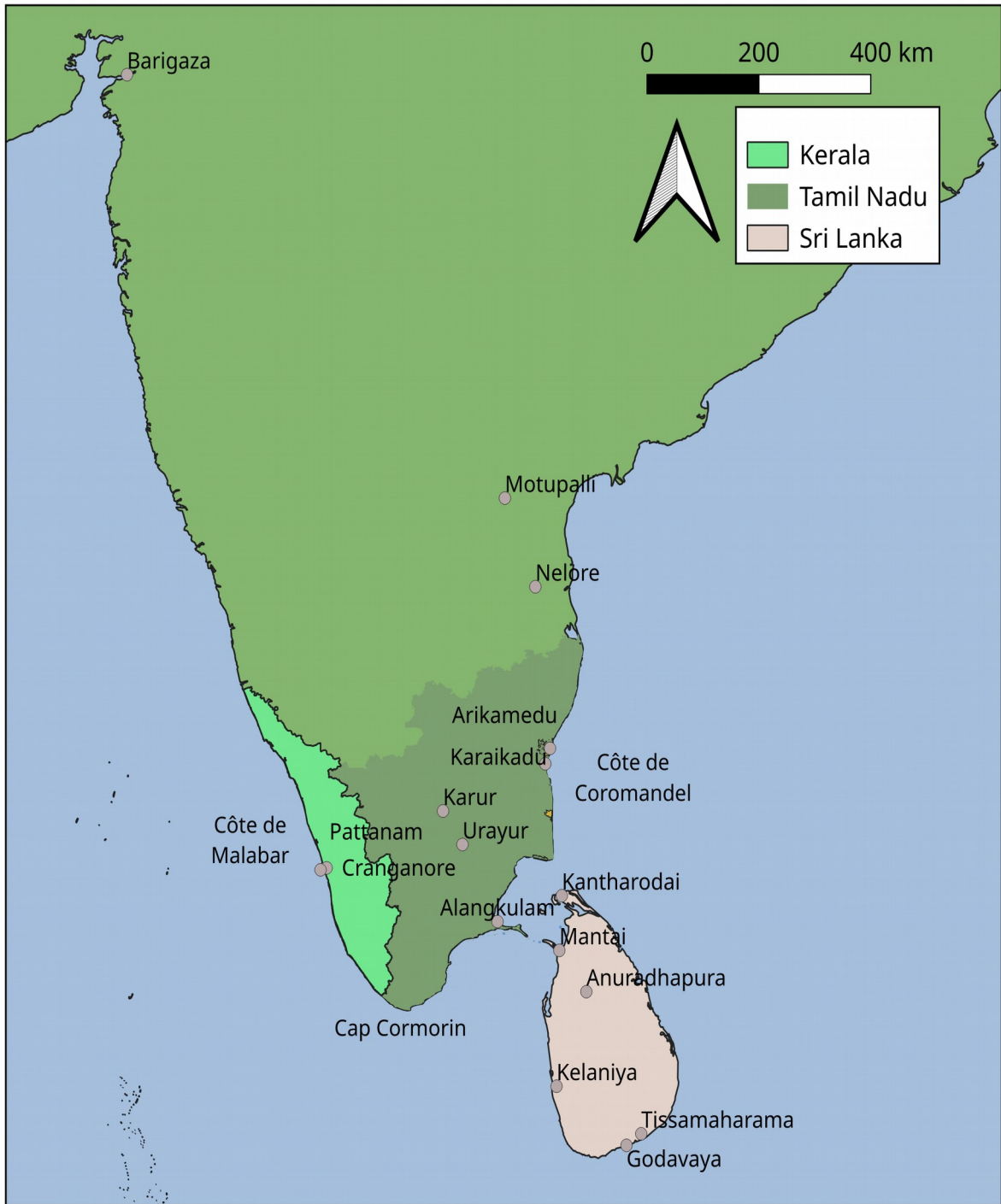


Fig. 24 : Carte des principaux sites de l'Inde et du Sri Lanka

AUTEURS ANTIQUES

Claudius Ptolemy, *Geography*, texte traduit et édité par Joseph Fischer, Dover Publication, New-York, 1991.

The Periplus Maris Erythraei, texte établi, traduit et commenté par Lionel Casson, Princeton University Press, Princeton, 1989.

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, VI, 2^e partie (*l'Asie centrale et orientale, l'Inde*), texte établi, traduit et commenté par J. André et J. Filliozat, édition des Belles-Lettres, Paris, 1980.

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre XII, texte établi, traduit et commenté par A. Ernout, édition Belles Lettres, Paris, 1949

Strabon, *Géographie*, Livre XV. *L'Inde, l'Ariane et la Perse*, texte établi et traduit par P.-O. Leroy, édition « Belles-Lettres », Paris, 2016.

BIBLIOGRAPHIE

ABDELKADER (2008)

Hamdi Abdelazim Abdelmaskoud ABDELKADER, *L'Égypte dans Voyage en Orient de Gérard Nerwal et la France dans l'Or de Paris de Rif A'A Al Tahtâwî*, Montréal, 2008.

ABRAHAM (2009)

Shinu A. ABRAHAM, « Strategies for Surface Documentation at the Early Historic Site of Pattanam, Kerala. The Malabar Region Archaeological Survey », in TOMBER (2009), pp. 14 – 28.

ABRAHAM (2016)

Shinu A. ABRAHAM, « Glass Beads and Glass Production in Early South India. Contextualizing Indo-Pacific Bead Manufacture », *Archaeological Research in Asia*, 6 (2016), pp. 4 – 15.

AIYER (1917)

K.V. Subrahmanya AIYER, *Historical Sketches of Ancient Dekhan*, Chennai, 1917.

AMES (2009)

Glenn J. AMES, *Em Nome de Deus. The Journal of the First Voyage of Vasco da Gama to India, 1497 – 1499*, Leiden et Boston, 2009.

ARAVAMUTHAM (1942)

T.G. ARAVAMUTHAM, *Catalogue of the Roman and Byzantine Coins in the Madras Government Museum*, Chennai, 1942.

ARDIKA (2018)

I. Wayan ARDIKA, « Early Contacts between Bali and India », in SARAN (2018), pp. 19 – 29.

ARMSTRONG (1983)

Lilian ARMSTRONG, « The Illustration of Pliny's *Historia Naturalis*. Manuscripts before 1430 », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 46 (1983), pp. 19 – 39.

ASCENZI & BIANCO (1998)

Antonio ASCENZI & Paolo BIANCO, « The Roman Mummy of Grottarossa », in Thomas A. COCKBURN, Eve COCKBURN & Theodore A. REYMAN, *Mummies, Disease and Ancient Cultures*, Cambridge, 1998, pp. 263 – 266.

AUBERT (2015)

Jean-Jacques AUBERT, « Trajan's Canal. River Navigation from the Nile to the Red Sea », in DE ROMANIS & MAIURO (2015), pp. 33 – 42.

AUJAC (1966)

Germaine AUJAC, *Strabon et la Science de son Temps. Les Sciences du Monde*, Paris, 1966.

BAGNALL (1986)

Roger S. BAGNALL, « Papyri and Ostraka from Quseir al-Qadim », *The Bulletin of the American Society of Papyrologists*, 23.1 (1986), pp. 1 – 60.

BECK (2006)

Horace C. BECK, « Classification and Nomenclature of Beads and Pendants », *Beads. Journal of the Society of Bead Researchers*, 18 (2006), pp. 1 – 76.

BEGLEY (1983)

Vimala BEGLEY, « Arikamedu Reconsidered », *American Journal of Archaeology*, 87.4 (1983), pp. 461 – 481.

BEGLEY (1986)

Vimala BEGLEY, « Rouletting and Chattering. Decoration on Ancient and Present-Day Pottery in India », *Expeditions*, 28.1 (1986) , pp. 47 – 54.

BEGLEY (1988)

Vimala BEGLEY, « Rouletted Ware at Arikamedu. A New Approach », *American Journal of Archaeology*, 92.3 (1988), pp. 427 – 440.

BEGLEY (2004)

Vimala BEGLEY (dir.), *The Ancient Port of Arikamedu. New Excavations and Researches, 1989 – 1992*, Puducherry, 2004.

BEGLEY & PUMA (1992)

Vimala BEGLEY & Richard D. DE PUMA (dir.), *Rome and India. The Ancient Sea Trade*, Madison, 1992.

BELLINA & GLOVER (2004)

Bérénice BELLINA & Ian GLOVER, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World. From the Fourth Century BC to the Fourth Century AD », in Ian GLOVER & Peter BELLWOOD, *Southeast Asia. From Prehistory to History*, London et New York, 2004, pp. 68 – 89.

BELLINA & GLOVER (2011)

Bérénice BELLINA & Ian GLOVER, « Ban Don Ta Phet and Khao Sam Kaeo. The Earliest Indian Contacts Re-Assessed », in MANGUIN ET AL. (2011), pp. 17 – 46.

BENT (1900)

Théodore BENT, *Southern Arabia*, London, 1900.

BENTLEY (2012)

Jerry H. BENTLEY, *The Oxford Handbook of World History*, Oxford, 2012

BERTRAND (2015)

Romain BERTRAND, « Les Savoirs du Commerce. Le Cas de l'Asie », in VAN DAMME (2015), pp. 307 – 323.

BESSE (2015)

Jean-Marc BESSE, « Cartographie et Grandeurs de la Terre. Aspects de la Géographie Européenne (XVI^e – XVIII^e Siècle) », in VAN DAMME (2015), pp. 157 – 175.

BLAKE MCHAM (2013)

Sarah BLAKE MCHAM, *Pliny and the Artistic Culture of the Italian Renaissance. The Legacy of the 'Natural History'*, New Haven & London, 2013.

BOUDON (2018)

Jacques-Olivier BOUDON, *La Campagne d'Égypte*, Paris & Berlin, 2018.

BOUSSAC & SALLES (1995)

Marie-Françoise BOUSSAC & Jean-François SALLES (dir.), *Athens, Aden, Arikamedu. Essays on the Interrelations between India, Arabia and the Eastern Mediterranean*, New Delhi, 1995.

BOWMAN (2010)

Alan K. BOWMAN, « Trade and the Flag. Alexandria, Egypt and the Imperial House », in D.J. ROBINSON & Andrew I. WILSON, *Alexandria and the North-Western Delta. Joint Conference Proceedings of Alexandria City and Harbour (Oxford 2004) and the Trade and Topography of Egypt's North-Western Delta (Berlin 2006)*, Oxford, 2010, pp. 103 – 109.

BOWMAN & RATHBONE (1992)

Alan K. BOWMAN & Dominic RATHBONE, « Cities and Administration in Roman Egypt », *Journal of Roman Studies*, 82 (1992), pp. 107 – 127.

BRAUDEL (1979)

Fernand BRAUDEL, *The Wheels of Commerce*, vol. 2, traduit par Siân Reynolds, London, 1982 (1979).

BRUN ET AL. (2018)

Jean-Pierre BRUN, et al. (dir.), *Le Désert Oriental d'Égypte durant la Période Gréco-Romaine. Bilans Archéologiques*, Paris, 2018.

BÜLOW-JACOBSEN ET AL. (1994)

Adam BÜLOW-JACOBSEN, Hélène CUVIGNY & Jean-Luc FOURNET, « The Identification of Myos Hormos. New Papyrological Evidence », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 94 (1994), pp. 27 – 42.

BURKHALTER (1999)

Fabienne BURKHALTER, « Les Fermiers de l'Arabarchie. Notables et Hommes d'Affaires à Alexandrie », in Jean LECIANT (dir.), *Alexandrie, une Mégapole Cosmopolite. Actes du 9ème Colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer, 2 et 3 octobre 1998*, Paris, 1999, pp. 41 – 54.

BURKHALTER (2002)

Fabienne BURKHALTER, « Le « Tarif de Coptos ». La Douane de Coptos, les Fermiers de l'Apostolion et le Préfet du Désert de Béréenice », *Topoi Orient-Occident, Suppl. 3* (2002), pp. 199 – 233.

CALDWELL (1998)

Robert CALDWELL, *A Comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages*, 1998 (1856).

CAMPBELL (2016)

Gwyn CAMPBELL (dir.), *Early Exchange between Africa and the Wider Indian Ocean World*, Cham, 2016.

CANTILLON (1755)

Richard CANTILLON, *Essai sur la Nature du Commerce en Général*, London, 1755.

CAPPERS (2006)

René T.J. CAPPERS, *Foodprints at Berenike. Archaeobotanical Evidence of Subsistence and Trade in the Eastern Desert of Egypt*, Los Angeles, 2006.

CARTER (2016)

Alison K. CARTER, « The Production and Exchange of Glass and Stone Beads in Southeast Asia from 500 BCE to the Early Second Millenium CE. An Assessment of the Work of Peter Francis in Light of Recent Research », *Archaeological Research in Asia*, 6 (2016), pp. 16 – 29.

CASAL (1969)

Jean-Marie CASAL, *Fouilles de Virampatnam-Arikamedu. Rapports de l'Inde et de l'Occident aux Environs de l'Ère Chrétienne*, Paris, 1969.

CASSON (1986)

Lionel CASSON, « P. Vindob G 40822 and the Shipping of Goods from India », *The Bulletin of the American Society of Papyrologists*, 23.3 (1986), pp. 73 – 79.

CASSON (1989)

Lionel CASSON, *The Periplus Maris Erythraei. Text with Introduction, Translation, and Commentary*, Princeton, 1989.

CASTELLANI (1964)

Osvaldo CASTELLANI, « La Momie de Grottarossa », *Revue archéologique du Centre*, 3.2 (1964), pp. 138 – 142.

CHARLESWORTH (1924)

Martin P. CHARLESWORTH, *Trade-Routes and Commerce of the Roman Empire*, Cambridge, 1924.

CHAUDHURI (1985)

K.N. CHAUDHURI, *Trade and Civilisation in the Indian Ocean. An Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, 1985.

CHERIAN ET AL. (2006)

P.J. CHERIAN *et al.*, « Chronology of Pattanam. A Multi-Cultural Port Site on the Malabar Coast », *Current Science*, 97.2 (2009), pp. 236 – 240.

CHERIAN (2015)

P.J. CHERIAN, « Pattanam Represent the Ancient Urban Periyar River Valley Culture. 9th Season Excavation Report (2014 – 2015) », *Journal of Multidisciplinary Studies in Archaeology*, 3 (2015), pp. 738 – 759.

CHERIAN & MENON (2014)

P.J. CHERIAN & Jaya MENON, *Unearthing Pattanam. Histories, Cultures, Crossings*, New Delhi, 2014.

CHOPRA ET AL. (1979)

P.N. CHOPRA, T.K. RAVINDRAN & N. SUBRAHMANIAN, *History of South India. Ancient Period*, t. 1, New Delhi, 1979.

CIMINO (1994)

Rosa M. CIMINO (dir.), *Ancient Rome and India. Commercial and Cultural Contacts between the Roman World and India*, New Delhi, 1994.

CIUFFARELLA (1998)

L. CIUFFARELLA, « Palynological Analyses of Resinuous Materials from the Roman Mummy of Grottarossa, Second Century A.D. A New Hypothesis about the Site of Mummification », *Review of Palaeobotany and Palynology*, 103 (1998), pp. 201 – 208.

CLARKE (1999)

Katherine CLARKE, *Between Geography and History. Hellenistic Constructions of the Roman World*, Oxford, 1999.

COBB (2015)

Matthew A. COBB, « Balancing the Trade. Roman Cargo Shipments to India », *Oxford Journal of Archaeology*, 34.2 (2015), pp. 185 – 203.

COBB (2018)

Matthew A. COBB, *Rome and the Indian Ocean Trade from Augustus to the Early Third Century CE*, Leiden, 2018.

COBB (2019)

Matthew A. COBB (dir.), *The Indian Ocean Trade in Antiquity. Political, Cultural and Economic Impacts*, Abingdon et New-York, 2019.

COEDÈS (1975)

Georges COEDÈS, *The Indianized States of Southeast Asia*, traduit par Susan BROWN COWING, Canberra, 1975.

CONINGHAM (2002)

Robin A. CONINGHAM, « Beyond and Before the Imperial Frontiers. Early Historic Sri Lanka and the Origins of Indian Ocean Trade », *Man and Environment*, 27 (2002), pp. 99 – 108.

CONINGHAM (2015)

Robin A. CONINGHAM *et al.*, « Reconstructing Networks of Trade and Exchange in the Indian Ocean during the Early History Period. Case Studies from Anuradhapura », in MATHEW (2015), pp. 31 – 52.

COSTA ET AL. (2007)

Dora COSTA, Jean-Luc DEMEULEMEESTER & Claude DIEBOLT, « What is 'Cliometrica' », *Cliometrica*, 1 (2007), pp. 1 – 6.

COUYAT (1910)

Jules COUYAT, « Description du Désert de Siout à la Mer Rouge, d'après un Manuscrit de la Bibliothèque Royale de Turin », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 10 (1910), pp. 1 – 77.

CRAWFORD (1980)

Michael CRAWFORD, « Economia Imperiale e Commercio Estero », in Emilio GABBA, *Technologia, Economia e Societa' nel Mondo Romano. Atti del Convegno di Como (27 – 29 Sept. 1979)*, Como, 1980, pp. 207 – 218.

CUNNINGHAM (1871A)

Alexander CUNNINGHAM, *The Ancient Geography of India*, vol. 1, Delhi, 1871.

CUNNINGHAM (1871B)

Alexander CUNNINGHAM, « Preface », *Archaeology Survey of India*, 1 (1871), pp. i – viii.

D'ANCONNA (1950)

Mirella L. D'ANCONNA, « An Indian Statuette from Pompeii », *Artibus Asiae*, 13.3 (1950), pp. 166 – 180.

D'ANVILLE (1766)

Jean Baptiste Bourguignon D'ANVILLE, *Mémoires sur l'Égypte Ancienne et Moderne, suivis d'une Description du Golfe Arabique et de la Mer Rouge*, Paris, 1766.

DAVIDDE (2018)

Barbara DAVIDDE, « The Port of Qana'a. A Junction between the Indian Ocean and the Mediterranean Sea », in Andrew WILSON & Alan BOWMAN (dir.), *Trade, Commerce and the State in the Roman World*, Oxford, 2018, pp. 579 – 597.

DAVIS (1799)

S. DAVIS, « On Some Roman Coins Found at Nelore », *Asiatick Researches*, 2 (1799), pp. 331 – 332.

DEAR (2015)

Peter DEAR, « Cultures Expérimentales », in VAN DAMME (2015), pp. 67 – 85.

DER NEUE PAULY (1914)

Wilhelm KROLL (dir.), *Paulys Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft. Hyaia bis Imperator*, Stuttgart, 1914.

DER NEUE PAULY (1921)

Wilhelm KROLL (dir.), *Paulys Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft. Supplementband IV. Abacus bis Ledon*, Stuttgart, 1924.

DER NEUE PAULY (1931)

Wilhelm KROLL & Karl MITTELHAUS (dir.), *Pauly Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft. Stoa bis Symposion*, Stuttgart, 1931.

DER NEUE PAULY (1951)

KONRAT Ziegler (dir.), *Pauly Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft. Plautius bis Polemokrates*, Stuttgart, 1951.

DE ROMANIS (2012A)

Frederico DE ROMANIS, « Playing Sudoku on the verso of the 'Muziris Papyrus'. Pepper, Malabathron and Tortoise Shell in the Cargo of the *Hermapollon* », *Journal of Ancient Indian History*, 27 (2012), pp. 75 – 101.

DE ROMANIS (2012B)

Frederico DE ROMANIS, « Julio-Claudian *Denarii* and *Aurei* in Campania and India », *Annali*, 58 (2012), pp. 161 – 192.

DE ROMANIS (2020)

Frederico DE ROMANIS, *The Indo-Roman Pepper Trade and the Muziris Papyrus*, Oxford, 2020.

DE ROMANIS & MAIURO (2015)

Frederico DE ROMANIS & Marco MAIURO (dir.), *Across the Ocean. Nine Essays on Indo-Mediterranean Trade*, Leiden, 2015.

DE ROZIÈRE (1799)

François-Michel DE ROZIÈRE, « Description Minéralogique de la Vallée de Qosséir », *La Décade Égyptienne*, 3 (1799), pp. 253 – 280.

DE ROZIÈRE (1809)

François-Michel DE ROZIÈRE, « De la Géographie Comparée et de l’Ancien État des Côtes de la Mer Rouge Considérées par rapport au Commerce des Égyptiens dans les Différents Âges », in Edme Françoise JOMARD (dir.), *Description de l’Égypte, ou Recueil des Observations et des Recherches qui ont été faites en Égypte pendant l’Expédition de l’Armée Française*, Paris, 1809, pp. 127 – 168, 221 – 250.

DESANGES (2010)

Jehan DESANGES, « Pline l’Ancien Géographe. Éditer, Traduire, Commenter », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 2010 (2015), pp. 34 – 54.

DE SAXCÉ (2015)

Ariane DE SAXCÉ, « Local Networks and Long-Distance Trade. The Role of the Exchanges between Sri Lanka and India during the Mediterranean Trade », in MATHEW (2015), pp. 53 – 73.

DESCENDRE (2015)

Romain DESCENDRE, « La ‘Découverte’. Histoire d’une Invention Sémantique (Premiers Éléments) », in Romain DESCENDRE & Jean-Louis FOURNEL, *Langages, Politique, Histoire*, Lyon, 2015, pp. 399 – 412.

DUECK (2000)

Daniela DUECK, *Strabo of Amasia. A Greek Man of Letter in Augustan Rome*, London et New-York, 2000.

DUECK (2005)

Daniela DUECK (dir.), *Strabo’s Cultural Geography. The Making of a Kolossourgia*, Cambridge, 2005.

DUNN & HIGGIT (2014)

Richard DUNN & Rebekah HIGGIT, *Ships, Clocks and Stars. The Quest for Longitude*, Glasgow, 2014.

DUSSUBIEUX ET AL. (2008)

Laure DUSSUBIEUX *et al.*, « The Trading of Ancient Glass Beads. New Analytical Data from South Asian and East African Soda)Alumina Glass Beads », *Archaeometry*, 50.5 (2008), pp. 797 – 821.

DZUNG (2011)

Lam Thi My DZUNG, « Central Vietnam during the Period 500 BCE to CE 500 », in MANGUIN *ET AL.* (2016), pp. 3 – 16.

ECONOMOU & KYRIAZIS (2019)

Emmanouil M. ECONOMOU & Nicholas C. KYRIAZIS, « The Evolution of Property Rights in Hellenistic Greece and the Ptolemaic Kingdom of Egypt », *Journal of Institutional Economics*, 15 (2019), pp. 827 – 843.

ELPHINSTONE (1843)

Monstuart ELPHINSTONE, *The History of India*, 5 vol., London, 1843.

ELSAYED (2014)

Mohamed ELSAYED, « Fifty Years of Underwater Archaeological Research on the Egyptian Red Sea Coast », in *Actas del V Congreso Internacional de Arqueología Subacuática*, 2014, pp. 107 – 119.

ERIKSON (2014)

Emily ERIKSON, *Between Monopoly and Free Trade. The English East India Company, 1600 – 1757*, Princeton, 2014.

EVERS (2017)

Kasper G. EVERS, *Worlds Apart Trading Together. The Organisation of Long-Distance Trade between Rome and India in Antiquity*, Oxford, 2017.

FERNÁNDEZ-ARMESTO (2006)

Felipe FERNÁNDEZ-ARMESTO, *Pathfinders. A Global History of Exploration*, Oxford, 2006.

FERRARI (2016)

Ivan FERRARI, « La Statuetta Indiana da Pompei. Nuove Considerazioni per un approccio emico », *LANX*, 24 (2016), pp. 112 – 130.

FINLEY (1973)

Mosis I. FINLEY, *The Ancient Economy*, Berkeley et Los Angeles, 1973.

FORD & CONINGHAM (2005)

L. FORD & Robin CONINGHAM, « Early Historic Specialisation and Standardisation. The Technology of Rouletted Ware and Associated Wares at Anuradhapura », in Ute FRANKE-VOGT (dir.), *South Asian Archaeology 2003. Proceedings of the Seventeenth International Conference of the European Association of South Asian Archaeologists* (Bonn, 7 – 11 Juillet), Aachen, 2005, pp. 393 – 398.

FORD ET AL. (2005)

L. FORD *ET AL.*, « A Geochemical Investigation of the Origin of Rouletted and Other Related South Asian Fine Wares », *Antiquity*, 79 (2005), pp. 909 – 920.

FRANCIS (2002)

Peter FRANCIS Jr., *Asia's Maritime Bead Trade. 300 B.C. to the Present*, Honolulu, 2002.

GARNSEY & SALLER (2014)

Peter GARNSEY & Richard SALLER, *The Roman Empire. Economy, Society and Culture*, London et New York, 2014.

GIBBON (1828)

Edouard GIBBON, *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, traduit par M.F. Guizot, Paris, 1828.

GOLDSMITH (1987)

Raymond W. GOLDSMITH, *Pre-Modern Financial Systems. A Historical Comparative Study*, Cambridge, 1987.

GRUEN (1984)

Erich S. GRUEN, *The Hellenistic World and the Coming of Rome* (vol. 1), Berkeley, 1984.

GUPTA (2016)

Sunil GUPTA, « Contact between East Africa and India in the First Millenium CE », in Campbell (2016), pp. 157 – 171.

GUPTA ET AL. (2001)

Sunil GUPTA, David WILLIAMS & David PEACOCK, « Dressel 2 – 4 Amphorae and Roman Trade with India. Evidence from Nevasa », *South Asian Studies*, 17.1 (2001), pp. 7 – 18.

GURUKKAL (2016)

Rajan GURUKKAL, *Rethinking Classical Indo-Roman Trade. Political Economy of Eastern Mediterranean Exchange Relations*, New Delhi, 2016.

GURUKKAL & WHITTAKER (2001)

Rajan GURUKKAL & Dick WHITTAKER, « In Search of Muziris », *Journal of Roman Archaeology*, 14 (2001), pp. 335 – 350.

HALL (1938)

Robert A. HALL Jr., « Sanskrit Paṭṭanam. Latin Portus, etc », *Language*, 12.2 (1938), pp. 133 – 134.

HALL (1982)

Kenneth R. HALL, « The 'Indianization' of Funan. An Economic History of Southeast Asia's First State », *Journal of Southeast Asian Studies*, 13.1 (1982), pp. 81 – 106.

HARRAEUR & SIJPESTEIJN (1985)

Hermann HARRAEUR & Pieter J. SIJPESTEIJN, « Ein Neues Dokument zu Roms Indienhandel », *Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Klasse*, 122 (1985), pp. 124 – 155.

HART (1975)

George L. HART III, *The Poems of Ancient Tamil. Their Milieu and their Sanskrit Counterparts*, Berkeley, 1975.

HART (1979)

George L. HART III, *Poets of the Tamil Anthologies. Ancient Poems of Love and War*, Princeton, 1979.

HAUDRÈRE (2014)

Philippe HAUDRÈRE, *Les Français dans l'Océan Indien. XVII^e – XIX^e siècle*, Rennes, 2014.

HUELSEN (1902)

Ch. HUELSEN, « Jahresbericht über Neue Funde und Forschungen sur Topographie der Stadt Rom. Neue Reihe. Die Ausgrabunge, auf dem Forum Romanum », *Mitteilungu des Kaiserlich Deutschen Archaeologischen Instituts. Roemische Abteilung*, 17 (1902), pp. 1 – 97.

HUET (1716)

Pierre-Daniel HUET, *Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens*, Paris, 1716.

HUß (2013)

Werner HUß, « Ethnizität und Kulturalität im Ptolemaischen Ägypten. Die Frage der Macht », *Archiv für Papyrusforschung*, 59.2 (2013), pp. 359 – 368.

HYDE ET AL. (1788)

John HYDE *et al.*, « Introduction », *Asiatick Researches. Transactions of the Society*, 1 (1788), pp. iii – viii.

INDIAN MUSEUM (1914)

Trustees of the INDIAN MUSEUM (éd.), *The Indian Museum. 1814 – 1914*, Kolkata, 1914.

JAHAN (2010)

Shahnaj H. JAHAN, « Rouletted Ware Links South and Southeast Asia through Maritime Trade », *SPAFA Journal*, 20.3 (2010), pp. 5 – 17.

JASIM & YOUSIF (2014)

Sabah JASIM & Eisa YOUSIF, « Dibba. An Ancient Port on the Gulf of Oman in the Early Roman Era », *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 25 (2014), pp. 50 – 79.

KANUNGO (2004)

Alok K. KANUNGO, « Glass Beads in Ancient India and Furnace-Wound Beads at Purdalpur. An Ethnoarchaeological Approach », *Asian Perspectives*, 43 (2004), pp. 123 – 150.

KARASHIMA (2014)

Noboru KARASHIMA, *A Concise History of South India. Issues and Interpretations*, New Delhi, 2014.

KARTTUNEN (1995)

Klaus KARTTUNEN, « Early Roman Trade with South India », *Acta Philologica Fennica* 29 (1995), pp. 81 – 91.

KAZDHAN (1991)

Alexander P. KAZDHAN, « Prostagma », *The Oxford Dictionary of Byzantium* (vol. 3), Oxford, 1991, p. 17 – 40.

KELLY (2013)

Gwendolyn I.O. KELLY, *Craft Specialization, Technology and Social Change. A Study of Material Culture in Iron Age and Early Historic South India (C. 1200 BCE – 400 CE)*, Ann Arbor, 2013.

KOELSCH (2004)

William A. KOELSCH, « Squinting Back at Strabo », *Geographical Review*, 94.4 (2004), pp. 502 – 518.

KOLB & SPEIDEL (2016)

Anne KOLB & Michael A. SPEIDEL, « Perceptions from Beyond. Some Observations on Non-Roman Assessments of the Roman Empire from the Great Eastern Trade Routes », in Daniëlle SLOOTJES & Michael PEACHIN (dir.), *Rome and the Worlds Beyond its Frontiers*, Leiden, 2016, pp. 151 – 179.

KRAMER (2001)

J.H. KRAMER, « Geography and Commerce », in Thomas ARNOLD & Alfred GUILLAUME, *The Islamic Art and Architecture*, New Delhi, 2001, pp. 78 – 106.

KRON (2016)

Geoffrey KRON, « Classical Greek Trade in Comparative Perspective. Literary and Archaeological Evidence », in Edward M. HARRIS, David M. LEWIS & Mark WOOLMER, *The Ancient Greek Economy. Markets, Households and City-States*, Cambridge, 2016.

KULKE & ROTHERMUND (2004)

Hermann KULKE & Dietmar ROTHERMUND, *A History of India*, London et New York, 2004⁴ (1986).

KRUSE (2018)

Thomas KRUSE, « The Transport of Goods through the Eastern Desert of Egypt. The Archive of the 'Camel Driver' Nikanor », in Bernhard WOYTEK (dir.), *Infrastructure and Distribution in Ancient Economies. Proceedings of a Conference Held at the Austrian Academy of Sciences (28 – 31 Oct. 2014)*, Wien, 2018, pp. 369 – 380.

KUNNAPPILLY (2018)

Anitta G. KUNNAPPILLY, « The Trade of the Port of Muziris in Ancient Times », *International Journal of Maritime History*, 30.3 (2018), pp. 519 – 525.

LACH (1965)

Donald F. LACH, *Asia in the Making of Europe*, vol. 1, Chicago, 1965.

LANKTON & DUSSUBIEUX (2006)

James LANKTON & Laure DUSSUBIEUX, « Early Glass in Asian Maritime Trade. A Review and an Interpretation of Compositional Analyses », *Journal of Glass Studies*, 48 (2006), pp. 121 – 144.

LARNER (1998)

John LARNER, « The Church and the Quattrocento Renaissance in Geography », *Renaissance Studies*, 12.1 (1998), pp. 26 – 39.

LASSEN (1858)

Christian LASSEN, *Indische Alterthumskunde*, vol. 3, London, 1858.

LEE (2009)

Insook LEE, « Glass and Bead Trade on the Asian Sea », in Gan FUXI, Robert H. BRILL & Tian SHOUYUN (dir.), *Glass Research along the Silk Road*, Singapore, 2009, pp. 165 – 181.

LE GENTIL (1779)

M. LE GENTIL, *Voyage dans les Mers de l'Inde. Fait par Ordre du Roi à l'Occasion du Passage de Vénus sur le Disque du Soleil, le 6 juin 1761 & le 3 du même mois 1769*, t. 1, Paris, 1779.

LEWIS (2012)

Martin W. LEWIS, « Geographies », in BENTLEY (2012), p. 1 – 22.

LOVE (2006)

Ronald S. LOVE, *Maritime Exploration in the Age of Discovery, 1415 – 1800*, Westport et London, 2006.

LYTLE (2016)

Ephraim LYTLE, « Early Greek and Latin Sources on the Indian Ocean and Eastern Africa », in CAMPBELL (2016), pp. 113 – 134.

MADDISON (2007)

Angus MADDISON, *Contours of the World Economy, 1 – 2030 AD. Essays in Macro-Economic History*, Oxford, 2007.

MAGEE (2010)

Peter MAGEE, « Revisiting Indian Rouletted Ware and the Impact of Indian Ocean Trade in Early Historic South Asia », *Antiquity*, 84 (2010), pp. 1043 – 1054.

MAIURI (1939)

Amedeo MAIURI, « Statuetta Eburnea di Arte Indiana a Pompei », *Le Arti*, 1 (1939), pp. 111 – 115.

MAJUMDAR (1960)

R.C. MAJUMDAR, *The Classical Accounts of India*, Kolkata, 1960.

MANGUIN ET AL. (2011)

Pierre-Yves MANGUIN, A. MANI & Geoff WADE (dir.), *Early Interactions between South and Southeast Asia. Reflections on Cross-Cultural Exchange*, New Delhi, 2011.

MATHEW (2015)

Kushipalli S. MATHEW (dir.), *Imperial Rome, Indian Ocean Regions and Muziris. New Perspectives on Maritime Trade*, New Delhi, 2015.

MCLAUGHLIN (2010)

Raoul MCLAUGHLIN, *Rome and the Distant East. Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, London et New York, 2010.

MCLAUGHLIN (2014)

Raoul MCLAUGHLIN, *The Roman Empire and the Indian Ocean. The Ancient World Economy and the Kingdoms of Africa, Arabia and India*, Barnsley, 2014.

MCLAUGHLIN (2019)

Raoul MCLAUGHLIN, « Indian Ocean Commerce in Context. The Economic and Revenue Significance of Eastern Trade in the Ancient World », in Matthew A. Cobb (2019), pp. 117 – 134.

MEREDITH (1957)

David MEREDITH, « Berenice Troglodytica », *Journal of Egyptian Archaeology*, 43 (1957), pp. 56 – 70.

MITTENHUBER (2010)

Florian MITTENHUBER, « The Tradition of Texts and Maps in Ptolemy's Geography », in Alexander JONES (dir.), *Ptolemy in Perspective. Use and Criticism of his Work from Antiquity to the Nineteenth Century*, London et New York, 2010, pp. 95 – 119.

MONTAGU (1769)

Edward W. MONTAGU, *Reflections on the Rise and Fall of the Ancient Republics. Adapted to the Present State of Great Britain*, London, 1769³ (1759).

MONTESQUIEU (1824)

Charles-Louis MONTESQUIEU, *De l'Esprit des Lois*, T. 2, Paris, 1824 (1748).

MOOKERJI (1962)

Radhakumud MOOKERJI, *Indian Shipping. A History of the Sea-Borne Trade and Maritime Activity of the Indians from the Earliest Times*, Mumbai, 1962² (1912).

MOUTON (1996)

P. MOUTON, *Épaves en Mer Rouge*, Paris, 1996.

MÜLLER (1855)

Charles MÜLLER, *Geographici Graeci Minores*, Paris, 1855.

MÜLLER (1874)

Charles MÜLLER, *An Atlas of Ancient Geography. Biblical and Classical*, London, 1874.

MURRAY (1925)

George W. MURRAY, « The Roman Roads and Stations in the Eastern Desert of Egypt », *The Journal of Egyptian Archaeology*, 11.3 (1925), pp. 138 – 150.

NAPPO (2015)

Dario NAPPO, « Roman Policy on the Red Sea in the Second Century CE », in DE ROMANIS & MAIURO (2015), pp. 55 – 72.

NAPPO (2018)

Dario NAPPO, « Money and Flows of Coinage in the Red Sea Trade », in Andrew WILSON & Alan BOWMAN, *Trade, Commerce and the State in the Roman World*, Oxford, 2018.

NORTH (1984)

Douglas C. NORTH, « Transactions Costs, Institutions, and Economic History », *Zeitschrift für die Gesamte Staatswissenschaft*, 140.1 (1984), pp. 7 – 17.

OLSSON (2014)

J.T. OLSSON, « The World in Arab Eyes. A Reassessment of the Climes in Medieval Islamic Scholarship », *Bulletin of SOAS*, 77.3 (2014), pp. 487 – 508.

PANIKKAR (1945)

K.M. PANIKKAR, *India and the Indian Ocean. An Essay on the Influence of Sea Power on Indian History*, London, 1945.

PARKER (2008)

Grant PARKER, *The Making of Roman India*, Cambridge, 2008.

PEACOCK (1993)

David PEACOCK, « The Site of Myos Hormos. A View from Space », *Journal of Roman Studies*, 6 (1993), pp. 226 – 232.

PEARSON (1957)

Harry W. PEARSON (dir.), *Trade and Market in the Early Empires. Economies in History and Theory*, Glencoe, 1957, pp. 243 – 269.

PERIFANO (2011)

Alfredo PERIFANO, *Pline à la Renaissance. Transmission, Réception et Relecture d'un Encyclopédiste Antique*, Turnhout, 2011.

PETRIE (1896)

W.M. Flanders PETRIE, *Koptos*, London, 1896.

POLANYI (1957)

Karl POLANYI, « The Economy as Instituted Process », in Karl POLANYI, Conrad M. ARENSBERG & Harry W. PEARSON, *Trade and Market in the Early Empires. Economies in History and Theory*, Glencoe, 1957, pp. 243 – 269.

POMEY (2012)

Patrice POMEY, « À Propos des Navires de la Mer Érythrée. Découvertes Récentes et Nouveaux Aspects de la Question », *Topoi Orient – Occident*, suppl. 11 (2012), pp. 111 – 132.

PRAVEEN (2015)

C.K. PRAVEEN, « Tracing Roman Coins from the Hoards Found in Kerala. A Study », *Arnavi*, 4.1 (2015), pp. 177 – 185.

PRINSEP (1832)

James PRINSEP, « Preface », *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1 (1832), pp. vii – x.

PURPURA (2002)

Gianfranco PURPURA, « 'Passaporti' Romani », *Aegyptus*, 82.1 (2002), pp. 131 – 155.

RAMAN (1992)

K.V. RAMAN, « Further Evidences of Roman Trade from Coastal Sites in Tamil Naidu », in BEGLEY & PUMA (1992), pp. 125 – 133.

RAPOPORT & SAVAGE-SMITH (2008)

Yosef RAPOPORT & Emilie SAVAGE-SMITH, « The Book of Curiosities and a Unique Map of the World », in Richard J.A. Talbert & Richard J.A. Unger (dir.), *Cartography in Antiquity and the Middle Ages. Fresh Perspectives, New Methods*, Leiden, 2008, pp. 253 – 259.

RAWLINSON (1916)

Hugh G. RAWLINSON, *Intercourse between India and the Western World. From the Earliest Times to the Fall of Rome*, Cambridge, 1916.

RAY (1993)

Himanshu P. RAY, « Resurvey of Roman Contacts with the East » *Topoi* 3.2 (1993), pp. 479 – 491.

RAY (2006)

Himanshu P. RAY, « The Archaeology of Bengal. Trading Networks, Cultural Identities », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 49.1 (2006), pp. 68 – 95.

RAY (2018)

Himanshu P. RAY, « Trans-Locality and Mobility across the Bay of Bengal. Nagapattinam in Context », in SARAN (2018), pp. 31 – 50.

READE (1996)

Julian READE (dir.), *The Indian Ocean in Antiquity*, London, 1996.

REDDY (2001)

K.M. REDDY, « Maritime Trade of Early South India : New archaeological evidences from Motupalli, Andhra Pradesh », *East and West* 51.1 (2001), pp. 143 – 156

REDDY (2015)

Anjana REDDY, « Sourcing Indian Ceramics in Arabia. Actual Imports and Local Imitations », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 45 (2015), pp. 253 – 271.

REEVE (2007)

Michael D. REEVE, « The Editing of Pliny's Natural History », *Revue d'Histoire des Textes*, 2 (2007), pp. 107 – 179.

REHREN & FRESTONE (2015)

Th. REHREN & Ian C. FREESTONE, « Ancient Glass. From Kaleidoscope to Crystall Ball », *Journal of Archaeology Science*, 56 (2015), pp. 233 – 241.

RENFREW & BAHN (2012)

Colin RENFREW & Paul BAHN, *Archaeology. Theories, Methods and Practice*, London, 2012.

RICKMAN (1971)

Geoffrey RICKMAN, *Roman Granaries and Store Buildings*, Cambridge, 1971.

ROLLER (2014)

Duane D. ROLLER, *The Geography of Strabo*, Cambridge, 2014.

ROLLER (2018)

Duane D. ROLLER, *A Historical and Topographical Guide to the Geography of Strabo*, Cambridge, 2018.

ROSTOVTZEFF (1957)

Michael ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the Roman Empire* (2 vol.), Oxford, 1957² (1926).

SAÏD (2003)

Edward W. SAÏD, *L'Orientalisme. l'Orient créé par l'Occident*, traduit par Catherine MALAMOUD, Paris, 2003.

SARAN (2018)

Shyam SARAN (dir.), *Cultural and Civilisational Links between India and Southeast Asia. Historical and Contemporary Dimensions*, New Delhi, 2018.

SASTRI (1958)

K.A. Nilakanta SASTRI, *A History of South India from Prehistoric Times to the fall of Vijayanagar*, Chennai, 1958.

SCAMUZZI (1965)

Ugo SCAMUZZI, « La 'Mummia di Grottarossa' », *Aegyptus*, 45.1 (1965), pp. 74 – 83.

SCHANK (2015)

J.B. SCHANK, « Les Figures du Savant. De la Renaissance au Siècle des Lumières », in VAN DAMME (2015), pp. 43 – 65.

SCHEIDEL & FRIESEN (2009)

Walter SCHEIDEL & Steven J. FRIESEN, « The Size of the Economy and the Distribution of Income in the Roman Empire », *Journal of Roman Studies*, 99 (2009), pp. 61 – 91.

SCHENK (2000)

Heidrun SCHENK, « Rouletted Ware and Other Imports of Tissamaharama. Observations on the Pottery Sequence from Southern Sri Lanka », in Maurizio TADDEI & Giuseppe DE MARCO, *South Asian Archaeology 1997. Proceedings of the fourteenth International Conference of the European Association of South Asian Archaeologists* (Rome, 7 – 14 Juillet 1997), vol. 2, Rome, 2000, pp. 653 - 665.

SCHENK (2006)

Heidrun SCHENK, « The Dating and Historical Value of Rouletted Ware », *Zeitschrift für Archäologie Außereuropäischer Kulturen*, 1 (2006), pp. 123 – 152.

SCOTT (2015)

Hamish M. SCOTT (dir.), *The Oxford Handbook of Early Modern European History (1350 – 1750)*, Oxford, 2015.

SELAND (2010)

Eivind H. SELAND, *Ports and Political Power in the Periplus. Complex Societies and Maritime Trade on the Indian Ocean in the First Century AD*, Oxford, 2010.

SELAND (2014)

Eivind H. SELAND, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC – AD 700 », *Journal of Archaeological Research*, 22 (2014), pp. 367 – 402.

SELVAKUMMAR ET AL. (2009)

V. SELVAKUMAR, K.P. SHAJAN & Roberta TOMBER, « Archaeological Investigations at Pattanam, Kerala. New Evidence for the Location of Ancient Muzirs », in Roberta TOMBER (dir.), 2009, pp. 27 – 41.

SEN (2019)

Tansen SEN, « Buddhism and the Maritime Crossings », in Angela SCHOTTENHAMMER (dir.), *Early Global Interconnectivity across the Indian Ocean World. Exchange of Ideas, Religions, and Technologies*, vol. 2, Cham, 2019, pp. 17 – 50.

SEWELL (1904)

Robert SEWELL, « Roman Coins Found in India », *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 36.4 (1904), pp. 591 – 637.

SHAJAN ET AL. (2004)

K.P. SHAJAN *et al.*, « Locating the Ancient Port of Muziris. Fresh Findings from Pattanam », *Journal of Roman Archaeology*, 17 (2004), pp. 312 – 320.

SHALEV & BURNETT (2011)

Zur SHALEV & Charles BURNETT (dir.), *Ptolemy's Geography in the Renaissance*, London, 2011.

SHCHEGLOV (2018)

Dmitry A. SHCHEGLOV, « the Length of Coastlines in Ptolemy's *Geography* and in ancient *Periploi* », *History of Geo- and Space Sciences*, 9.1 (2018), pp. 9 – 24.

SHINDE (1987)

Vasant SHINDE, « Mantai. An Important Settlement in North-West Sri Lanka », *East and West*, 37.1 (1987), pp. 327 – 336.

SHOEBRIDGE (2017)

Joanne E. SHOEBRIDGE, *Revisiting Rouletted Ware and Arikamedu Type 10. Towards a Spatial and Temporal Reconstruction of Indian Ocean Networks in the Early Historic*, Durham, 2017.

SIDEBOTHAM (1986)

Steven E. SIDEBOTHAM, *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa. 30 B.C. - A.D. 217*, Leiden, 1986.

SIDEBOTHAM (1996A)

Steven E. SIDEBOTHAM, « Overview of Archaeological Work in the Eastern Desert and Along the Red Sea Coast of Egypt by the University of Delaware-Leiden University 1987-1995 », *Topoi*, 6.2 (1996), pp. 773 – 783.

SIDEBOTHAM (1996B)

Steven E. SIDEBOTHAM, « Roman Interests in the Red Sea », in Julian READE, *The Indian Ocean in Antiquity*, London, 1996, pp. 287 – 308.

SIDEBOTHAM (2008)

Steven E. SIDEBOTHAM, « Archaeological Evidence for Ships and Harbor Facilities at Berenike (Red Sea Coast, Egypt) », *Memoirs of the American Academy in Rome*, 6 (2008), pp. 305 – 324.

SIDEBOTHAM (2011)

Steven E. SIDEBOTHAM, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, Berkeley, 2011.

SIDEBOTHAM (2015)

Steven E. SIDEBOTHAM, « From Mediterranean to Sotuh Asia. The Odyssey of an Indian Merchants in Roman Times », in MATHEW (2015), pp. 75 – 81.

SIDEBOTHAM (2017)

Steven E. SIDEBOTHAM, « Review of Gurukkal (2016), *Journal of the South Asian Studies*, 40.2 (2017), pp. 426 – 428.

SIDEBOTHAM & GATES-FOSTER (2019)

Steven E. SIDEBOTHAM & Jennifer GATES-FOSTER (dir.), *The archaeological Survey of the Desert Roads between Berenike and the Nile Valley. Expeditions by the University of Michigan and the University of Delaware to the Eastern Desert of Egypt*, Boston, 2019.

SIDEBOTHAM & ZITTEKOPF (1989)

Steven E. SIDEBOTHAM & Ronald E. ZITTERKOPF, « Stations and Towers on the Quseir-Nile Road », *Journa of Egyptian Archaeology*, 75 (1989), pp. 155 – 189.

SIDEBOTHAM ET AL. (1991)

Steven E. SIDEBOTHAM, Ronald E. ZITTERKOPF & John A. RILEY, « Survey of the 'Abu Sha'ar-Nile Road », *American Journal of Archaeology*, 95.4 (1991), pp. 571 – 622.

SIDDIQI (1995)

Akhtar H. SIDDIQI, « Muslim Geographic Thought and the Influence of Greek Philosophy », *GeoJournal* 37.1 (1995), pp. 9 – 15.

SIJPESTEIJN (1963)

Pieter J. SIJPESTEIJN, « Der ΠΟΤΑΜΟΣ ΤΡΑΙΑΝΟΣ », *Aegyptus*, 43.1 (1963), pp. 70 – 83.

SILVERSTEIN (2009)

Adam J. SILVERSTEIN, « The Medieval Islamic Worldview. Arabic Geography in its Historicall Context », in Kurt A. RAAFLAUB & Richard J.A. TALBERT (dir.), *Geography and Ethnography. Perceptions of the World in Pre-Modern Societies*, Malden, 2009, pp. 273 – 290.

SPEIDEL (2007)

Michael A. SPEIDEL, « Außerhalb des Reiches ? Zu neuen Lateinischen Inschriften aus Saudi-Atabien und zur Ausdehnung der Römischen Herrschaft am Roten Meer », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 163 (2007), pp. 296 – 306.

SPEIDEL (2015)

Michael A. SPEIDEL, « Wars, Trade and Treaties. New, Revised, and Neglected Sources for the Political, Diplomatic, and Military Aspects of Imperial Rome's Relations with the Red Sea Basin and India, from Augustus to Dioclatian », in MATHEW (2015), pp. 83 – 128.

STEVENSON (1932)

Edward L. STEVENSON, *Claudius Ptolemy. The Geography*, New York, 1991 (1932).

SURESH (2001)

S. SURESH, « Countermarks on Roman Coins found in India. Chronology and Significance », *Proceedings of the Indian History Congress*, 62 (2001), pp. 976 – 985.

SURESH (2004)

S. SURESH, *Symbols of Trade. Roman and Pseudo-Roman Objects found in India*, New Delhi, 2004.

TALLIEN (1798)

Jean-Lambert TALLIEN, « Prospectus », *La Décadence Égyptienne*, 1 (1798), pp. 5 – 8.

TAYLOR (1800)

John TAYLOR, *Letters on India. Political, Commercial and Military, Relative to Subjects Important to the British Interests in the East*, London, 1800.

TCHERNIA (1995)

André TCHERNIA, « Mousson et Monnaies. Les Voies du Commerce entre le Monde Gréco-Romain et l'Inde », *Annales. Histories, Sciences Sociales*, 50.5 (1995), pp. 991 – 1009.

THAPAR (2002)

Romila THAPAR, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, London, 2002.

THEN-OBLUSKA & DUSSUBIEUX (2016)

Joanna THEN-OBLUSKA & Laure DUSSUBIEUX, « Glass Bead Trade in the Early Roman and Mamluk Quseir Ports. A View from the Oriental Institute Museum Assemblage », *Archaeological Research in Asia*, 6 (2016), pp. 81 – 103.

TOMBER (2009)

Roberta TOMBER (dir.), *Migration, Trade and Peoples. Part 1 : Indian Ocean Commerce and the Archaeology of Western India*, London, 2009.

TOMBER (2013)

Roberta TOMBER, « Pots, Coins and Trinkets in Rome's Trade with the East », in WELLS (2013), pp. 87 – 104.

TOMBER (2015)

Roberta TOMBER, « The Roman Pottery from Pattanam », in MATHEW (2015), pp. 381 – 394.

TOMBER (2018)

Roberta TOMBER, « Egypt and Eastern Commerce during the Second Century AD and Later », in Andrew WILSON & Alan BOWMAN, *Trade, Commerce, and the State in the Roman World*, Oxford, 2018, pp. 531 – 556.

TRACY (2012)

James D. TRACY, « Trade across Eurasia to about 1750 », in Bentley (2012), pp. 1 – 23.

TRIVELLATO (2015)

Francesca TRIVELLATO, « The Organization of Trade in Europe and Asia, 1400 - 1800 », in Jerry H. BENTLEY, Sanjay SUBRAHMANYAM & Merry E. WIESNER-HANKS (dir.), *The Cambridge World History. The Construction of a Global World, 1400 – 1800 CE. Patterns of Change*, vol. 6.2, Cambridge, 2015, pp. 160 – 189.

TRIPATI (2017)

Sila TRIPATI, « Seafaring Archaeology of the East Coast of India and Southeast Asia during the Early Historical Period », *Ancient Asia*, 8.7 (2017), pp. 1 – 22.

TURNER (1999)

Ralph L. TURNER, *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*, 1999 (1966).

VALLET (2010)

Éric VALLET, *L'Arabie Marchande. État et Commerce sous les Sultans Rasulides du Yémen*, Paris, 2010.

VAN DAMME (2015)

Stéphane VAN DAMME (dir.), *Histoire des Sciences et des Savoirs. De la Renaissance aux Lumières*, t. 2, Paris, 2015.

VAN DER WEE (1990)

Herman VAN DER WEE, « Structural Changes in European Long-Distance Trade, and Particularly in the Re-Export Trade from South to North, 1350 - 1750 », in James D. TRACY (dir.), *The Rise of Merchant Empires. Long-Distance Trade in the Early Modern World, 1350 – 1750*, Cambridge, 1990, pp. 14 – 33.

VARGHESE (2017)

Rachel A. VARGHESE, « What Constitutes Muziris? Past and the Production of Heritage Destinations in the South Indian State of Kerala » *Journal of Tourism History*, 9 (2017), pp. 178 – 192.

VEYNE (1979)

Paul VEYNE, « Rome devant la Prétendue Fuite de l'Or. Mercantilisme ou Politique Disciplinaire ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34.2 (1979), pp. 211 – 244.

VILLENEUVE (2004)

François VILLENEUVE, « Une Inscription Latine sur l'Archiel Farasân, Arabie Saoudite, Sud de la Mer Rouge », *Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 148.1 (2004), pp. 419 – 429.

WARMINGTON (1974)

Eric H. WARMINGTON, *The Commerce between the Roman Empire and India*, Kues, 1974² (1928).

WELLS (2013)

Peter S. WELLS (dir.), *Rome beyond its Frontiers. Imports, Attitudes and Practices*, Portsmouth, 2013.

WES (1988)

Marinus A. WES, « The Russian Background of the Young Rostovtzeff Michael », *Historia, Zeitschrift für Alte Geschichte*, 37.2 (1988), pp. 207 – 221.

WHEELER (1946)

R.E. Mortimer WHEELER, « An Indo-Roman Trading-Station on the East Coast of India », *Ancient India*, 2 (1946), pp. 17 – 124.

WHEELER (1954)

R.E. Mortimer WHEELER, *Rome beyond the Imperial Frontiers*, London, 1954.

WHITTAKER (2004)

C.R. WHITTAKER, *Rome and Its Frontiers. The Dynamics of Empire*, London & New York, 2004.

WILKINSON (1847)

John G. WILKINSON, *Hand-book for Travellers in Egypt*, London, 1847.

WILSON (2015)

Andrew WILSON, « Red Sea Trade and the State », in DE ROMANIS & MAIURO (2015), pp. 13 – 32.

YOUNG (2001)

Gary K. YOUNG, *Rome's Eastern Trade. International Commerce and Imperial Policy, 31 BC – AD 305*, London, 2001.

YU & RO (2018)

Heisun YU & Jihyun RO, « A Study on the Provenance of an Opacifying Agent (PbSnO₃) in Yellow and Green Glass Beads Excavated from the Korean Peninsula, *Journal of Conservation Science*, 34.4 (2018), pp. 305 – 311.

ZADEH (2011)

Travis ZADEH, *Mapping frontiers across Medieval Islam. Geography, Translation and the 'Abbasid Empire*, London et New York, 2011.